

SUR LE VIF

ŒUVRES

DE PAUL MARGUERITTE

ROMANS

TOUS QUATRE.
LA CONFESSION POSTHUME.
MAISON OUVERTE.
PASCAL GÉFOSSE.
JOURS D'ÉPREUVE.
AMANTS.
LA FORCE DES CHOSES.
SUR LE RETOUR.
MA GRANDE.
LA TOURMENTE.
L'ESSOR.

NOUVELLES

LE CUIRASSIER BLANC.
LA MOUCHE.
AME D'ENFANT.
L'AVRIL.
FORS L'HONNEUR.
SIMPLE HISTOIRE.
L'EAU QUI DORT.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS
MON PÈRE.
LE JARDIN DU PASSÉ.
LES PAS SUR LE SABLE.

DE PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

LA PARIÉTAIRE.
LE CARNAVAL DE NICE.
POUM (Aventures d'un petit garçon).
ZETTE (Histoire d'une petite fille).
LE POSTE DES NEIGES.
L'ÉLARGISSEMENT DU DIVORCE.

FEMMES NOUVELLES.
LE JARDIN DU ROI.
LES DEUX VIES.
L'EAU SOUTERRAINE.
LE PRISME.
QUELQUES IDÉES.

UNE ÉPOQUE

- I. — LE DÉSASTRE (Metz, 1870).
- II. — LES TRONÇONS DU GLAIVE (Défense nationale, 1870-71).
- III. — LES BRAVES GENS (Épisodes, 1870-71).
- IV. — LA COMMUNE (Paris-Versailles, 1871).

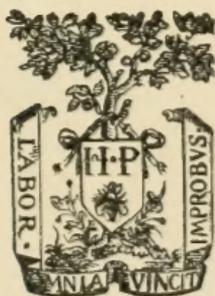
DE VICTOR MARGUERITTE

AU FIL DE L'HEURE. — I volume (poésies).
LA DOUBLE MÉPRISE (comédie en vers, traduite de Calderon),
I vol.

Les auteurs et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

SUR LE VIF



81944
7/5/

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

Tous droits réservés



PQ
2347
M358

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Published 26 September 1906.

Privilege of copyright in the United States
reserved under the Act approved March 3^d 1905
by Plon-Nourrit et C^{ie}.

SUR LE VIF

SUR LE VIF

Au trot rapide des grands alezans, le coupé filait. Rencognée contre les coussins, les pieds au chaud dans une épaisse fourrure, la baronne Muhlbae penchait de temps à autre à la portière un visage inquiet.

Comment ! on n'était encore qu'avenue Bosquet ! Il lui semblait qu'elle était en route depuis une heure. Quel supplice ! les chevaux ne marchaient pas ! Elle aurait dû prendre l'auto, plus rapide... Non ! la trépidation... Elle appliqua contre sa joue un fin mouchoir brodé.

Ah ! le docteur avait raison ! mieux eût valu se résoudre à cette opération il y avait deux mois. Ce serait fait, maintenant. Mais voilà ! sur le moment, quand on souffre, on est presque décidée ; et puis, la douleur passée ! fft !... on n'y pense plus. C'est absurde.

Le coupé filait, très vite, emporté à l'allure égale de l'attelage magnifiquement appareillé. Deux cobs superbes, une occasion : douze mille francs

la paire, — c'est pour rien, ma chère! — un achat récent du baron, après des dividendes heureux. Les grosses roues caoutchoutées donnaient à la voiture basse un roulement d'un moelleux et d'une élasticité rares. Elle s'en allait sans un heurt, bercée sur d'excellents ressorts, la caisse peinte en bleu de roi, les panneaux mouchetés d'armoiries discrètes.

— C'est à n'y pas tenir! murmura la baronne, Ah! voici le pont...

Elle souffrait vraiment. Avait-on idée de ça! Une dent gâtée, une méchante petite dent de rien du tout! C'était *cela* qui lui causait un pareil martyre! Elle eut le sentiment d'une injustice imméritée, d'un malheur indu. C'était bien la peine de s'appeler la baronne Muhlbae, d'avoir pour mari un des hommes les plus riches de Paris (le baron venait de réaliser près de vingt millions dans les mines d'or)! Elle ne songeait pas en ce moment à son hôtel princier, à son existence de luxe, à son bonheur de jolie femme. Non! elle souffrait atrocement. La vie lui parut mal faite

— Je n'arriverai jamais!

Elle leva les yeux. La petite pendule encastrée dans le cuir, devant elle, marquait deux heures et demie...

— Tiens! je suis en avance de vingt minutes. Pourvu que tout soit prêt!...

Elle pensa, pour la première fois, à ce qui allait

se passer. Oh ! l'affaire d'une seconde ! Le docteur le lui avait bien dit... On vaporise un peu d'éther pour insensibiliser la gencive. On arrache la vilaine dent (crac ! c'est fait !) et on la remplace aussitôt par la dent vive qu'on vient d'extraire, une seconde avant, à une femme pauvre, dont c'est le métier, — une manière de gagner ainsi, sans trop de douleur, un louis.

— Quel joli temps ! Est-ce bête de souffrir par un temps pareil !

Elle regarda avec amertume le clair panorama. Le coupé avait presque franchi le pont. Dans une lumière dorée, noyée de brume, des pans de ciel bleu transparaisaient. La Seine miroitante, le Trocadéro, les arbres de la berge, le va-et-vient des bateaux sur le fleuve, la tour Eiffel perdue dans les nuages jaunes, tout s'illumina dans un coup de soleil brusque. La cotonneuse journée d'hiver fut parée de l'étrange magie subite d'un indécis après-midi de printemps.

Place de l'Alma. Avenue Montaigne... Vraiment ! C'était trop bête !... Elle avait dû contre-mander un rendez-vous à la Bodinière, reculer l'heure de son essayage chez le couturier, rue de la Paix. Sûrement, elle allait trouver son tour pris. Il lui faudrait poser ensuite une éternité... Aïe ! un élancement ! un autre ! pas de chance, décidément.

— Pourvu que le docteur ait eu le temps d'aver-

tir cette personne! Par exemple, s'il faut que j'attende encore, c'est complet!

Elle fut vexée de dépendre d'une inconnue.

— Bah! j'ai fait téléphoner hier, en quittant l'Opéra. Jackson aura pris ses mesures.

Elle revit la vaste salle, toute pleine d'amis. En face d'elle, aux premières loges, il y avait les Laroche-Jugan, Mme Goldheim (elle sourit au souvenir de la vilaine peau rouge, couverte de diamants... Quelle ridicule manie ont les grosses vieilles femmes de se décolleter ainsi!)... Mme de Tressangoy, plus tête de cheval que jamais, et, dans la loge du club, le beau d'Astorg. Qu'est-ce qu'on jouait donc? Ah! oui, *Tannhauser*, la romance à l'Étoile. Même, d'Astorg la saluait, à ce moment-là. Un lent mouvement de tête, très respectueux, et toujours ses yeux suppliants. Elle l'avait bien remarqué. Car, il n'y a pas à dire, d'Astorg a de jolis yeux. Et juste, comme elle allait lui répondre d'un sourire, aïe! la maudite dent!

Elle sursauta. Le coupé s'arrêtait net. Il avait tourné dans les Champs-Élysées, sans qu'elle s'en aperçût. Le valet de chambre, John, venait de sauter à terre, les longues basques de sa redingote beige voltigeant sur sa culotte blanche et les bottes à revers. Il ouvrit rapidement la portière et se tint droit, raidi, pour laisser passer Mme la baronne. Maintenant d'une main la fine batiste du mouchoir

contre sa joue, elle releva de l'autre ses jupes, et en trois sauts, sur la pointe de ses petites bottines vernies, fut à la porte de l'hôtel.

Simple hasard, ou effet habituel de cet escalier de dentiste, elle ne ressentait plus aucune douleur. Elle eut, un instant, la tentation de ne pas aller plus loin. Bah! puisqu'elle avait tant fait que de venir!... Et elle gravit résolument les marches feutrées d'un large tapis. Aux murs lambrissés de marbres luisants, à la lourde rampe, aux encoignures garnies d'arbres rares et de hautes torchères, il était visible que le docteur Jackson, célèbre praticien anglais, n'extrayait pour le moins que des dents couronnées, à la rigueur quelques dents fameuses de l'aristocratie et de la finance.

Au tournant du palier, la baronne s'aperçut qu'une femme la précédait. Elle ne la voyait que de dos, petite, mince, les épaules serrées sous un collet noir minable, l'air souffreteux, une jupe marron très portée, un de ces chapeaux à plumes, à 7 fr. 50, au rabais, dans les soldes.

— Tiens! elle s'arrête au premier. Elle sonne. Ce n'est pourtant pas une cliente pour Jackson!

Et comme, en entendant un pas derrière elle, la femme se retournait, la baronne aperçut une jolie figure triste, éclairée par des yeux bleus très las, très battus, — et le sourire résigné de dents blanches. La porte s'ouvrit, l'inconnue s'effaça, et sans autre manière la baronne pénétra dans l'im-

mense vestibule aux portes de glaces, où quelques laquais s'agitèrent.

— M. Jackson va être à vous dans une minute, madame la baronne. Il est en séance avec le roi des Asturies. Un simple nettoyage. Donnez-vous la peine d'entrer, protesta avec une extrême volubilité un petit homme brun, factotum de l'endroit.

Au bout d'un quart d'heure d'attente (l'ex-roi nettoyé), la porte du salon s'ouvrit. Jackson lui-même parut. Un géant très blond et très rose, évidemment surnourri de viandes saignantes et de mets coûteux. Il inclina son large torse, son crâne rose parut; l'éventail de sa barbe rousse s'appliqua sur le revers de la jaquette, ornée d'une rosette multicolore. Puis, en silence, il désigna d'un geste solennel son cabinet de travail.

La baronne se trouva étendue dans le redoutable fauteuil, si ingénieusement machiné. Jackson fit jouer un ressort, pressa sur un bouton. Crae! le dossier se renversa, l'appuie-tête se haussa, les accotoirs se rapprochèrent.

— Ne me faites pas trop de mal, docteur! Quand je suis assise sur cet instrument de torture, je me fais l'effet d'un patient qui attend le bourreau.

Le maître daigna sourire.

— Vous ne sentirez rien, madame.

Trois aides s'empressaient, d'un air affairé et recueilli. L'un présentait la serviette, l'autre un vaporisateur et le dernier la pince.

— Alors, vous me jurez que cette dent reprendra, docteur?

— Mais à merveille! Un petit pansement avec mon élixir, tout à l'heure, — ensuite, pendant huit jours, matin et soir, une seule goutte sur la gencive, et voilà tout! Les chairs vont se raffermir, le tissu se resserrer. Vous aurez une dent nouvelle, fraîche, solide, et toute pareille à ses voisines. Rien n'est à la mode, en ce moment, comme les dents vivantes. Le râtelier perd beaucoup.

— Tout de même, j'y songe, c'est drôle de penser qu'on a dans sa bouche les dents d'une autre!

— Que madame la baronne se rassure! Je ne fournis que des dents de toute première qualité. Provenance absolument garantie.

— Et je ne risque rien, docteur? Pas de transmissions possibles? Vous avez lu *le Nez d'un notaire*, n'est-ce pas? Je ne voudrais pas me réveiller demain avec les goûts et les habitudes de l'ancienne propriétaire de ma dent. Voyez-vous cela? Ce serait horrible!

Avec une délicatesse prodigieuse, les grosses mains de Jackson maniaient les fins outils. Les aides passèrent tour à tour le vaporisateur, la serviette, la pince. Un coup sec. La dent gâtée céda. La baronne, quoique insensibilisée, eut un soubresaut brusque, un regard anxieux.

— Ne bougez pas, madame!

Un battement de portes. Le petit homme brun parut, apportant lui-même la dent vive. Il venait de l'extraire, à la minute, de la mâchoire d'une personne qui se trouvait là, avertie de l'heure du rendez-vous, pour la substitution.

Très blanche, la dent brillait, avec son émail translucide. Elle avait de longues racines sanglantes. En un tour de main, elle fut en place. L'élixir fit ensuite son œuvre; presque instantanément, la gencive se raffermi, et, devant la glace à main que lui tendit Jackson, la baronne, à plusieurs reprises, sourit, écarta les lèvres. Une fois la chair resserrée, il n'y paraîtrait pas! Personne ne distinguerait l'étrangère dans ce joli rang de perles; et le sourire, félin d'habitude, s'accrut, cruel.

— Au revoir, docteur, et merci!

Elle était au bas de l'escalier, elle apercevait déjà la gaie avenue ensoleillée, le coupé stationnant, avec l'attelage fringant, la livrée attentive, lorsque, devant elle, elle remarqua la femme de tout à l'heure, prête à franchir la porte de l'hôtel. Elle reconnut la jupe marron, le collet noir, les épaules serrées, l'air soufureux. Il lui sembla que la démarche était plus lente encore, plus lasse. En trois enjambées, elle eut rejoint l'inconnue qui, de nouveau, voulut s'effacer, lui céder le pas. La baronne la dévisagea. C'étaient bien les tristes yeux bleus, l'éclair des dents blanches...

Quoi? Qu'y avait-il? La baronne crut qu'elle allait s'évanouir! Là! cette place vide! Il manquait une dent, au sourire résigné!... Ce qui se passa dans l'âme de la jolie mondaine, quel remords soudain, quelle vague horreur, s'en rendit-elle compte elle-même? Toujours est-il qu'elle regarda comme atterrée sa victime volontaire, puis, avec un geste spontané, elle s'enleva du doigt une lourde bague de pierreries, elle la lui glissa dans la main et s'enfuit, pleine d'une tristesse vague, vers le riche coupé dont, plus raide que jamais, John, immobile, venait d'ouvrir la portière.

CHIEN ET LOUP

CHIEN ET LOUP

La nuit était pure, elle transparaisait dans le clair de lune comme dans une eau limpide. Ses volets entre-bâillés, — il ne dormait bien que la fenêtre ouverte, — le docteur Lud sentait passer sur sa fatigue le vent frais des lilas, l'odeur de miel des lauriers-amande. Son insomnie se mêlait à celle de la terre fiévreuse et des arbres en travail de sève, car on était à la fin d'avril et au moment de la grande pousse.

Il avait encore dans les yeux le vert frais de la campagne, ce vert qui réjouit l'âme et que les regards boivent avec avidité, et les fleurs jaunes, roses, blanches, qui étoilaient l'herbage dru, et encore les fines tiges du gazon nouveau ; il revoyait le grand platane dont les larges feuilles grandissaient à vue d'œil comme des mains géantes, les milliers de corolles violettes qui tapissaient le mur de son jardin, et que le reflet du vol des pigeons familiers tachait d'une ombre mauve plus foncée ; il était comme ébloui par cette journée de lumière,

où le soleil brûlait et où l'air était vif; il en revoyait l'azur clair et les légères nuées rapides.

Colette, sa vieille jument, et lui, avaient bien travaillé. Partis à l'aube, visité cinq villages; il avait fermé les yeux du père Lemouet, un ancien de 70, mort à son heure, avec un calme résigné; il avait mis au monde une belle petite fille, le cinquième enfant que la Ravaude donnait à son homme; il avait laissé le fond de sa bourse chez de pauvres gens, les Souricaud, que leur propriétaire menaçait d'expulser. Et, la conscience calme, ayant fait son devoir aujourd'hui, comme il le ferait demain, car, dans la contrée, à dix lieues à la ronde, on le vénérât pour son dévouement et sa charité, le docteur Lud se retourna dans son lit et tâcha de s'endormir.

Il n'y parvenait pas, et les sens aiguisés par la fatigue qui eût dû les engourdir, il percevait l'odeur fine de la corbeille d'or qui s'épanouissait près de la tonnelle; il entendait le pas furtif, le pas de velours, bien faible pourtant, de son gros chien Black, montant la garde dans la cour. Avec lui, Colette et le docteur étaient protégés, dans la solitude de la petite maison, à la sortie du village. Cependant, avant de s'en aller, comme tous les soirs, la mère Rachin, qui faisait le ménage, avait fait remarquer à son maître des pierres éboulées du petit mur qui séparait l'écurie de la cour. Quelque rôdeur. Le pays en était infesté.

Bah! pas de danger, avec Black! Un ami, et une belle âme de chien, dévouée, mais fière, sans aucun des vices de la servitude; ni lâche, ni gourmand, ni rampant. Il ignorait le fouet et il comprenait la voix. Presque un homme par l'intelligence; plus, par le caractère.

Tout à coup, Black aboya; ce fut violent et sinistre; une voix furieuse, un cri de douleur jaillirent, et le docteur entendit le bruit d'une branche cassée, un grommellement de rage entrecoupant les abois fauves du chien. Sauter de son lit, se vêtir en hâte, prendre un bâton à bout ferré, son bâton de marche, fut l'affaire d'un instant. Déjà, il était dans la cour, criait :

— Black! ici.

Mais Black ne l'écoutait pas, et bondissait autour d'un tilleul dans lequel une forme noire s'était nichée, recroquevillée, sorte de larve sombre et menaçante, car une lueur de couteau brillait. Le docteur allumait sa lanterne et en projetait le réflecteur sur l'arbre : il vit un homme, barbe en broussaille, qui ricanaît, terrifié et hagard, n'osant s'enfuir et ayant envie de se ruer et de tuer : cela se voyait à ses yeux fous, qui clignaient dans le brusque rayon. Le couteau tremblait dans sa main droite; la gauche, mordue par Black, ruisselait de sang. Il avait l'air d'un loup pris au piège.

— D'où venez-vous? cria le docteur. Et s'approchant : — Par où êtes-vous entré?

L'homme ne répondit pas. Mais des gravats blancs au pied du petit mur l'accusaient : il était venu pour voler, pour tuer peut-être ; et sans Black...

— Jetez votre couteau, dit le docteur.

L'homme se taisait, farouche. Sommé derechef, il répondit d'une voix enrouée :

— Rappelez vot' chien. I' m'a mangé le bras.

— Ici, Black. Derrière ! Jetez votre couteau et retournez vos poches !

L'homme hésitait.

— Le chien ne vous fera pas de mal et moi non plus. Faites ce que je vous dis !

L'homme obéit, mais s'il eût osé !... le couteau se ficha dans le sol, une pince, un ciseau à froid tombèrent. Le docteur les ramassa et dit :

— Descendez, maintenant. Black, couche-toi.

Le chien se coucha, en grondant. Quand l'homme se fut laissé glisser à terre, la voix du docteur changea : il n'avait plus devant lui qu'un semblable, un malheureux.

— Pourquoi êtes-vous venu par là ? Vous n'aviez qu'à sonner à la porte de la rue ou qu'à frapper aux volets. Je ne dormais pas, je vous aurais ouvert.

Il ajouta :

— Vous avez pris un mauvais chemin.

Et avec une autorité rude et douce :

— Vous êtes entré comme un ennemi, et c'est

pourquoi Black vous a mordu. Si vous étiez entré comme un ami, il vous aurait caressé : n'est-ce pas, Black?

Il avait pris la main ensanglantée, la palpait : Oh! oh! le poignet aussi? Deux fameux coups de croc; sans l'arbre protecteur!... Le médecin reparut, le bon sorcier qui guérissait, soulageait :

— Je vais vous panser.

Il allait à une petite armoire, et avant que l'homme fût revenu de sa surprise, il s'emparait de son bras, lavait les plaies à l'eau phéniquée, emmaillottait de ouate et de toile gommée la main de proie, la main qui eût été si volontiers meurtrière et qui, maintenant, inoffensive et informe, rappelait une grosse poupée dans ses langes. Quand ce fut fait :

— Avez-vous faim? dit le docteur. Et sans attendre la réponse : Asseyez-vous!

Il tira, du buffet, du pain, un reste de viande froide, une bouteille entamée; il mit devant l'homme une assiette, une fourchette; puis voyant qu'il ne pourrait se servir avec sa main valide, il lui cassa le pain en petits morceaux, il lui coupa la viande, il lui versa du vin :

— Mangez et buvez autant que le cœur vous dira.

L'homme avait troqué son expression farouche contre un accablement hébété. Il regardait la viande, le vin, le docteur qui le contemplait avec

une tristesse pleine de bonté, et Black qui, ne grondant plus, mais méfiant encore, couché sur le carreau, le surveillait d'un regard fixe. Lentement il se mit à manger, puis bientôt le pain ne passa plus, la viande lui resta dans la gorge. Le docteur lui tendit le verre :

— Buvez, mon ami.

Mais l'homme ne put boire, un hoquet de détresse lui vint et deux grosses larmes coulèrent sur sa barbe. Il essaya de rire et dit en s'essuyant les yeux du revers de sa main, avec cette ironie étrange qu'ont les misérables, parfois :

— Oui, sûr que je me suis trompé de chemin !
La nuit il ne fait pas clair.

Le docteur hocha la tête, sa compassion devenait plus profonde et plus poignante : non, la nuit, il ne faisait pas clair... Que de consciences obscures, que de ténèbres dans les cœurs qu'illuminerait peut-être un peu de jour et d'aube, un peu de justice et de pitié humaines !

— Voulez-vous dormir, maintenant ? Vous partirez demain matin.

Une méfiance brilla dans le regard de l'homme :

— Si c'est un effet de votre bonté, que vous me permettiez de partir... ça m'irait mieux.

— Voulez-vous de l'argent ? Tenez ! Il lui mit dans la main deux pièces de cinq francs. Le misérable fut si saisi qu'il ne put remercier.

Le docteur le conduisit à la porte, l'ouvrit : la

route était blanche et les vergers en fleur; la nuit était pleine de l'odeur des lilas, du miel des lauriers-amande, elle sentait la terre et la sève, et cette suavité amollissait le cœur. Le vagabond paraissait lamentable, avec sa main de ouate et son dos voûté. Black, silencieux et grave, le contemplait. Le docteur dit, en caressant la tête du chien, simplement, en ami :

— Une autre fois, frappez à la porte. Vous connaissez maintenant le bon chemin.

L'AMI DU MINISTRE

L'AMI DU MINISTRE

Sept heures et demie.

M. et Mme Jucheras, sous l'étincellement des quatre lustres d'angle, inspectent, d'un air affairé, la salle à manger. Elle est haute, cossue, resplendissante d'argenterie et de peluches, comme il sied chez des négociants enrichis, à qui paraître semble la première condition d'être. La blancheur des surtouts de Sèvres émerge des guirlandes de fleurs, roses, œillets, mimosas. Les vins luisent dans les carafes. M. Jucheras loue la symétrie des petits fours et des fruits.

— Et le menu, ma bonne?

— Regarde, dit Mme Jucheras.

Sa beauté de blonde lourde sourit, satisfaite, dans la soie craquante de sa robe bleue. Elle a des yeux inexpressifs à force d'être pâles, des yeux de couleur d'eau terne, et des joues de graisse qui se fendillent, sous ses beaux cheveux.

— Voyons! dit M. Jucheras.

Il saisit un des cartons glacés, où les mets sont

inscrits en lettres dorées. Bien cela, c'est chic!

— Hem! hem! Crème d'orge à la Durham... Darne de truite saumonée à la Modane... Côtelettes de pintade à la George IV... Parfait!... Timbale de volaille à la Rossini... Jeune paon truffé rôti... Salade Monselet... Asperges en branche.. Ananas Bourdaloue... Bon, bon! Un peu court, peut-être?

— Dirait-on pas que tu reçois un roi?

— Dame! ma chère, l'ami d'un ministre...

Et les yeux perçants de M Jucheras clignent, sous les paupières épaisses. Il a une figure ronde et grise comme une vieille pomme de reinette, des sourcils en broussaille, et un crâne poli sous la lampe des comptoirs. M. Jucheras hoche la tête d'un air d'entente. On dirait qu'il regarde au loin. Qu'est-ce qu'il voit?... Un tout petit bout de ruban rouge qui ondule, flotte, grandit, emplît son regard d'un éblouissement pourpre.

— J'espère que tu t'es rattrapée sur les vins?... Amontillado... Château-Laffite 75... Clos de Vougeot 87... Bien! Moët et Chandon brut impérial 89... Très bien!

— S'il n'est pas content! murmure Mme Jucheras.

— Il serait difficile!... Il doit l'être... Songe! Un homme qui est de tous les dîners officiels. L'ami intime de Roblet, Émile Roblet, cinq fois ministre et deux fois président du conseil... Il

faut soigner des hommes comme cela, ils sont précieux!...

Mme Jucheras acquiesce :

— Dans ces conditions, ton ruban est, cette fois, une affaire faite. Nous le tenons... Tu lui en as déjà parlé, au moins? Qu'est-ce qu'il t'a dit?

Le front de M. Jucheras se plisse :

— Non, non, je ne lui en ai pas parlé encore... Il faut aller doucement... le bien disposer d'abord... faire amitié peu à peu... Tu l'as mis à ta droite, n'est-ce pas?... Oh! il est très simple, mais ça ne fait rien, ça flatte toujours, ça le flattera. Nous avons ce soir des gens huppés, des convives qui font honneur... Il verra quel cas nous faisons de lui. As-tu veillé aux liqueurs? Et à onze heures, les sorbets? l'orangeade?

— Ne te tracasse donc pas!... Prépare tes cigares, ça vaudra mieux. Sors les bons, ceux des grandes occasions...

— Sois tranquille! Des havanes pareils, il n'y a qu'ici qu'on en fume. Trois francs la pièce!...

— Profites-en pour lui dire un mot, après le café.

M. Jucheras lève la main :

— Laisse-moi faire. Je sais comment il faut m'y prendre avec lui. Un homme tout rond. Pas fier... Ainsi, il ne vous dira jamais : « Mon ami le ministre... » non, je l'ai entendu plus de vingt fois, au cercle, parler de Roblet. Il dit, par exemple :

« Alors, je tape sur l'épaule de Roblet, et je l'appelle : farceur!... » ou encore : « La dernière fois que j'ai vu ce bon Émile... » ou bien : « Roblet me racontait... » Pas la moindre pose, vraiment. Un homme qui tutoie les ministres ! Il n'a pas l'air plus fier pour ça...

Huit heures et demie.

On est à table. Mme Jucheras, très rouge, — est-ce l'émotion, est-ce la robe de soie bleue trop étroite? — minaude et bavarde. Elle ne se tait que pour écouter, avec ravissement, les courtes réponses, par oui et non, de son voisin, l'ami du ministre. Et, tout de suite, elle repart :

— Récemment, monsieur Trouillat, vous n'êtes pas de mon avis? Les Salons, cette année, sont fatigants au possible. C'est terrible, cette promenade à travers la toile peinte... Un peu de cette timbale de volaille Rossini?... Elle est faite à votre intention... Oh! mais vous ne mangez pas!... Cette truffe, tenez...

M. Trouillat, sans mot dire, prend la truffe. Il est charmé de tant de politesse. Un peu surpris. Comme ces gens sont aimables! Quel cordial accueil! Vraiment cela devient rare aujourd'hui, d'autant plus rare quand il n'y a, au fond, aucune arrière-pensée d'intérêt... Car, enfin, qu'est-ce que ces gens pourraient espérer de lui?... Et, très digne, dans ses favoris bruns, le visage ouvert et souriant, M. Trouillat se loue du hasard de la ren-

contre, au cercle... Ce brave Jucheras, un joueur de rams émérite... Excellente, la timbale de volaille.

— Reprenez du château-laffitte!

C'est la voix de Mme Jucheras qui susurre, amicale, ce conseil. Le serveur attend, la bouteille haute, inclinée. M. Trouillat, docile, laisse remplir son verre.

— Il est de 75! déclare, vis-à-vis, M. Jucheras. Une bonne année!

Avec un geste amical, il lève son propre verre, où le rubis liquide embaume. M. Trouillat, saluant des épaules, lui fait raison. Et le brouhaha des voix reprend, dans l'excitation légère du repas, la tiédeur de l'air, des vins, l'odeur délicate et vivante des fleurs. Les éventails battent sur les poitrines décolletées. Les plastrons mous se plissent, au penchement des habits noirs. On se désigne M. Trouillat. Une vieille dame le regarde et confie à l'oreille d'un gros monsieur, écarlate au point qu'il va peut-être éclater, des paroles chuchotées. M. Trouillat est l'honneur, le centre de la table. Jucheras, en face, le couve.

— Vous ne prenez pas de paon truffé?

Non, M. Trouillat ne prend pas de paon truffé, et Mme Jucheras se désole, et M. Jucheras s'inquiète. Il lance à sa femme un regard sévère. Plat mal choisi! *Il* n'aime pas le paon! Quelle drôle d'idée aussi de servir du paon!... Et M. Jucheras

voit devant lui reculer le ruban rouge, le ruban élargi et flottant, comme cette cape dansante dont le taureau s'affole. Il adresse à Mme Jucheras des signes éloquents. Qu'elle tente de faire oublier cette maladresse. Qu'on hâte le service. Il voudrait que le plat suivant apparût...

Mme Jucheras croit le moment venu de flatter mieux son hôte, de le séduire définitivement. Elle cherche, elle pèse ses mots. Comment amener la conversation sur le terrain brûlant, parler des hautes amitiés politiques qui... que... Il n'y a qu'à se jeter à l'eau, bravement.

— Ainsi vous, monsieur Trouillat, qui êtes lié avec des hommes éminents, des personnages considérables...

M. Trouillat se tourne légèrement, regarde d'un air interrogateur... « Il se demande où je veux en venir, pense Mme Jucheras, intimidée. Allons-y! »

— Vous qui êtes l'ami d'enfance, le conseiller, on peut dire...

Geste indécis de Trouillat.

— Oh! ne protestez pas! Nous savons que vous êtes modeste... Le fidèle compagnon d'existence de l'illustre Roblet..

— Le président du conseil, confirme à mi-voix M. Jucheras...

Moment d'admiration et d'attente. La voix de M. Trouillat s'élève enfin, très nette :

— Roblet, le ministre? Connais pas.

Hein? quoi? M. Trouillat est-il fou? Les Jucheras se consultent du regard. Les oreilles leur tintent.

La voix de Trouillat poursuit, implacable, on dirait presque sarcastique :

— Vous me pardonnerez, madame. Mais je ne suis pas l'ami du ministre. Je ne l'ai jamais vu. Je suis l'ami de Roblet, Émile Roblet, le drapier bien connu...

— Ils sont parents? implore Mme Jucheras d'une voix qui tremble, raccrochée au suprême espoir.

Tranchante, la réponse tombe :

— Pas que je sache.

Un froid. Mme Jucheras passe du rouge accentué au cerise. M. Jucheras est blanc comme la nappe... Où es-tu, ruban de ses rêves?... Bref et pénible instant. Sous la douche dure, glacée, tous deux ont peine à se remettre. Ils simulent contre fortune bon cœur.

— Ah! je croyais... fait simplement Mme Jucheras.

Et, tandis que le serveur, réprimant une envie de pouffer, passe noblement les asperges à l'intrus qui, paisible, comme si de rien n'était, se sert, — elle détourne la tête, s'adresse avec une volubilité affectée à son voisin de gauche.

Une tuile, — le toit entier est tombé sur la tête de M. Jucheras. Il est assommé. Autour de lui, les

voix bourdonnent; il n'entend rien, pas même sa femme qui, en se levant de table, lui jette, avec un reproche amer, lorsqu'on est passé au salon :

— Change les cigares, *au moins!*

A LA PISTE

A LA PISTE

C'était un samedi; les vitres des magasins étaient nettes et les rues balayées. Bien qu'on fût loin de la nuit, les réverbères s'allumaient, taches pâles dans le crépuscule d'hiver. Il faisait froid, mais sec. L'angle des trottoirs, rigide, semblait coupant. Les arbres noirs ramifiaient dans le ciel gris-perle leurs branches raides et le réseau fin des brindilles. Au chaud dans sa pelisse, Albert Loise remontait l'avenue, un havane aux dents.

Un original, ce Loise, une de ces figures parisiennes que l'on rencontre partout, premières, expositions; une de ces intelligences modernes ouvertes à tout : docteur en droit, mais non inscrit au barreau; médecin, mais sans clientèle; il avait publié à ses frais deux volumes très supérieurs à la moyenne. Suprême mérite et source d'envie aux yeux de ses amis, il était riche.

Loise aimait marcher; il avait des théories sur la marche comme des idées sur tout le reste. Certains jours, il marchait au hasard, pour le plaisir, des heures. Le vent lui fouettait les idées, son

sang circulait mieux, il pensait alors véritablement. Suivre les déductions d'une idée, rebrousser aux objections, se risquer dans des hypothèses était pour lui une réjouissance cérébrale très vive.

Parfois Loise donnait un but à sa promenade et un sujet à sa méditation. Il suivait quelqu'un. Bien que l'égalité du costume ne laissât guère subsister que des castes fort tranchées, — sous l'uniformité des vêtements d'homme dus à la coupe des tailleurs ou à la confection des magasins, sous la variété des modes féminines, il se plaisait à démêler, d'à travers les caractères généraux, le monde social, ce qui fait la personnalité intime d'un être, le sépare du type collectif et le singularise en tant qu'individu.

Cette jolie femme qui file, balançant sa taille serrée dans une jaquette de drap, relevant le bas de sa jupe sur un pied nerveux, et dont le chignon blond se mêle à la fourrure soyeuse d'un renard de cou, où va-t-elle, qui est-elle, qu'espère-t-elle, que cherche-t-elle? Loise détaillait les nuances imperceptibles de l'attitude, du costume, ces riens qui sont révélateurs de la position sociale, du tempérament; et, là-dessus, il bâtissait un roman, vrai souvent.

Cet homme correct, à favoris grisonnants, à la démarche lourde, offre à la fois l'aspect du maître d'hôtel de bonne maison, du magistrat, du marin.

Loise ne s'amusait pas seulement à percer l'identité professionnelle; il cherchait à deviner ce qui se passait dans l'esprit de celui qu'il suivait, à découvrir le mobile de ses actes et la raison secrète de son orientation : rendez-vous d'affaires, visite officielle, bonheur clandestin.

Ce soir, dans l'avenue déserte, il n'y avait, à une trentaine de pas en avant de Loise, qu'un ouvrier. Sa tâche finie, sa paye touchée, une pioche sur l'épaule, il s'en allait le corps las, le pas lourd. Un terrassier. De la boue jaune plaquait son pantalon bleu, les coudes de son veston décoloré étaient blancs de craie. Il ne devait pas avoir chaud, et cependant il ne se hâtait pas, fourbu sans doute.

Il n'avait pas d'âge. Il n'était pas vieux, cela se voyait au jeu de ses muscles rudes; il n'était pas jeune, il n'eût pas eu cette gaucherie pesante, cette ankylose des jointures. Il ressemblait à un outil dur, déformé par l'usage. Sa pioche en bois usé, au fer émoussé, disait aussi la fatigue. Le long de ces grands hôtels silencieux, clartés douces aux stores, le long de cette avenue riche où une allée de cavaliers gardait l'empreinte des bêtes de luxe, dans le crépuscule blémi des réverbères, cet homme qui s'en allait seul vers son taudis lointain, à pas pesants et égaux comme les coups qu'à tour de bras il avait, de son fer pointu, donnés dans la terre gelée, cet homme qui marchait comme s'il

travaillait encore, et qui peinait sous le poids du jour, parut à Loïse infiniment triste.

Une poésie humble et grave, une obscure rêverie s'exhalaient de cette forme indistincte, assombrie de minute en minute. Un instant, inquiet, l'homme s'arrêta, tira de sa poche, à poignée, des sous et de l'argent, et, de ses doigts gourds, compta, pièce à pièce. Rassuré, lentement il remit sa paye dans sa poche et repartit. Sa démarche était indécise. A l'avenue avaient succédé des rues obscures, des terrains vagues, puis des rues ménagères, sentant le légume sec et la lessive; luisants de lumière et bourdonnants de voix, les débits des mastroquets étincelaient, tentation claire et chaude, appel du comptoir aveuglant, des verres où rient le vin rouge et l'eau-de-vie d'or.

L'homme ralentit. Le drame commença. Cette paye, c'était le seau de charbon que la femme allait chercher pour cuire le dîner, c'était la miche de pain du boulanger, c'étaient les quinze sous qu'on devait à la fruitière, c'était la pelote de laine pour tricoter la brassière du dernier petit. Cette paye, c'était la faim des enfants, l'impatience anxieuse de la femme, la lumière et la vie de la nichée.

L'homme changea de trottoir; là-bas, comme un œil rouge, la vitrine d'un marchand de vin, derrière de petits rideaux d'andrinople, le regardait. Il tourna la tête, pour ne pas la voir, faillit choir contre une ferraille crevée. Un juron lui échappa.

Il s'était arrêté, contemplait, hypnotisé, les rideaux rouges. Ce fut une seconde tragique, puis Loise le vit, peureusement, sournoisement, traverser la rue.

Oui, l'histoire éternelle; un verre, rien qu'un verre; mais les camarades, une tournée, une autre, la paye s'émiette, la poche est vide; l'homme rentre en titubant, ivre jusqu'à la gorge, hagard et fétide. Loise eut le cœur serré : dans la pleine lumière, la main déjà sur le loquet, l'ouvrier découpait une silhouette terrible : son profil aux traits décomposés, son gauche corps crispé dans la lutte intérieure, la pioche qui avait un reflet de fer bleuâtre et méchant, tout présentait, en cette minute, le raccourci pathétique d'une existence de labeur, de servage et de misère. Loise songea à l'effroyable empoisonnement de la race; l'homme, la femme, dans certaines villes, imbibés d'alcool comme des éponges; l'enfant dégénéré, graine de crime et de démence; des départements entiers puant le poison subtil, la France malade d'ivrognerie sourde.

Mais alors, ce fut très beau.

L'homme lâcha le loquet, prit sa pioche à deux mains, pour fracasser le vitrage avec sa rangée de bouteilles, pour anéantir le réceptacle rutilant de l'ivresse, dans un élan — Loise le comprit — de conscience révoltée, de haine contre la séduction maudite. Le coup ne s'abattit point. L'homme remit sa pioche sur l'autre épaule, et, du revers de la main, s'essuya le front.

Le débat avait été si poignant dans son cœur que, malgré le froid, la sueur lui coulait des tempes.

Il déraïdit ses membres et, le dos voûté, se remit en marche. Son pas, peu à peu, s'accélérait, plus ferme. La zone dangereuse était franchie. De nouveau, des rues d'ombre, des palissades sur des enclos louches, puis, des rues peuplées, des crémeries, des mastroquets encore. Mais l'ouvrier ne les remarquait plus.

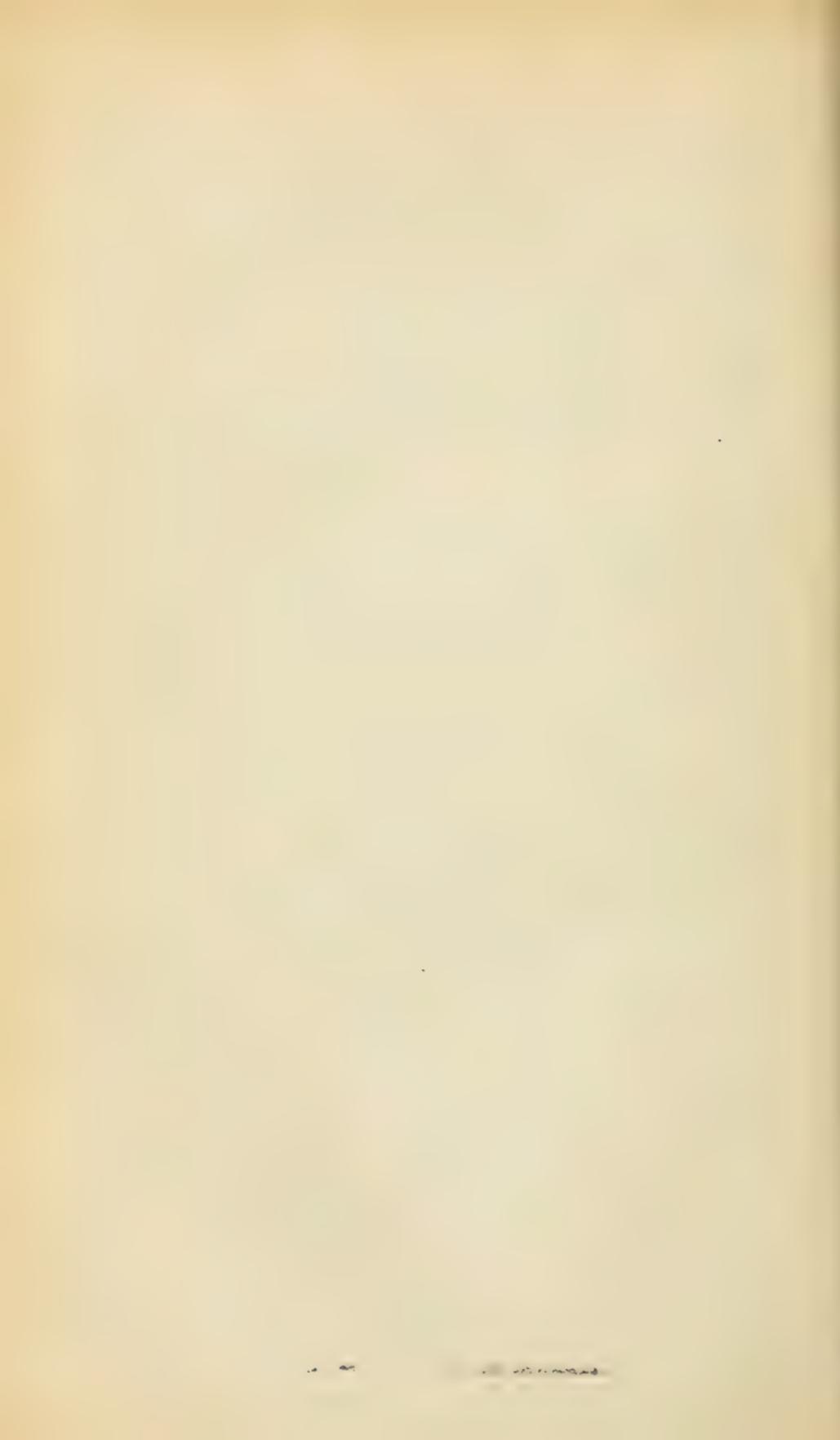
Au seuil d'une immense bâtisse, un groupe l'attendait : une femme qui portait au sein un bébé, et, pendus à ses jupes, des mioches. L'un d'eux cria :

— Voilà papa.

Alors l'homme les éleva dans ses bras et baisa la femme au front.

Loise s'aperçut qu'il était au bout du monde et que sa montre marquait six heures. Puis, il pensa que l'hiver serait dur, et, comme il poussait l'originalité jusqu'à faire le bien en cachette, il releva soigneusement le nom de la rue et le numéro de la maison.

UN DIMANCHE



UN DIMANCHE

Dans une de ces petites rues mortes, où des cubes massifs à six étages écrasent de leur ombre les minuscules maisons à jardinets, dans une de ces petites rues d'autrefois qui sentent la cave et ont, en plein Paris, un air indicible de province, Mlle Mitonnet, Mlle Ursule, comme on l'appelait plus communément, habitait.

Son appartement de trois pièces donnait sur les jardins, des jardins de pauvres, treillages verts et maigres verdure, tonnelles économiques où il y a toujours de l'ombre, par la raison qu'on n'y voit jamais le soleil. Une vacherie prolongeait, sur la gauche, son toit long, et par les hublots rabattus des odeurs d'étable s'exhalaient. Un peu plus loin, dans un enclos large comme un mouchoir de poche, des poules picoraient et un grand diable de coq, dressé sur ses ergots, lançait son coup de gosier sonore.

— Tout à fait la campagne, disait Mlle Mitonnet, avec un petit rengorgement précieux, en baissant

les paupières et en pinçant la bouche, attitude qu'elle jugeait distinguée et accomplissait comme un rite.

Personne, en effet, ne tenait à la correction autant que Mlle Mitonnet, et personne ne l'appliquait plus scrupuleusement. Se lever, saluer, marcher, parler, n'étaient point, à ses yeux, des actes naturels; il devait s'y mêler du formalisme, une sorte de grâce convenue et austère. Ses révérences à la vieille mode plongeaient à reculons; d'une poignée de main, elle ne tendait que l'extrémité des doigts froids; croiser ses jambes lui eût paru inconvenant. Mlle Mitonnet avait la raideur d'une maîtresse de maintien pour gravures de modes.

En ce moment, assise sur un vieux fauteuil en vert d'Utrecht, elle se tenait comme en visite, et son visage, volontairement inexpressif, semblait indiquer que, seule avec elle-même, elle observait la dignité qu'on se doit tout autant qu'aux autres. La pendule égrenait un calme tic tac. Sur un coussin, Minouche, la chatte, reposait. Les deux poissons rouges tournaient mélancoliquement dans leur bocal. On n'entendait, dans le quartier désert, aucun bruit. C'était un après-midi de dimanche.

Ces jours-là, l'infatigable activité de Mlle Mitonnet chômaît. Elle faisait trêve à ses courses charitables aux quatre coins de Paris, car, pendant toute la semaine, une grande dame l'employait à

ouvrir des enquêtes, à vérifier des demandes de secours, à porter des subsides aux malheureux. Providence anonyme et dispensatrice occulte, Mlle Mitonnet prenait des omnibus de banlieue, grimpaît des étages noirs et fétides, rentrait chez elle après avoir couru du matin au soir, fourbue, mais heureuse. Foncièrement bonne, et si bonne que ceux qui la connaissaient ne remarquaient plus ses légers ridicules, elle se consolait de sa vie médiocre, solitaire, décolorée, en se disant qu'elle était utile à ses semblables, après tout, et que, transmettant la charité d'autrui, elle avait l'illusion et les agréments de la richesse, sans la responsabilité.

Ce dimanche, comme tous les dimanches, elle avait revêtu sa robe de soie brune et épinglé un bonnet de dentelles sur ses cheveux gris. Elle se tenait recueillie, si immobile avec ses yeux baissés qu'il eût été difficile de deviner si elle pensait, ou si elle somnolait. Non, Mlle Mitonnet ne dormait pas; cela lui eût semblé un laisser-aller répréhensible : on ne dort pas le jour, surtout dans son salon. Mais Mlle Mitonnet ne pensait pas davantage; bien assez d'être occupée, six jours durant, de registres à tenir, de notes à prendre, d'impressions et de souvenirs à enregistrer mentalement. Mlle Mitonnet savourait le repos dominical. Elle se prélassait dans le vide, le silence et l'ennui, ne rêvait à rien, engourdie dans une sorte de néant, les yeux ouverts.

La sonnette de l'appartement tinta. Ce fut si imprévu, car personne ne venait jamais voir Mlle Mitonnet le dimanche, que Minouche, la chatte, sursauta, et que les poissons rouges, d'étonnement, s'arrêtèrent dans leur bocal. Quelqu'un s'était-il trompé? Non, on resonait. Et Mlle Mitonnet, troublée — un télégramme? mais de qui?... une mauvaise nouvelle, mais d'où? — s'en fut ouvrir. Ce n'était qu'une voisine, Mme Buchart, une grosse belle femme en robe marron; elle tenait par la main un bébé joufflu, à boucles blondes.

Une visite? Comme c'était aimable! Et le magnifique enfant! Mais qu'ils prissent la peine d'entrer. Et sa main désignait des sièges, avec noblesse. Mais Mme Buchart, sitôt assise, avoua, non sans un peu d'embarras, que sa venue était intéressée. Invitée à aller dîner au Bas-Meudon, avec des amis, partie de barque et friture, et craignant la fatigue pour Loulou, oui, ce petit homme, elle avait pensé... entre voisins, à prier Mlle Ursule de vouloir bien le garder; mais sans doute la distinction de la vieille demoiselle, le sérieux des fauteuils rigides et les ronds de tapisserie sur lesquels il fallait poser les pieds l'intimidaient, car, confuse, très rouge, après avoir bégayé ces explications, elle se levait, s'excusant de l'indiscrétion; elle pouvait bien, après tout, emmener Loulou, quoique les enfants, dans ces parties... et puis, sur l'eau...

— Mais non, confiez-le-moi ! dit Mlle Mitonnet avec bonté ; nous serons très bons amis, j'en suis sûre.

Mais elle n'en était pas si sûre que cela, n'ayant jamais élevé d'enfants, et vaguement inquiète à l'idée des dangers inconnus que pouvait courir Loulou : chute, bosses, mal aux dents, coliques, refroidissement, croup subit, etc.

— Alors, vraiment, cela ne vous gênera pas ? Que vous êtes aimable !

Et Mme Bucharde était partie ; et Mlle Mitonnet était restée seule en présence du bébé, un personnage, ce monsieur, avec ses quatre ans, son petit nez retroussé et ses joues de pomme. Loulou la regardait fixement, et Mlle Mitonnet perdait de son assurance, sentant bien que son port de tête aristocratique, son maintien grave, toute sa distinction reconnue n'influenceraient pas un aussi jeune seigneur, inexpert en belles manières et ayant si peu l'usage du monde que, quand elle voulut s'avancer pour le prendre sur ses genoux, il se recula, avec une moue de détresse.

— Maman ! maman ! appela-t-il, prêt à pleurer.

Le cœur de la vieille fille s'émut, douloureusement. Pauvre petit ! elle lui faisait peur. Et pourvu qu'il n'allât pas crier, la prendre en haine !

— Regarde, fit-elle de sa plus douce voix ; regarde, nous allons faire jouer Minouche !

Et prenant dans sa corbeille à ouvrage une

pelote de laine, chose inouïe, contraire à la sage économie autant qu'à la propreté, elle la lança sur le parquet, où Minouche l'attrapa, la rejeta d'un coup de patte et la reprit d'un bond, la dévida à demi de ses griffes!

— Tu vois; et nous aussi, nous allons jouer.

Elle s'était emparée de la main de Loulou, qui ne résistait pas trop. O la douceur de cette petite main tiède, le contact de ce corps frêle, tant de faiblesse et tant de vie!

— Regarde, les jolis poissons rouges!

Et comme ceux-ci, béants et inertes, la contemplaient en une sorte de stupidité, Mlle Mitonnet, au risque de mouiller la filoselle de ses mitaines, fit un acte extraordinaire : elle fouetta l'eau, avec les doigts, l'eau vénérable et immobile qu'elle ne renouvelait qu'à des dates inflexibles, en proportions strictes, avec une lenteur prudente. Les poissons rouges, indignés, sursautèrent frénétiquement, et Loulou, ravi, étendit la main vers eux.

Maintenant, apprivoisé, il restait, bien sage, dans les bras de Mlle Mitonnet. Elle lui apprenait des jeux : le grand château de Versailles, qui était son rond et grassouillet visage, avec les fenêtres, ses yeux; le portail, sa bouche, et le petit marteau, son nez, sur lequel on fait : pan! pan! pan! d'une croquignole. Puis, les doigts qui vont à la chasse, et Riquiqui, le tout petit, qui n'a rien eu. Puis : « A cheval, gendarme; à pied, Bourguignon, » et le

trot qui s'accélère, le galop qui finit en culbute.

Et, attendrie aux larmes, Mlle Mitonnet contemplait l'enfant tour à tour riant, sérieux, réclamant : « Encore ! » ou décidant qu'il en avait assez, déjà volontaire comme un homme. Elle éprouvait une sourde émotion, inexplicable et inconnue pour elle, à sentir frémir contre elle le souple corps, les jambes nues, la chair de lait. Des heures passèrent, coupées de péripéties, larmes, rires, petit accident, colère de Loulou, biscuit dans du lait, Minouche jalouse qu'il fallut mettre à la porte, bonshommes en papier découpés aux ciseaux, course à : « Je t'attrape ! je t'attrape ! » dans laquelle Mlle Mitonnet, horreur ! faillit renverser le bocal des poissons rouges.

Et le temps passa si bien que Loulou, endormi, depuis longtemps reposait, enveloppé d'un châle, sur le lit de la vieille fille, quand, onze heures de nuit sonnantes, Mme Buchard frappa, discrètement à la porte.

Mlle Mitonnet n'entendit pas les remerciements ; elle n'avait d'yeux que pour le doux visage et le beau petit corps ; une maternité tardive, pleine de tous les regrets, de toutes les désillusions, de toutes les souffrances, de tout l'incomplet de la vie, s'éveillait en elle. Jamais elle n'avait connu la douceur et la joie d'être mère, jamais elle ne les connaîtrait.

Et, seule, elle pleura.

POSTE RESTANTE

POSTE RESTANTE

Le 15 janvier 1900, l'*Essex*, bateau-poste de la Great Irish Company, s'étant, par mégarde, écarté quelque peu de sa route habituelle, se déchirait sur un des mille rochers sournois et terribles qui hérissent les côtes de Guernesey. Nuls parages plus dangereux que ces hauts-fonds de l'archipel normand. Des écueils innombrables, et qui ont la méchanceté d'êtres vivants; une mer agitée d'un brusque et perpétuel ressac, où les courants atteignent des vitesses vertigineuses, où la vague, fouettée par les lanières du vent, meurtrie par les dents aiguës du roc, devient furieuse.

En moins d'une demi-heure, le navire empli d'eau coulait. Au milieu de l'émotion terrible des passagers, réveillés en sursaut par la catastrophe, dans les allées et les venues, les cris et les ordres du sauvetage éperdu, l'*Essex* s'enfonça lentement; petit à petit, la ligne des hublots, des bastingages, du pont, la passerelle, disparurent, cependant qu'à force de rames les chaloupes s'éloignaient, et que

de leurs yeux hagards, avec un immense soulagement mêlé de crainte et d'horreur, matelots, capitaine et voyageurs, trempés mais saufs, regardaient la gigantesque épave baisser, baisser, jusqu'à ce que, clouée enfin contre un invisible récifs seuls le bout de la cheminée et la pointe des mâts émergeassent.

Alors, sur la surface de l'eau, le drame commença. Le fier navire, l'œuvre élégante et hardie des hommes, cette merveille de force et d'invention, n'était plus qu'une chose inerte à la destruction de laquelle se ruait l'aveugle et toute-puissante mer. Le flux et le reflux, le tourbillon des courants, pareils à de frénétiques catapultes, la houle démontée dont les millions de bouches et de mains fuyantes, mordant, arrachant, ne font trêve jamais, eurent en quelques jours raison des cloisons de bois et des assemblages de fer. Tout ce qui était menue cargaison, malles, paniers, meubles, banquettes, depuis la première heure voltigeait éparé, au gré des courants souverains et de la vague fantasque.

A quelques lieues de là, le soir même, dans un de ces bas-fonds sous-marins, si lointain du niveau que la plus pénétrante sonde les ignore, un objet noir descendait à travers la flottante épaisseur liquide. Justement, sous un portique de madrépores, parmi les fucus monstrueux, les frissonnants feuillages glauques, dans un des coins les plus

paisibles du silencieux abîme, une petite réunion se tenait. Des poissons très sages et très vieux, les uns couchés sur le flanc, d'autres assis sur leurs nageoires et leur queue, jonchaient un sable fin, fait de débris millénaires.

Une des erreurs dont fourmillent nos connaissances bornées est volontiers de dire : « Muet comme un poisson. » Les poissons ne sont pas muets. Nul être terrestre, dans les espaces du ciel, les cavernes les plus secrètes du sol et de l'eau, n'est privé de parole. Un langage mystérieux, des signes que sans doute nous ne déchiffrons pas, mais qui existent néanmoins, relie dans une communion universelle les êtres embryonnaires et les choses pleines d'une vie dormante. Donc les poissons se comprennent. Un clin d'œil, un petit remuement de nageoires et d'écailles leur suffisent à échanger les idées diverses, les philosophies amassées dans leur âme sagace de poissons.

Ils étaient donc en train d'élucider les questions qui leur tenaient à cœur, lorsque, frôlant le portique de corail, à une dizaine de mètres au-dessus d'eux, ils aperçurent, dans la transparence vitreuse, l'objet noir qui s'avavançait lentement. Il y eut un moment d'inquiétude. Cette masse qui descendait d'elle-même, sans nageoires visibles, leur parut une menace soudaine. Peut-être quelque poisson chasseur d'un peuple voisin, pelotonné par ruse. Une jeune sole à peine formée prit peur; elle bous-

cula, d'un élan de fuite, une orque moustachue, qui secoua dédaigneusement la tête. Craintives, quelques ammocètes rentraient dans le sable.

L'objet noir descendait toujours ; par prudence, on se sépara, et, dissimulé dans la gluante agitation des longues algues, le petit cercle attendit, guettant de ses yeux ronds la conduite de l'intrus. L'intrus, précisément, venait d'échouer à la place même où tout à l'heure ils causaient entre eux, sur le sable fin. Qu'est-ce que cela pouvait être que cette chose noire, qui ne bougeait pas ? Un à un, avec précaution, ils se rapprochèrent, prêts à fuir, d'une rapide torsion de queue. Mais, décidément, cette masse singulière n'avait pas l'air méchant. Le pasteur de la troupe, un grand acanthoptérygien, redouté pour ses nageoires armées de piquants, en fit le tour. Rien à craindre ! c'était une enveloppe en cuir plissé, ça n'avait pas de dents, ça ne vivait pas ! Et, de nouveau, le cercle se forma, rassuré. La jeune sole réapparut, les ammocètes sortirent du sable. On tint conseil.

Certes, ils avaient vu déjà bien des objets étranges, vagues restes, depuis des siècles ensevelis dans la grande tombe de la mer, débris de naufrages récents, tout un pêle-mêle de choses innommées, à propos desquelles la science des plus autorisés s'était vainement évertuée, sans parvenir à leur assigner un usage précis. Il y avait notamment, à deux ou trois cents kilomètres de

là, un entassement de longs tubes en métal sombre, ornés de dessins hiéroglyphiques, et des caisses carrées, le tout maintenant couvert de coquillages et de mousses. Quel avait pu en être l'emploi?

Autour du nouvel objet noir, espèce de sac plissé, les anciens de la bande discouraient. Un glyphisodon opina pour qu'on n'essayât point d'ouvrir cette enveloppe mystérieuse. Il cita la déconvenue que lui-même avait eue, l'autre année, dans ces environs mêmes, en rongéant, de ses dents pointues, le couvercle d'une boîte très dure. Ouverte, elle avait montré les cadavres de vingt-quatre sardines, empilées sur deux rangs, et sans têtes.

Sans plus tarder, l'acanthoptérygien, du tranchant de sa nageoire ventrale, lacéra le sac litigieux. Des carrés de papier blanc, bleu, gris, tous timbrés de marques particulières, s'en échappèrent. C'était un des paquets de lettres contenus dans la malle de l'*Essex*, sombrés avec elle, et que l'aventureux destin de la mer, à des centaines et des centaines de mètres au-dessous du malencontreux récif, cause de l'accident, venait de faire parvenir enfin, à une adresse véritablement imprévue.

Le glyphisodon, rempli d'une bravoure subite, saisit la première missive venue. Mais, ignare autant qu'important, il essayait en vain de traduire sa suscription; il dut, sur la prière générale,

céder la place au turbot. Celui-ci, soit qu'au cours de ses pérégrinations il eût appris à se familiariser avec les caractères des livres, feuilletés dans les petites bibliothèques de bord des vaisseaux engloutis, soit qu'il possédât quelque savant ressouvenir d'existences antérieures, se mit à lire d'une haleine :

« A Miss Mary Walton, Queen's Road, Guernesey. »

« Chère Mary, dans quatre mois, votre fiancé sera près de vous. Il baisera vos chères petites mains ! Quelle joie d'être bientôt l'un à l'autre ! Les affaires ont marché à merveille, nous allons donc pouvoir réaliser notre bonheur. J'ai gagné plus de mille livres sterling à... »

— Comprenez-vous ? demanda l'orque moustachue à sa voisine, une raie très grasse, qui, couchée à plat ventre, écoutait de toutes ses ouïes.

Mais déjà le turbot avait ouvert une autre lettre, bordée de noir. Il la parcourut d'un air d'attention profonde, en quelques mots la résuma : c'étaient les lamentations d'un nommé W.-H. Cox, dont le père venait de mourir. Jamais il ne se consolerait de cette perte ; William — le destinataire de la lettre — le savait bien. Les affaires du défunt étaient en meilleur ordre qu'on n'espérait ; l'héritage, au lieu de cinq milles livres sterling, s'élevait à...

— Et celle-ci? dit un vénérable lieu, muet jusque-là, et qui étouffait avec peine un bâillement.

— Elle vient d'un pays appelé le Cap, constata le turbot. Elle est déchirée et sale. Attendez un peu.

Sans doute, les petits caractères noirs lui parurent présenter un peu plus d'intérêt, car il se donna la peine d'en faire, à vive agitation d'ouïes, lecture intégrale et publique :

« Chers parents, ces mots en hâte après la bataille de la Tugela... »

— Qu'est-ce que ça peut être? interrompit le glyphisodon.

— Silence! cria l'orque :

... « Quand vous écrirai-je de nouveau? Je suis jusqu'ici sain et sauf. Mais la terrible boucherie! Il n'est pas resté cent hommes de mon bataillon. Tous mes camarades tombaient autour de moi; c'était affreux! Si vous aviez vu, quand nous avons dû nous replier, la terre couverte de cadavres, les visages crispés des blessés, et le sang qui... »

— Trouvez-vous cela intéressant? grommela l'acanthoptérygien.

Mais un gentil maquereau, furetant avec la curiosité de la jeunesse dans le tas épars du courrier, venait de découvrir une lettre carrée, scellée de cinq cachets rouges. Il la tendit au turbot.

Avec fatigue, celui-ci déplia le contenu, cinq ou

six billets de couleur bleuâtre sur lesquels des figures emblématiques étaient dessinées. Ces deux mots : *Mille francs*, se détachaient sur les images de chacun des billets. Le glyphisodon leur jeta un coup d'œil indifférent. Chacun vint un moment les considérer, puis, las, se détournait. La raie et l'orque, d'un souple frémissement, se mirent en marche. Le turbot lui-même, côte à côte avec l'acanthoptérygien, s'éloignait. Sa curiosité satisfaite, la sage assemblée des poissons allait à ses affaires, gardant de toutes ces choses un dédain confus, et sans se douter certes que là-haut, si loin, si loin d'elle, une race innombrable, la première du monde, était en train de s'aimer, de se haïr, de s'entre-tuer, à cause de ces misérables billets bleus, de ces chiffons de papier, mobiles obscurs de presque toutes les actions humaines.

LE COUP DE FUSIL

LE COUP DE FUSIL

Melin, en vedette, carabine haute, scrutait le paysage.

— Y a pas d'erreur, lui avait dit le brigadier en le plaçant — délicate attention! — au frais sous le gros noyer, une haie juste à point sous le nez d'Amadou, — du bon sureau vert craquant aux dents — y a pas d'erreur, si tu laisses approcher l'ennemi, tu n'y coupes pas de tes huit jours. Ainsi, mon vieux, ouvre l'œil et le bon! Les manœuvres, c'est comme la guerre. Figure-toi que les manchons blancs, c'est de la fripouille. Si tu en vois, pan, fiche-leur ton coup de fusil dans la margoulette, et rapplique vivement!

— Bien, brigadier.

Melin écarquillait les yeux. Sur la gauche, rien à craindre : des chaumes ras où l'on aurait vu galoper une puce, un vrai champ de manœuvres tout uni. Devant lui, une route en pente; pas moyen de montrer son shako, puis d'émerger en buste entre les oreilles de son cheval sans recevoir

le pruneau. A droite, oui, à la rigueur; il y avait un chemin creux, caché par un talus et de fichues broussailles! Melin se méfiait de la droite, et il y braquait ses yeux si intensément que sa vue se brouillait.

Bon poste, tout de même! Il verrait venir, et on ne le voyait pas, masqué par la haie et l'épais feuillage du noyer. Voilà un arbre frais, le noyer! Heureusement que Melin ne craignait pas les rhumatismes! Sa figure rougeaude, en pleine lune, son corps trapu... — Vous êtes trop gras! répétait le capitaine. Tâchez de maigrir un peu! — ... ses cuisses courtes, toute sa personne éclatait de santé, de simplicité, de bonhomie. Le lendemain de son arrivée au régiment, un ancien, Livache, — ah! le dégourdi! — ne lui avait-il pas persuadé d'aller demander au marchis « ous' qu'on serrait le balai de crin et la peau de balle du peloton? » — Vlan! au bloc! — Ah! mon garçon, vous faites le fumiste! Attendez un peu!

Et Melin, tout en louchant sur la droite, songeait : « Plus que sept cent vingt-quatre jours à tirer. Y a du bon! » — Mais, Amadou, ne te rends pas malade! On peut pas dire que tu n'aimes pas le sureau!

Amadou — on s'étonnerait des noms bizarres que portent les chevaux de cavalerie, si l'on ne savait qu'on les baptise en tournant les pages du dictionnaire, depuis Abreuvoir jusqu'à Zouave —

Amadou était en train de manger la haie; elle avait trente pieds de long et deux d'épaisseur; il avait beau se presser, il en restait.

Oh! saperlotte. Sûrement, qu'il fallait se méfier de la droite! Qu'est-ce qui se faufilait là-bas, entre les broussailles, à l'abri du talus? L'ennemi, un hussard en reconnaissance, et... oui? non? pas possible, si, c'était bien Livache, du deuxième peloton, parfaitement, Livache, avec ses yeux en pépins de poire, son nez de Kalmouck, sa bouche en tirelire, — ah! le dégourdi! et monté sur sa vieille Céphyse, encore, une bête à qui le poil manquait par places, mais qui avait le feu au ventre. Pourvu qu'elle ne se mît pas à hennir, en éventant Amadou!

« Attends un peu, mon gaillard. Si je ne te brûle pas les moustaches, qu'on ne m'appelle plus Melin. Non! mais quel toupet, fais comme chez toi, en ballade. Espère... encore... encore un peu! »

Et Melin, partagé entre le désir de tirer sa cartouche à blanc et la peur que l'autre ne tournât bride à temps, trépidait sur l'arçon jusqu'aux pointes des molettes de ses éperons. Enfin, Livache n'était plus qu'à dix pas, qu'à huit pas, qu'à six. Melin épaula, fit feu.

Dans l'éclair, Livache le reconnut, cria : — Ah! mon Dieu! battit l'air et tomba.

La stupeur de Melin fut quelque chose d'intraduisible. Bon sang de bon sang!... Quoi! une car-

touche à balle?... déplorable erreur!... mort d'homme, conseil de guerre! Ce n'était pas possible!

Si, pourtant. Serrant dans sa main crispée les rênes de Céphyse qui, d'abord, étonnée, le flaira de la tête aux pieds, puis, philosophe, brouta l'herbe du talus, Livache gisait à plat, dans la poussière, les yeux clos, la bouche grande ouverte. Un faible tressaillement l'agitait.

Melin sautait à terre et, sans attacher Amadou, — pas de danger qu'il lâchât sa haie!... — courait, s'empêtrant dans son sabre, s'agenouillait :

— Eh! Livache! Qu'est-ce que tu as? Où as-tu mal? Réponds-moi! Eh! mon vieux! T'es pas mort?... C'est que ça ne serait pas à faire!...

Sa voix s'étranglait d'angoisse. Quant à Livache, il goûtait une jubilation sans bornes. Il n'avait qu'un regret, c'est de ne pas oser entr'ouvrir ses paupières, pour voir la tête du « bleu ».

Mais un galop à bride abattue martela la route : le brigadier accourait.

— Eh bien, Melin, faut-il que... Eh! qu'est-ce que c'est que ça?

Melin expliquait son coup de fusil, et Livache dégringolant après avoir reçu la décharge en pleine poitrine.

— Non?... fit le brigadier en pâlissant, non?...

Et, mettant pied à terre, il se fâchait :

— Mais déboutonnez-lui sa tunique, au moins!

Est-ce qu'il saigne? Non! il ne saigne pas.

« Tant qu' n'y a que le « cabot, » pensa Livache, on peut se payer leurs têtes. »

Nouveau galop, nouvelle interpellation bourrue. Cette fois, c'était le marchis. Mis au fait, il haussa les épaules, et, versé dans la connaissance des hommes et l'art de discerner les mobiles de leurs actes, il dit :

— Il était saoul à tomber, l'écart de son cheval l'a culbuté, c'est bien simple. Il n'est pas mort, il est ivre-mort. Entre les deux, il y a de la marge. Ne confondez pas autour avec alentour!

Mais le brigadier, respirant, comme il eût fait d'une rose, le souffle que Livache retenait de son mieux :

— Y ne sent pas le vin, maréchal des logis.

Melin passait par des alternatives de terreur et d'espoir. Livache se disait : « Les meilleures blagues sont les plus courtes. Faut-il ressusciter, faut-il attendre qu'on m'enterre? » Et il était perplexe, parce qu'il planait dans le ciel bleu de la salle de police.

Mais cela se gâtait. On les avait aperçus, groupe inquiétant. Escorté du major, le capitaine arrivait à la rescousse. Livache devint vert; s'il pouvait s'évanouir pour de bon, seulement!...

— Qu'est-ce qui se passe? demanda la voix brève.

Le marchis rendit compte, émit son opinion.

Melin, interrogé, confessa sa crainte. Le major, pendant ce temps, petit homme rageur, tâtait le pouls de Livache, lui retournait les paupières, lui auscultait le cœur. C'est singulier, pour un mort, comme ce cœur battait fort!

— Qu'en pensez-vous, major?

— Une insolation. Portez-le à l'ombre. Je vais le saigner.

Mais quand, ayant ouvert sa trousse, il eut tiré sa lancette, tout le monde vit avec stupeur Livache se relever d'un bond, reboutonner pudiquement sa tunique, épousseter ses culottes, brosser ses basanes, et, l'œil vif comme un émerillon, mais le visage penaud, prendre la position militaire, le petit doigt de la main gauche sur la couture du pantalon, la main droite vissée à la visière pour le salut : fixe!

Il y eut un grave silence, puis le capitaine, après l'avoir dévisagé un grand moment, se retourna tout aussi longtemps vers Melin ébaubi, contempla encore Livache qui essayait de sourire, mais de quel pauvre sourire!... puis, froidement, il déclara :

— Elle est bien bonne!... Maréchal des logis, portez-leur huit jours à chacun.

LE BAIN DE SOLEIL

LE BAIN DE SOLEIL

— Allons, viens sécher. Oh! pas la peine d'allumer tes quinquets. Ne fais pas le méchant. On sait bien que tu es mort!

Et Jean poussa la petite voiture où gît, emmailloté de cuir, cadavre vivant avec ses yeux fins qui luisent dans le mur terreux d'une face embroussaillée de cheveux et de poils blancs, le marquis de Salmaiseaux, paralytique, devenu muet.

— Va, mon vieux « Sale-Museau », ne te fais pas de bile. Personne ne te dérangera. Madame est occupée; le petit brun la reluque. Elle joue du Wagner au salon. Monsieur est dans son fumoir, avec la femme du petit brun : il lui montre des images. Ah! ils ont mieux à faire qu'à venir contempler ta noble tête de vieillard. Tiens, voilà Moustache qui va te tenir compagnie. Ici, Moustache!

Le petit chien gras, le chéri de Mme d'Acheules, un affreux chien noir qui semble gonflé au soufflet, arrive en se dandinant comme un canard.

Jean lui envoie un coup de pied au derrière; Moustache hurle.

— Ça, c'est pour l'observation du déjeuner, les cuillers à entremets. Ah! bon! voilà les petits Troppmann!

C'est ainsi que l'office et la cuisine désignent les trois petits d'Acheules, tous trois blonds, avec des museaux de furet, des yeux insolents et des voix acides, tout le portrait de leur mère.

— Adieu, monsieur le marquis; quand tu auras séché, je repasserai.

Jean s'esquive, de ce pas souple et glissant dont il a le secret, lorsque, sans faire crier le parquet, il vient coller son oreille aux portes. Le marquis de Salmaiseaux reste seul sur la terrasse de gravier, en ce coin écarté du jardin, non loin des écuries d'où partent des malédictions de palefrenier, scandées par des ruades dans les boxes et des : « Attends un peu, carcan! »

Les enfants, à distance, se concertent : un nouveau jeu, sans doute, quelque chose de défendu; car, sournois, ils regardent de tous côtés si papa, occupé au fumoir, ou maman, retenue au salon, ne peuvent pas les voir. Plus encore, ils craignent miss Crick, leur gouvernante, depuis qu'ils ont été sévèrement punis pour avoir fourré dans son lit, par vengeance, certain petit balai de chien-dent.

Le paralytique, sous son chapeau de paille, cuit

au soleil. Le gravier réverbère la clarté jaune et chaude. Là-bas, dans la cour des écuries, le palefrenier a sorti Aurore, l'alezane que monte Mme d'Acheules. Avec des : « Aoh! Aoh! là! » il commence le pansage, tandis que la fine bête s'ébroue et, chatouilleuse, fuit des reins sous l'étrille, avec des frissons de lumière sur sa robe lustrée.

M. de Salmaiseaux, rigide, contemple le fond du parc troué de bleu et criblé de soleil. Que pense-t-il? Que veut-il? Nul ne le sait. Sans ses yeux, mornes d'habitude, et qui ne luisent qu'à de rares moments d'un éclair de haine ou de désir, rien ne ferait croire que cette ruine a une âme et qu'elle vit autrement que pour des fonctions animales. Certes, il ne viendrait à l'esprit de personne de deviner, devant ce grand corps inerte et ce visage craquelé, fendillé, déformé sous le coup de pouce brutal de l'imbécillité, l'élégant, le beau, le légendaire marquis de Salmaiseaux, célèbre sous l'Empire par son faste, ses maîtresses, ses chevaux, sa livrée. Abandonné à la visite hebdomadaire du médecin, aux soins des domestiques et d'une garde qui le veille la nuit, il n'était plus, depuis des années, qu'un objet lourd et encombrant. Relégué de la belle chambre du rez-de-chaussée à un pavillon excellent pour les rhumatismes, déchu de la vaisselle plate à la faïence commune, entretenu dans une propreté stricte

qui lui usait sur le corps ses vieux habits, il cessait d'être un être pour devenir une chose.

Ainsi immobile, dans son bain de soleil, ses yeux fixes brûlés par le jour d'or en fusion, sans que ses paupières mortes s'abaissassent, il participait à la vie animale et végétale du jardin. Au pied de la petite voiture, une théorie de fourmis ondulait en un long lacet formé de minuscules hachures noires qui se dirigeaient vers un but, tandis que d'autres, en sens inverse, revenaient vers la fourmilière dont le fin palais de sable crevassé et foré de catacombes se bossuait, à l'abri d'un énorme vase fleuri de fuchsias. Un escargot, collé à la paroi d'ombre de ce vase, dormait, la coquille au frais. Des oiseaux, dans un arbre, par petits sauts, voletaient d'une branche à l'autre. Des roses roses, s'exhalant vives, se pâmaient à plein cœur, ouvertes comme des bouches, auprès d'héliotropes bourdonnant d'abeilles velues.

Le palefrenier cria. Les enfants s'approchaient de l'alezane, dangereuse. Ils se vengèrent par de vilains mots que l'homme, pâle, avec des yeux d'assassin, serrant son culot de pipe entre les dents, feignait de ne pas entendre. Ils se mirent à rire et marchèrent droit sur leur grand-père :

— Bonjour, idiot ! dit l'aîné.

Le second lui fit une grimace épouvantable, les yeux révulsés, la peau du front plissée, s'élargis-

sant à deux doigts les coins de la bouche en ravin rouge.

Le plus petit vit l'escargot, le prit et le posa sur le tablier de cuir de la voiture. L'escargot, tiré de sa torpeur, y adhéra; mais, rétractile et visqueux, il sentit une chaleur incommode et, sortant les cornes de sa tête, puis son corps à demi, se développa, tâta le vide à droite et à gauche, commença l'ascension du tablier de cuir, puis, décidément mal à l'aise, fit une conversion, et, la tête en bas, comme s'il avait la nausée, gagna, en se hâtant, l'extrémité du tablier, là où commence le bois vernis de la caisse. Cette transition lui fut dangereuse; il se décolla soudain et tomba sur le gravier. Trois souliers, se piétinant l'un l'autre et se bousculant, dans une ruée féroce, l'écrasèrent. Il n'était plus qu'une bouillie d'esquilles; les trois enfants, avec des dents serrées et une lèvre avancée de bouledogue, le mêlaient encore, par coups de talon, à la terre.

Les fourmis continuaient leur besogne. Les abeilles bourdonnaient au cœur des héliotropes. Mais les oiseaux s'envolèrent de l'arbre: le second petit garçon, les ayant aperçus, venait de leur jeter des pierres.

— Tiens, dit l'aîné, je prends son chapeau; à qui m'attrape!

Singe leste, il décoiffa le vieillard et à toutes jambes se sauva, poursuivi par les deux autres.

Un croc-en-jambe le débarrassa de celui qui allait l'atteindre; mais l'autre le happa, saisit le chapeau. Ce fut une bataille, vite fratricide : tous deux roulerent à terre, et le chapeau de paille, crevé, déchiré, resta aux mains de l'assaillant.

Alors, celui qui avait reçu le croc-en-jambe et qui se relevait en boitant, avec des yeux de rage, aperçut la ribambelle des fourmis, le mouvant lacet où de toutes petites bestioles noires, agiles, harcelaient de plus grosses fourmis rouges, esclaves.

— Attendez! cria-t-il.

Il prit des fourmis, une à une, et les posa dans la barbe et le cou du vieillard. Les deux autres se mirent à danser, en vrais Peaux-Rouges, la danse du scalp. Mais les yeux fixes, les yeux luisants, les yeux terribles du paralytique leur faisaient peur. Ils savaient bien qu'il ne bougerait pas, qu'il ne pouvait bouger. Tout de même!... s'il faisait semblant, s'il allait tout à coup s'élancer de sa caisse et fondre sur eux? Ils goûtaient là des affres délicieuses. L'ainé regarda sournoisement du côté des écuries. Le palefrenier rentrait Aurore. Personne ne les voyait. Il arracha le chapeau de paille que tenait encore son frère, et l'appliqua, comme un masque, sur la figure du vieux.

— Il ne nous verra plus, comme cela!

Alors, perfide, le tout petit, las de cueillir des fourmis pour en parsemer la barbe blanche et les

cheveux de son grand-père, ramassa de la terre molle, et doucement, la filtrant entre ses doigts, la fit pleuvoir dans le cou du vieux.

Succès fou! Piqués d'émulation, les deux autres ramassèrent du gravier et en emplirent les poches du paralytique et la caisse de la voiture. Courant et revenant, les mains pleines, en proie à des délices d'une perversité ineffable, ils ne soupçonnaient pas l'arrivée du vengeur. Tout à coup, un déluge de claques leur tomba sur les joues; enlevés au ciel et secoués vigoureusement, ils sentirent un pied défoncer le bas de leur individu; leurs oreilles s'allongèrent sous une main de fer. Ils reconnurent, dans un hourvari de gémissements et de sanglots, leur père, que miss Crick, aux aguets d'une fenêtre, avait couru chercher, surgissant d'autant plus furieux qu'au moment où miss Crick avait poussé la porte du fumoir, il était en train de caresser les cheveux de la femme du monsieur brun, Jeanne de Corre, et que, passant vivement dans le salon, il avait cru voir sa propre femme, la tête renversée sous le regard plongeant de M. de Corre, lui sourire d'une façon trop significative vraiment!

Derrière miss Crick suffoquée, qui enregistrait soigneusement les ordres de M. d'Acheules : — « Privez-les de dessert pendant une semaine! Enfermez-les dans la chambre d'étude! Appelez-moi s'ils bronchent! » — Jean accourait cons-

terné, avec une mine dévote et confite en respect.

Il commença par retirer du visage du marquis le masque du chapeau de paille derrière lequel il étouffait, feignit de rajuster et d'épousseter le chapeau, et pieusement le déposa sur le chef du vieux, en marmonnant :

— Si monsieur le marquis veut bien me le permettre.

Puis, autorisé par un regard de M. d'Acheules, il fit basculer la petite voiture. Bigre! qu'elle était lourde, pleine de gravier! Papelard, il insinua :

— Que monsieur le marquis m'autorise à le rentrer. Je vais appeler la garde pour changer et nettoyer monsieur le marquis.

Et, avec des soins infinis, il roula, doux comme velours, le paralytique, que suivaient, sans se parler, miss Crick, rouge d'indignation, M. d'Acheules, pâle de colère, et derrière, trio sinistre, dont les têtes haineuses grimâçaient dans les larmes, les petits Troppmann.

LE DÉSIR

LE DÉSIR

— Mon Dieu, soupira Mme Mainbert, que ce petit âne est donc mignon!

— Et il paraît qu'il trotte comme le vent! affirma M. Mainbert.

— Oh! papa! fit avec des yeux suppliants la fille aînée, Louise, si nous en avons un pareil, quelles parties!

— Je lui ferais sa toilette tous les matins, dit Rosa, la cadette, surnommée Choute, tandis que leur petit frère, Paulin, déclarait : — Sûr qu'il aime le melon; je lui porterais toutes les tranches!

— Ne regardons pas, dit Mme Mainbert, n'ayons pas l'air...

Traînant un amour de charrette, un joujou fin, laqué blanc comme un meuble anglais, un petit âne gris pas plus gros qu'un chien, oreilles longues et pattes fines, caparaçonné d'un réseau de cordelettes en soie rouge, aux nœuds floches faisant houppettes, s'avançait d'un air innocent et rusé. Une jolie fillette à robe blanche, pareille à

une fleur de luxe, avec son teint rose et ses cheveux d'or, tenait les guides, des rubans cuir de neige. Elle répétait avec une fierté joyeuse : « Hue! Brididi! » tandis qu'à sa droite, souriant, marchait son père, un monsieur jeune, très élégant, et qu'à gauche, abritant son éblouissant visage d'une ombrelle, la mère, une fée blonde, relevait sa robe de crépon blanc sur des souliers de Cendrillon et des chevilles que pointillaient les bas à jour.

Discrètement, M. Mainbert leva son chapeau de paille en forme de cloche à melon, et le couple rendit le salut. Déjà la radieuse apparition s'éloignait, sur la route de gazon, entre les grands hêtres, dans la clarté de ce septembre qui faisait de la forêt une splendeur de verdure décolorée, translucide et lumineuse.

— Ne te retourne pas, Paulin, dit Mme Mainbert; ça n'est pas convenable.

Mais comment résister à ce fascinant spectacle : les dos sveltes du monsieur et de la dame, la gracieuse silhouette de l'enfant, et Brididi dont on n'apercevait plus que les pattes minces, les sabots vernis comme des escarpins de bal? Mme Mainbert, corpulente et rougeaude, imbue de convenances et de respect social, ne put comprimer l'explosion d'enthousiasme :

— Brididi, qu'il s'appelle!

— Quel rêve! non, on le croquerait!

— Ils sont très riches; as-tu remarqué les bagues qu'elle porte?

— Il est décoré!

L'on n'entendait que : « Brididi... est-il joli! Son museau, ses yeux, as-tu vu son regard?... Il a l'air si doux!... Des gens heureux! » Et pour M. Mainbert, courbé toute l'année sur des registres, — sa redingote aux épaules, son pantalon aux genoux en gardant l'inextinguible pli, — pour Paulin, échappé à l'école, pour les demoiselles Mainbert, maigres et plates, Louise roussotte et Choute filasse, pour Mme Mainbert elle-même, portant une robe commune et d'épaisses bottines lacées, le minuscule et coquet Brididi symbolisait tout ce qu'ont d'enviable la fortune et la joie des autres. Sans Brididi, on eût moins remarqué le chic, l'aisance, la distinction du groupe. Brididi, avec son pelage lustré, sa grâce comique, son délicat harnachement, résumait toute cette élégance brillante, l'air superflu de ce trio mondain qui se promenait en pleine nature comme dans un salon.

— Allons! soupira M. Mainbert, marchons un peu!

Mais la fin de la promenade, malgré l'éclat des taillis piqués de jaune ou ensanglantés du rouge des vignes sauvages, malgré les éclaircies bleues des arceaux d'ombre verte, malgré la subtile flamme du ciel comme frémissant de vie, malgré la majesté du fleuve aperçu au bas du coteau,

avec son miroir grave et ses berges d'ombre profonde, la fin de la promenade manqua d'entrain. Brididi avait renouvelé le désir, le désir d'abord informulé, écarté comme improbable, puis discuté, envisagé comme une chose qu'un jour, peut-être, après tout, on pourrait... le désir, qui maintenant touchait presque à l'envie, leur faisait faim et soif.

Brididi, dès lors, devint l'intérêt de leurs vacances. A cause de lui, les Mainbert, curieux, voulurent savoir... Mais on ne connaissait pas, à Ruisseau-les-Moulins, ces gens-là; des Parisiens, riches, venus pour la saison. Et ce demi-mystère, en les auréolant d'un prestige d'autant plus grand qu'il était plus vague, nimбай aussi de quelque chose de flatteur le petit âne gris. Positivement, les Mainbert en étaient amoureux. Ils lui prêtaient toutes les qualités, des facultés étonnantes, et une finesse, et une douceur, et une obéissance! Paulin en rêvait la nuit. « Combien crois-tu qu'il puisse valoir? risquait Mme Mainbert. — Il vaut cent cinquante francs pour le moins, disait le mari. — Et avec la charrette, papa? » — Les yeux de Choute luisaient. « Je payerais bien le tout deux cents francs, disait M. Mainbert. — Tu ferais une bonne affaire, » renchérisait Louise. Et Mme Mainbert : — « Ne nous emballons pas, mes enfants. »

Et, là-dessus, ils apprirent avec saisissement que Brididi, la charrette, les harnais de cuir blanc,

le réseau de soie rouge, le tout, oui, le tout était à vendre. Les Parisiens s'en allaient. Ils aimaient autant se défaire de l'équipage sur place. Chez les Mainbert passa comme un coup de folie. Paulin, Louise et la Choute battaient des mains, sautaient en l'air : — « Il faut l'acheter! Il faut l'acheter! »

M. Mainbert se grattait le nez : l'acheter, l'acheter... Mais savait-on seulement ce que l'on demanderait d'un animal pareil? « — Ne nous emballons pas, mes enfants... » répéta la mère. Le soir, Mme Mainbert rentra du village, où elle avait été acheter diverses provisions.

— Savez-vous combien ils le vendent?

Il y eut un silence lourd d'émotion, une petite angoisse; les visages se tendirent avidement.

— Cin-quant francs.

— Hein?... Allons donc! pas possible... Le tout?

— Le tout. Et on laisserait à quarante, peut-être même à trente, l'animal, la voiture et tout le fournement.

Nouveau silence. Paulin trépidait. Louise et sa sœur se regardaient sans y croire. M. Mainbert paraissait refroidi :

— C'est étrange! laissa-t-il tomber.

— Oui, reprit Mme Mainbert, ça n'est pas naturel. L'âne doit avoir des défauts, une maladie peut-être.

— Oh! mamant!

— Voulez-vous que je vous dise? fit M. Mainbert; eh bien! puisqu'ils demandent ce prix, c'est que ça ne vaut pas davantage, c'est que ça vaut moins; car qui donc voudrait revendre une chose moins cher qu'elle ne lui a coûté?

Il y eut un malaise. Brididi parut diminué, déconsidéré. « Pourtant, à quarante francs, à trente, vraiment! » hasardèrent Louise et Choute...

— C'est une somme, dit Mme Mainbert. Puis, nous partirons dans un mois; que ferions-nous de cette bête? La revendrions-nous seulement à ce prix? Et la nourrir?

Paulin protesta, mais sans se faire écouter, car il pleurait et reniflait à la fois, sachant déjà, dans son cœur d'enfant sage et opprimé par la vie économe et médiocre, que le désir était tout pour ses parents, pour ses sœurs, pour lui, mais le désir irréalisé, inaccessible, la chimère flottante, le nuage. Que de fois il avait entendu dire : « Oh! cette maison, si nous l'avions!... Oh! le gros lot, cinq cent mille francs tombant du ciel!... » Moins encore : « Ce canot à voile!... » ou : « Le beau chien! » Brididi, tant qu'on voudrait comme désir. Comme réalité, jamais.

— Bah! fit M. Mainbert, il ne manquera pas d'acheteurs.

Il n'y en eut pas. A vingt-cinq francs même, personne dans le pays ne se décida. Et cependant Brididi était admiré, célébré, légendaire.

Mme Mainbert se louait de sa prudence : — « Voyez, mes enfants, un bourricot dont personne ne veut. Et puis, ces Parisiens si brusquement partis; tout ce qui brille n'est pas or... Étaient-ils mariés? » La fruitière en doutait. Elle était vraiment bien garnie en falbalas, cette dame, pour être honnête. Et aux protestations de ses filles : — « Je n'en sais rien, mes enfants; mais, voyez-vous, tout est possible... »

Un matin, Paulin poussa des cris si perçants que Mme Mainbert le crut assailli par un essaim d'abeilles. Se précipitant, que vit-elle devant la porte? un domestique avec une lettre, et au milieu de M. Mainbert embarrassé, de Louise et de Choute stupéfaites, de Paulin ivre d'allégresse, qui donc? Brididi, sous un réseau rouge à houppettes, attelé à la charrette laquée; Brididi le mignon, Brididi le trésor, que les Parisiens les priaient d'accepter. Ne pouvant le vendre, ils préféraient le donner. Ces demoiselles, le jeune garçon avaient semblé le regarder avec plaisir. Qu'ils voulussent bien accepter Brididi.

— Ah! sale bête! Il a voulu me mordre! s'écria M. Mainbert.

— Oh! remarqua Louise à mi-voix, comme il a un gros ventre!

— Tiens, dit Choute, il a mal à l'œil!

— Ce n'est rien, expliquait le domestique; un peu d'humeur.

Mais, sauf Paulin enthousiaste, les Mainbert considéraient Brididi d'un œil désenchanté. Il n'avait pas l'air bon du tout. Tiens! il n'avait pas le poil si doux qu'on aurait cru! Une fente sillonnait la banquette de la voiture; le réseau rouge, de près, avait perdu son lustre.

— Comme nous regrettons! déclara Mme Mainbert. Nous regrettons beaucoup; mais nous ne pouvons accepter. Voyez-vous, nous retournons à Paris, nous aussi. Quel dommage!

— Oh! oui, quel dommage! répétèrent M. Mainbert, Louise, Choute sans conviction, et le pauvre Paulin avec désespoir. Adieu, Brididi! Adieu, mignon! Adieu, trésor!

Et leur désir.... et Brididi s'en retourna.

PARADE D'EXÉCUTION

PARADE D'EXÉCUTION

Ce matin-là, quand je m'éveillai, ce fut une allégresse confuse, un sentiment de bien-être et de force. Aux carreaux nus, un azur si limpide, si net, qu'il semblait l'immémorial, le primitif azur d'un des plus jeunes matins du monde. Un éclatant soleil dorait la grande pièce carrée, blanchie à la chaux, les trois lits vides. Et je pris lentement conscience des choses. Mes trois camarades étaient partis à l'aube, silencieusement, pour la manœuvre. Je m'allongeai, goûtant davantage la jouissance, la tiédeur inusitée de l'étroite couchette.

Une bonne aubaine, en somme, cette parade d'exécution pour laquelle m'avait fait désigner, la veille, mon tour de service de place ! On allait dégrader deux pauvres diables, un caporal de zouaves, un pénitencier, si j'avais bien entendu la lecture de l'ordre bredouillé par le brigadier-fourrier, à l'appel du pansage... Et, sans m'arrêter davantage au triste côté de la cérémonie, je bénis

ingénument le hasard qui me faisait couper à l'école de régiment, qui me procurait ces quelques heures bienfaisantes de repos et de paresse.

La porte s'entre-bâilla, donnant passage à la rougeaude figure de Gautier, mon ordonnance.

— M'chal logis?

— Hein?

— C'est l'heure.

Et le brave garçon entra, tenant à la main les bottines cirées, le sabre étincelant, l'étui-revolver passé à la cire. Il sortait du casier le dolman n° 4, aux manches raides, l'étala sur la chaise de paille.

— Ça marche, au peloton?

— I' s'astiquent.

Je suis debout, j'enfile mon pantalon de cheval, dont les basanes luisent comme des glaces. Gautier s'est distingué. Il veut que son patron lui fasse honneur. Le gaillard y met son amour-propre.

— Ouvre la fenêtre, Gautier!

Quelle joie de vivre! Les grands eucalyptus de la cour bruissent doucement dans l'air tiède. A leur senteur amère se mêle tout le parfum de la montagne. Elle est là, si près, qu'on la touche du regard avec son immobile cascade de ravins verts et de pentes, croulant à pic dans le torrent invisible, l'Oued-el-Kébir, qu'on entend mugir au pied, plus près encore, là, derrière le mur. Des linges blancs qui sèchent, chemises, bourgerons, sus-

pendus à des cordes, font des taches éclatantes, sous les fenêtres. La nette et mince ligne d'eau de l'abreuvoir reflète, immobile, une barre d'azur. Un cheval détaché, dont le poil lisse et la peau fine frissonnent de plaisir, boit avidement, campé sur ses quatre pattes, l'encolure tendue. Il aspire à longs traits l'eau fraîche encore de la nuit.

Par la fenêtre ouverte entre tout le clair, tout l'éblouissant matin. Des rumeurs lointaines, une heure qui sonne, lente, à l'horloge de l'église, disent la vie monotone de la petite ville, et voilà que par bouffées m'arrive, de l'épaisse et noire ceinture des bois, des sombres bois d'orangers, de citronniers et de mandariniers, l'enivrant parfum, la lourde senteur de mort et de volupté, si douce que le cœur en défaille, l'air tiède où somnole l'âme odorante de Blidah.

Ouste! habillons-nous. Formation à sept et quart. Départ à la demie. Et ganté, sanglé, taconnet en tête, jugulaire sous le menton, je fais mon tour de chambrée. On est prêt. Le brigadier Dubart, cabot parfait, le déclare; même cet emplâtre de Martin, qui, d'habitude, est en retard et perd toutes ses affaires, achève de boutonner péniblement son gant droit, avec une satisfaction martiale... En route, mes enfants!... Et, de l'escalier, la porte refermée, j'entends Dubart qui beugle, d'une voix enrouée :

— En bas pour descendre!

Et je souris. Langage des troupiers, fraternité obscure...

L'inspection. A droite, alignement! Fixe! Je suis machinalement M. Dervaux. Un vrai lieutenant de chass-d'af, celui-là, un type. Quarante ans, rouge, trapu, cheveux gris et drus; la route de Laghouat n'a pas de secrets pour lui. Chasseur endurci, le mot salé, un bon vivant; il adore son chien, son cheval, et son peloton aussi.

— Arme sur l'épaule droite!... Par quatre, marche!

Et nous voilà partis. Les hommes s'en vont, de leur lourd pas cadencé, avec le dandinement habituel aux cavaliers démontés. Ils ne pensent à rien. Temps admirable. Le soleil, qui brûle déjà, rutilé sur des éclairs de sabres, des boutons. La gaieté du garance, des dolmans bleus à cols jaunes, éclate comme une fanfare sous l'immense ciel d'un bleu intense, d'un bleu profond, qui pâlit de chaleur, à l'horizon, là-bas, très loin...

C'est jour de marché. La petite ville s'agite. Des ménagères passent, femmes de fonctionnaires, d'officiers, suivies de l'ordonnance, aux bras pendants duquel se balancent des couffins. Ou bien des garnements kabyles les escortent, à demi nus, la peau bronzée, les pieds blancs de poussière. Des Arabes sont couchés devant les cafés maures. D'autres traversent la rue, pareils à de hautes

ombres silencieuses, drapés dans la majesté de leurs burnous en loques.

-- Une, deux! Une, deux!

La place, son palmier central (a-t-il assez l'air en zinc!), la grande rue, et nous arrivons à la caserne des tirailleurs. C'est là.

Dans la vaste cour encadrée de bâtiments bas, face à l'entrée, deux compagnies attendent, l'arme au pied. La ligne des visages chocolat sous la ligne des turbans, la ligne des ceintures rouges, des culottes bleues et des guêtres blanches donne l'impression d'une rangée de soldats de plomb.

Quelques pas encore et les visages prennent vie, à de larges sourires blancs, presque enfantins, à des expressions de ruse, de canaillerie, d'audace. De rudes soldats, ces tirailleurs! Fainéants à leurs heures, chapardeurs, soit! Mais une endurance, une discipline, une énergie sans égales.

Nous nous formons à leur droite, en poteau. Les détachements des autres armes s'alignent, un à un, artilleurs, tringlots, riz-pain-sel... Nous sommes au complet. Sur le front des troupes, les officiers causent par petits groupes. Ils causent de leurs petites affaires, le poker de la veille, le bal de la semaine prochaine, la Mauresque qui habite en face du coiffeur, et le dernier potin, celui qui dans la mare stagnante de leurs vies élargit depuis quelques jours tout un entrelacs de remous et de cercles.

Seul, en avant, au centre de la cour, un autre groupe; le chef de bataillon désigné pour le commandement de la parade d'exécution... — Tiens! c'est vrai, nous sommes là pour une parade d'exécution! Qui s'en soucie, parmi ces trois cents hommes?... — Puis l'adjudant qui va lire la sentence, et deux officiers encore. Et ces messieurs aussi causent entre eux, de leurs petites affaires, comme si de rien n'était.

J'entends devant moi M. Dervaux qui raconte au lieutenant du train une histoire très compliquée, une histoire de chasse. Les hommes prêtent vaguement l'oreille. A quoi pensent-ils? Toujours à rien. Ils attendent, avec l'insouciance que donne la servitude militaire, avec le lâche égoïsme humain. M. Dervaux, soudain, devient écarlate. Il est furieux, il vient d'apercevoir Ravaut, son chien, qui essaie d'entrer dans la cour de la caserne, et que les tirailleurs de garde expulsent à grands gestes. Comment Ravaut est-il là? Cet imbécile d'ordonnance l'aura lâché. Et M. Dervaux grommelle sans suite des paroles rageuses. De long en large, devant les cuisines, un planton promène le cheval du chef de bataillon, un alezan trop gras, fouettant de la queue les mouches qui le tracassent.

Soudain, huit heures sonnent, huit coups lents et grêles, solennels pourtant, au cadran de l'église lointaine. Ces vibrations du son se prolongent,

dans l'air léger. Quelque chose se passe. Un frémissement d'attention parcourt les rangs. Une porte s'est ouverte, dans le bâtiment bas auquel mon peloton fait face. Et le groupe des officiers au milieu de la cour s'agite. Un commandement retentit :

— Garde à vos !

Puis dans le silence profond :

— ... Portez vos armes !

Une cascade de commandements particuliers se répercute; vingt : « Portez armes ! » prononcés par des voix aiguës, fortes, lentes, brèves. Tout dans la vaste cour s'immobilise. Trois cents regards convergent sur la porte ouverte. Des rangs alignés et fixes, une attente se dégage, qui impressionne. Jusqu'à l'alezan du commandant, dont la promenade est interrompue, et qui contemple les choses, de son œil rond.

Deux hommes nu-tête, sur le seuil du bâtiment bas, apparaissent. D'autres hommes les entourent, baïonnette au canon. Et le cortège funèbre avance d'un pas lent, stationne enfin devant le groupe des officiers au milieu de la cour. L'adjudant, d'un ton maussade, bredouille la sentence. Le commandant, qui se détache seul, sabre à la hanche, talons joints, prononce à voix haute les paroles décisives; elles tombent à travers la cour muette, avec un tranchant de couperet :

— « Au nom du peuple français... »

Au nom du peuple français! Les mots inexorables me résonnent dans la tête, vides de sens, tandis que maintenant devant moi défilent, blêmes entre leur escorte aussi pâle qu'eux, les deux malheureuses créatures au visage sinistre, aux yeux creux. Les galons arrachés du caporal restent visibles, à des traces de fil blanc; un bouton oublié pend, lamentable, sur la vareuse du pénitentiaire. Qu'est-ce que pensent mes hommes, maintenant? Songent-ils, résignés, à l'impérieuse dureté de l'exemple? Ont-ils, dans leurs cœurs simples, une sympathie vague, informulée, pour ces pauvres bougres, leurs frères?

Il me semble que le regard du pénitentiaire s'est au passage posé sur moi. Regard de mépris, de haine, d'envie... Et le ciel clair est devenu noir. La vague joie du réveil, de la belle matinée, mon allégresse de vivre se changent en angoisse profonde. Ces parias, quel enchaînement fatal les a conduits là? Leurs erreurs, leurs fautes, leurs crimes, les a-t-on pesés dans une balance exacte?... Et, toute la journée, le regard amer, le bref regard où saignait l'immense révolte de l'individu contre la société sourde et aveugle qui le broie, m'a poursuivi comme un sanglot, comme un reproche.

NUIT D'HOTEL

NUIT D'HOTEL

Jacques et Suzanne Alliar s'étaient retirés de bonne heure dans leur chambre. En vain le jeune ménage avait-il essayé de prolonger la soirée dans un misérable café-concert, la laideur des chanteuses et la pauvreté de l'endroit les avaient rebutés. Ils étaient rentrés, bras dessus bras dessous, à l'hôtel de la Minerve, et maintenant Jacques, déjà couché, attendait Suzanne.

Une clarté aveuglante tombait de l'ampoule électrique, illuminait à nu la pièce banale, la grande chambre du 17 à double cabinet de toilette que, d'un clin d'œil décisif et d'un sourire discret, le maître des réceptions, digne dans son habit noir, leur avait assignée, devinant de nouveaux mariés.

Jacques, ébloui dans ce bain de lumière blanche, sentait se prolonger en lui la flamme de grand soleil qui leur avait brûlé le visage tout le jour. La veille, ils avaient quitté Florence, et, au vol d'un rapide, ils avaient entrevu la campagne toute verte, avec

ses blés en sillons coupés de rigoles parallèles, ses troncs noirs jaillissant en fusées, ses serpents de vigne qui, sous les feuilles nouvelles, s'élançaient avec une grâce de guirlandes, ses derniers arbres en fleurs, dont on eût dit des fleurs de papier séché. Un crépuscule paisible, large et profond, était descendu sur la campagne; et, pendant un arrêt, ils avaient écouté des sons de cloche et des chants de crapauds.

A minuit, Rome. Une impression décevante et pourtant grandiose de rues, de places démesurées, de hauts palais à colonnades sévères et à portiques béants. Réveillés tôt, ils avaient pris une voiture, et depuis neuf heures du matin ils roulaient. Le cocher, crasseux et déclamatoire, leur indiquait les monuments, la Rome antique et la Rome papale. Du Corso — (comme c'était étroit!) — ils avaient gagné la place du Peuple, gravi les jardins du Pincio, découvert le panorama de la ville immense assise sur toutes ses collines, avec ses dômes, ses flèches, ses tours, ses palais noirs et ses bâtisses neuves. Résolus à ne s'arrêter nulle part et à tout voir, ils avaient admiré pêle-mêle Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Maggiore, le Forum, les arcs triomphaux, le Colisée où des femmes pareilles à des faunesses, avec des rires impudiques, leur avaient jeté de petits bouquets de fleurs. Ils avaient vu le Quirinal, Monte Cavallo, la fontaine de Trevi, la place d'Espagne, les ruines

du Palatin. Quant aux églises, ils ne les comptaient plus.

Déjeuner solide, une chaleur de bourgogne aux tempes, et la même voiture les remportait le long des ruines du Palatin. Jacques revoyait la splendeur chaude des ruines, leurs arêtes nettes sur un ciel d'Orient bleu fauve, la sombre beauté des pins parasols, et la fraîcheur légère, la dentelle délicate des verdure d'avril. Arrivés aux Thermes de Caracalla, ils avaient senti peser sur eux la magnificence du passé : ces pavés de mosaïque qu'ils foulaient, ces vasques écroulées où l'eau avait laissé un reflet d'humidité verdâtre, ces salles monstres que le temps avait éventrées et qui prenaient pour plafond le ciel d'or et de feu, ces bains monumentaux avaient servi aux plaisirs d'un peuple. Ils eurent conscience d'être si peu de chose, qu'émus, derrière un pan de muraille, ils s'embrassèrent sur la bouche :

— Oh! Jacques, avait-elle dit, tu m'aimeras toujours?

— Et toi, Suzanne?

Songeurs, ils avaient de nouveau vu se dresser dans le soleil des obélisques et des temples, s'ouvrir des ruelles de misère, exhalant l'odeur acide des légumes, puis des ponts, le Tibre jaunâtre et la gigantesque colonnade de Saint-Pierre, si pompeux au dehors, si vide au dedans. Suzanne, là, par exemple, avait voulu descendre, faire sa

prière. Mais elle avait été si intimidée dans l'édifice géant, si perdue dans les vastes chapelles, si embarrassée de ne pas trouver un pauvre coin d'intimité pour s'agenouiller, que Jacques s'en était à la fois amusé et attendri.

Et maintenant, après un dîner joliment composé de poisson, de viande saignante et de foie gras, arrosé des vins durs et chaleureux de Capri et de Syracuse, Jacques, étourdi, revivait la journée tumultueuse, bourrée de sensations et fulgurante d'images. Il s'étendait avec délices dans le lit mou, heureux de se reposer, heureux de vivre, heureux de se savoir jeune, fort et amoureux, heureux de penser que sa Suzanne, dont il entendait derrière une porte les derniers apprêts de toilette, allait apparaître, ses cheveux relevés, toute pure et fraîche, douce comme une fleur et ferme comme un fruit.

La fatigue, quel aphrodisiaque ! Les nerfs tendus, les muscles en mouvement, toujours secoués par le train, les omnibus d'hôtel et les voitures. Les faims voraces, on mange vite ; les soifs dévorantes, on boit sec. Puis, est-il un pays mieux fait pour s'aimer que cette Italie fiévreuse, cet air saturé de mort et de vie, cette terre admirable dont la poussière est la cendre de tant de passions et d'amours, et ce printemps, ce printemps vertigineux qui bout et éclate, s'enfle comme une marée et déborde comme une mer ? Jacques se

grisait au souvenir de la merveille ailée, frémissante, des feuilles d'olivier, de la neige rose des arbres de Judée, de la fraîcheur des tigelles et des arbustes, de la magie des chemins d'herbe qui, blancs de pâquerettes et jaunes de pissenlits, se déroulent en tapis de fleurs. Oui, tout contribuait à l'enivrer. Fier d'aimer, sûr d'être aimé, il vivait comme on respire, légèrement, librement. Elles étaient trop rares pour qu'il ne les savourât pas jusqu'à l'épuisement, ces heures de fine vie subtile où, affiné par l'amour, allégé de bonheur, il se sentait pareil à une flamme, où il ne touchait plus terre, éprouvait une ivresse fluide, si mystérieuse et si ténue.

Suzanne, comme elle tardait! Il l'appelait de tout son désir, de toute son âme. Pourquoi prolongait-elle l'attente? Mettait-elle une coquetterie, quelque malice à se faire convoiter plus ardemment? Ousitendre qu'elle fût et si éprise de Jacques, éprouvait-elle, chaque soir, une obscure petite angoisse à se dire qu'elle allait cesser de s'appartenir, qu'elle allait s'abandonner au maître voulu par elle et accepté de tout cœur; au maître qui allait la prendre et l'étreindre dans ses bras robustes?

Comme la chambre banale était claire, sous l'étincellement de l'ampoule électrique! Pas une fleur du papier ni un dessin du tapis qui restât dans la pénombre. Les glaces de l'armoire, de la

cheminée, les marbres des consoles, le plafond vivaient d'une vie étrange, dans ce factice jour vif. Les meubles précisaient leur signification; la chaise longue, affaissée au milieu, parlait. La tiédeur du lit ouatait de sa voluptueuse mollesse le corps de Jacques. Il songea à tous ceux qui avaient passé dans la grande chambre, dans le 17 des amants et des gens mariés, à tous ceux qui s'étaient étendus à la même place que lui, attendant comme lui la femme aimée, tâtant l'oasis fraîche des draps où elle allait entrer. Ces draps, que d'être les avaient usés, polis de leur poids et de leur contact, que d'être différents, séparés par toute l'immensité de la vie, la différence des caractères ou la sécheresse des cœurs, et rapprochés par l'éternel désir de la minute de folie, cette minute où palpite l'infini des mondes et toute la puissance de la création !

Un des endroits où l'on s'aime le plus, sinon le mieux, pensait-il : les chambres d'hôtel, avec leur renouvellement constant de voyageurs, avec leurs lits où les corps et souvent les âmes se sont unis, avec cette atmosphère humaine d'actes familiers, de fatigues énervées, d'insomnies brûlantes. Ah ! cela ne vaut pas le chez soi où tout est propre, joli, adapté aux goûts et aux besoins. Cela manque des menues délicatesses dont on voudrait entourer une jeune mariée. Mais qu'importe ! l'essentiel était de bien s'aimer, et esprits semblables, cœurs

et chairs appariés, tous deux s'aimaient bien.

— Suzanne! implora-t-il.

— Tout de suite.

Jacques se sourit à lui-même, sourit à la porte qui cachait Suzanne, sourit à la vie et à l'avenir. D'impatience, ses mains se fermèrent et ses doigts s'écrasèrent contre la paume. Le poids de la journée, la fatigue des impressions, l'obsession des innombrables beautés qu'ils avaient vues, senties, goûtées, le poussaient d'un élan plus fort vers sa femme. Tout le passé, toutes ces ruines, toute cette incessante mort des hommes et des choses, cette Italie, terre de Jouvence et cendre des peuples, tout cela l'écrasait et lui faisait comprendre le peu qu'est la vie, le rejetait vers celle qui allait lui mettre les bras autour du cou et le câliner comme un enfant. Il pensa, dans ce court instant, à l'inutilité de l'existence si courte et à l'amertume de la mort. Il songea combien l'amour est éphémère, combien vite la jeunesse se fane. Et il cria, d'un ton d'angoisse :

— Suzanne!

La porte s'ouvrit, la jeune femme parut; son corps se devinait sous la chemise transparente et son visage, d'un éclat rose, riait. Elle aussi, sans doute, vibrait à l'unisson de Jacques, et confusément partageait ses pensées; car, aussitôt qu'elle l'eut regardé, elle devint grave. Ses jeunes traits revêtirent la beauté pensive et un peu farouche de

la femme qui aime, et en qui ce mystère suprême de l'amour descend aux profondeurs de la vie et de la mort.

Jacques, ému du recueillement lointain qui la lui rendait plus chère, tendit les bras. Elle éteignit et se jeta sur lui, à cœur perdu, dans les ténèbres.

LA CENDRE

LA CENDRE

— Vrai! dit Suzanne en se rencognant, indignée, dans le fond du landau, ils sont trop sales, à Naples!

Jacques, au bercement du trot sur les dalles plates, somnolait. Aigre, elle le tira par la manche :

— A quoi penses-tu? lui montra le curieux spectacle.

On longeait le port. Une odeur marine montait des quais, au bout desquels des gréements immobiles hérissaient l'azur clair; et c'étaient, derrière une grille, des charrois de tonneaux et de caisses, parmi des cordages bruns, des cahutes basses, un sol de détritrus. De l'autre côté de la rue, les maisons pauvres alignaient leurs façades lépreuses, toutes blanches de lessives séchant au vent. Les fenêtres ouvertes, entre leurs guirlandes de melons et de tomates, approvisionnement de l'hiver, béaient sur des taudis. Au ras du trottoir, les familles descendues s'entassaient et grouillaient. Des cercles de chaises, où l'on prenait le soleil, barraient le pas-

sage. Tous lézardaient, les uns endormis, les autres prestes et gesticulants. Des fritures grésillaient sur des fourneaux volants; des matrones, ou bien des cuisiniers, habillés de quel blanc! y remuaient d'innommables choses. Les vendeurs de lait à domicile trayaient leurs maigres vaches, en train de manger dans les tas d'ordures. Des enfants accroupis, le dos tourné à la voiture, se soulageaient, paisibles.

— Oh! répéta Suzanne, en secouant la tête.

A chaque pas, devant les bouges du rez-de-chaussée, ils croisaient des femmes assises qui, le buste droit, hiératiques, semblaient remplir la plus importante des fonctions de leur vie : et c'étaient des mères que leurs filles, ou des filles que leurs mères, gravement, mèche par mèche, épouillaient.

— Bah! dit Jacques. Regarde comme tout ce monde a l'air gai. Le petit peuple napolitain a la misère heureuse.

Mais Suzanne, maussade, soupira. Le ciel, si blanc, au-dessus de leurs têtes, les oranges d'or dans le sombre feuillage, le dôme majestueux des pins noirs, le long des murs, entre lesquels le landau filait maintenant, tout lui semblait hostile, étranger. Une nostalgie profonde du pays — cela la prenait par accès, aux jours les meilleurs du voyage — rendait presque douloureuse sa bouderie. Elle était dans une de ces heures où, sans cause, les moindres choses de la vie sont importunes et

vaines. Elle n'avait de goût à rien, et tout à charge. Jacques, en vain, lui désigna un meneur de chèvres qui, sa flûte en main, précédait son troupeau, — un pâtre antique, ma chère! — et, quelques pas plus loin, à un tournant, dans une échappée brusque, le Vésuve et la mer; elle s'attristait, muette, les larmes en suspens.

L'interminable course se poursuivait, dans le défilé des faubourgs sordides, maisons de boue et palais ruinés, qui mène de Naples à Pompéi. Portici, Torre del Greco s'espacèrent. Suzanne déclara :

— Une partie ratée, c'est rasant!

Et comme Jacques, agacé, haussait les épaules :

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? elle éclata :

— Il n'y avait qu'à prendre le train. Tu ne veux jamais m'écouter. Oui, je sais bien, je ne compte pas, tu ne m'as jamais aimée!

Ainsi sa logique féminine tirait de faits en apparence inoffensifs, les conséquences les plus imprévues, des suites disproportionnées. Une piqure d'aiguille prenait les proportions d'un coup de poignard. A fleur de peau, ffit! rien du tout; le cœur, transpercé, saignait à vif. Et le plus triste c'est que, se convainquant à mesure, forçant ses griefs, elle souffrait à plein, davantage. Jacques, assombri, la regardait à la dérobée. Sa femme! Comme parfois, entre gens qui s'aiment

le plus, on se trouvait loin!... Et lui aussi ressentait l'amertume de la vie incomplète, l'impuissance humaine à être heureux. Oui, décidément, une journée fichue.

L'arrivée, les premiers pas à travers la ville morte, ne les déridèrent point. Entre le Vésuve énorme, surplombant de sa menaçante masse violette, et la mer d'un indigo profond, écaillé d'or, Pompéi, sous l'azur, bossuait la plaine rase d'un grand monticule jaunâtre. Les ruines s'étendaient maintenant, pareilles à un immense squelette de pierre grise. Et grave, Jacques, devant l'ossature morne, songeait qu'un tiers de la ville à peine était découvert, que tout le reste dormait encore, sous le linceul de terre.

Ils ne voulurent point de guide, errèrent à l'aventure à travers les îlots de maisons mélancoliques, où quelques murs nus et des tronçons de colonnes témoignaient seuls de la vie disparue. Et les maisons se succédaient, toutes semblables, dans une telle uniformité de néant; les rues les unes après les autres s'allongeaient, si inflexiblement étroites et vides, qu'ils en ressentaient une fatigue sans bornes, une lassitude désespérée.

En vain Jacques essayait-il, Bædeker en main, d'établir quelques dates, d'identifier quelques noms. Tout ce lointain passé sonnait creux; ils ne s'émouvaient que du vaste silence pesant sur la nécropole et sur eux, de l'ironique soleil éblouis-

sant. Vraiment, cette étendue était morte. Ils eurent soif de voir une source couler, de l'herbe frémir. Ils prenaient en horreur ce cadavre de ville, trop bien épousseté, gratté, balayé.

— Allons-nous-en ! proposa Suzanne.

Mais Jacques, par esprit de contradiction, s'obstina. Ils errèrent longtemps encore à travers le dédale funéraire. Aux carrefours, ou dans les rues encaissées, çà et là de hautes pierres espacées formaient pont, d'un trottoir à l'autre. Suzanne s'y posait en sautillant, comme un frais oiseau des îles.

Ils arrivèrent enfin à une maison où des statues étaient debout dans la verdure. C'était la *Domus Vetti*, dans la partie des fouilles nouvelles. On y laissait en place les objets d'art trouvés, aux murs les fresques vivaces ou pâlies. Et le passé surgissait ainsi, évoqué d'un seul coup, entier, par ces frères témoins miraculeux. Suzanne et Jacques se regardèrent, avec un intérêt amusé. Leur dissentiment s'atténuait. Ils admirèrent les étonnantes peintures, aussi fraîches après dix-huit cents ans qu'à l'heure où le nuage de cendres s'abattit. De l'eau chantait dans les vasques de marbre. Des fougères et des roseaux frémissaient dans l'air tiède. Les petits amours en bronze oxydé, bleus et verts, contemplaient comme jadis, de leurs gros yeux ronds, le péristyle ressuscité.

Et, soudain, l'impression terrible de la mort, l'angoisse de la grande catastrophe les bouleversa,

au contraste tangible de la vie. Ils furent saisis par le brusque évanouissement, en pleine existence heureuse, de cette ville grouillante et riche, avec ses cultes, ses métiers, ses passions. Les rues se peuplèrent, les maisons s'animaient. Un peuple en toge s'agita; les discussions sonnèrent dans les boutiques, les baigneurs emplissaient les thermes, le vin coulait. Ils entendirent le bruit des voix et la rumeur des chars.

Dehors, ils s'étonnèrent de ne plus retrouver leur impression de tout à l'heure, silence et soleil. Un grondement éperdu, fracas de fuite et de tonnerres, leur parut monter de toutes les rues, tomber, de l'immuable azur, en nuées de boues brûlantes et de cendres noires. Ils s'attendrirent à la vue de pariétaires qui fleurissaient la fente d'un mur. L'ornière profonde des roues d'autrefois, dans le pavé, une fontaine dont la margelle gardait l'empreinte des mains, l'usure des paumes plantées là, dans le penchement des corps vers le filet d'eau qui ne jaillit plus, tout les troublait maintenant.

Ils parvinrent enfin au petit musée de la Porte Marine, qu'ils avaient négligé en entrant. Ils eussent pu toucher, presque, ces objets familiers, où toute l'humble vie quotidienne restait, marmites avec leur rôti, pains en train de cuire et calcinés, milliers de vases usuels. Mais Suzanne poussait un cri :

-- Regarde! dit-elle, tremblante.

Au milieu de la pièce, sous des cercueils de vitres, des formes humaines s'allongeaient. C'était l'apparence, et comme la dépouille même de ceux que la foudroyante mort, jadis, avait surpris dans leur fuite. Le moule de cendres ardentes, refroidi, avait conservé, avec le pauvre squelette, l'attitude, et jusqu'à l'expression vivante. Et le plâtre que depuis on y avait coulé, le plâtre couleur de cendre, mêlé aux os, restituait toute l'horreur suprême de la tragique minute.

Les corps respiraient; ils se tordaient dans les affres dernières : ce gros homme suffoquant, renversé sur le dos, cet autre aux mains crispées, griffant la mort, et celui-ci dont le visage garde une auguste et douloureuse résignation... Mais par-dessus tout émouvait une jeune femme à demi nue, tombée à plat ventre dans sa course, et dont les jambes, longues et pures, montraient, dans leur immobile survie, une grâce et une pudeur souveraines.

La main de Suzanne étreignit celle de Jacques, la serra de toutes ses forces.

— Viens! viens vite!

Ses petites douleurs s'étaient envolées. Elle s'élançait toute vers le soleil, l'azur, avide d'aspirer l'air libre, le mouvement, la vie! Elle avait entendu le conseil funèbre. Dehors, elle arrêta Jacques dans la rue déserte; elle l'embrassa, à

plein cœur... Vivre, vivre, savoir vivre!... Elle aimait son mari, les arbres, le ciel italien, la grande terre heureuse... Et l'âme débordante de jeunesse, de toutes les forces de son être, elle salua la masse solennelle du volcan, d'un violet sombre dans l'air du soir, et le soleil qui se couchait au loin, pourpre et or, sur la mer resplendissante.

LE PARAPLUIE OUBLIÉ

LE PARAPLUIE OUBLIÉ

— Adieu, au revoir, merci encore de votre charmante visite ! Embrassez votre adorable petite fille. Mille choses aimables à Mme Corbon.

— Et à Mme votre mère, n'oubliez pas !

C'est en ces termes que M. et Mme Guilhermin reconduisaient à la petite porte leur ami, M. Corbon. Il balaya de ses mèches rares la vigne vierge qui enguirlandait de rouge la porte basse, se courba pour ne pas se cogner la tête. Diable de bosse, la première fois qu'il avait passé là !

— Merci ! merci ! répondait-il comme si on l'eût accablé de cadeaux.

La porte refermée, — « le loquet ne mord pas », constata pour la dixième fois M. Guilhermin, — lui et sa femme changèrent soudain d'expression. Leur regard s'éteignit, leur sourire s'en alla :

— Ouf, quel raseur ! J'ai cru qu'il ne partirait jamais...

— Heureusement que sa femme ne l'a pas accompagné ! Une vraie perruche !...

— Et leur petite fille, qui la dernière fois a pêché avec une épingle les poissons rouges du bassin...

— Des parvenus, ces Corbon.

— Pardon! fit une voix; j'ai oublié mon parapluie.

Et M. Corbon, confus, reparut. M. et Mme Guilhermin manifestèrent un grand zèle, gênés pourtant et rajustant mal un sourire. Un vieux monsieur qui les attendait sur un banc de jardin, M. Vissières, s'employa également.

— Ah! le voici! s'écria M. Corbon.

Et il s'empara bien vite du parapluie que sa femme l'avait forcé à prendre. (Surtout, ne l'oublie pas!) — Et de nouveau les Guilhermin recommençaient :

— Mille amitiés, bien des choses chez vous!

Et, cette fois, ils ne repoussèrent la porte — quel absurde loquet! — que lorsqu'ils eurent vu M. Corbon s'éloigner, atteindre le coude de la route. M. Vissières, à côté d'eux, contemplait le riant décor des prairies, une petite rivière, quantité d'arbres. M. Corbon au loin disparut.

— Il a entendu ce que nous disions, dit Mme Guilhermin.

— Crois-tu? fit le mari avec doute

— On entend toujours ce qu'on ne doit pas entendre, fit M. Vissières; moi qui étais sous la tonnelle, vos paroles me parvenaient distinctement.

— Alors, dit Mme Guilhermin, il doit être furieux.

Et, bonne femme au fond, elle eut du regret. On a la langue vive parfois... Une grande visite — (il ne sait pas s'en aller, M. Corbon!) — vous rend facilement injuste : ça n'en était pas moins désagréable.

Elle s'en prit à son mari :

— Tu aurais bien pu te méfier!

— On ne se méfie pas, dit M. Vissières tout doucement. Vous pourrez vous en assurer s'il vous arrive à vous-même d'oublier votre parapluie. Ce que je ne vous conseille pas, ajouta-t-il.

Les Guilhermin le regardèrent. Depuis des années ils connaissaient M. Vissières, vieillard aimable et bon, sûr dans ses rapports, généreux dans ses manières, et qu'ils aimaient bien, quoiqu'ils ne se privassent pas en particulier de lui trouver des ridicules. Ses malheurs conjugaux — Mme Vissières depuis trente ans courait le monde — les avaient plus d'une fois amusés sans méchanceté, ô mon Dieu non! Mais, comme d'habitude, on parle des gens le dos tourné.

Précisément l'intonation de M. Vissières venait de les gêner, leur rappelait des doutes oubliés, une circonstance toute pareille, il y avait longtemps déjà, où, après une visite de leur vieil ami, ils s'étaient exprimés librement sur son

compte; et, tout à coup, il avait réapparu, exactement comme M. Corbon, disant avec malaise :

— J'ai oublié mon parapluie.

Pendant des mois, ils s'étaient imaginé que M. Vissières les avait entendus; d'autant plus qu'il avait à cette époque espacé ses visites, plus contraint, un peu triste; puis ils avaient cessé d'y songer, et voilà que l'accent du vieillard réveillait en eux quelque chose de lointain, de pénible.

M. Guilhermin, pas un méchant homme, mais vif, qui retenait mal sa langue, déclara :

— Pourquoi dites-vous cela, cher ami? Est-ce qu'il vous est arrivé d'oublier souvent votre parapluie en visite?

M. Vissières devint grave et ne répondit pas tout de suite; enfin, avec un sourire courageux de franchise :

— Oui, dussiez-vous avoir une moins bonne opinion de moi, je vous l'avoue, il m'est arrivé d'oublier souvent mon parapluie. Oh! la première fois, ce fut bien involontaire! Ensuite, ce fut exprès. Jusqu'au jour (M. Vissières regarda ses ongles) où je n'ai pas eu le courage de rentrer reprendre mon parapluie, dans une maison où je l'avais laissé.

— Expliquez-vous, monsieur Vissières, dit Mme Guilhermin au supplice. Est-ce une histoire? J'adore les histoires.

— Hélas! madame, c'est un apologue tout au

plus. Figurez-vous que, dans ce temps-là, — cela remonte à bien haut — j'allais fréquemment dans une famille qui m'accueillait avec des transports d'amitié. On se précipitait sur mon chapeau, on m'avancait un fauteuil, on me gardait à diner. Et il ne tenait qu'à moi de me croire choyé pour moi-même, quand un jour...

— Quand un jour? répéta M. Guilhermin qui tourmentait sa barbe, visiblement préoccupé...

— Je rentrai mal à propos pour reprendre mon parapluie laissé dans un coin du salon; juste au moment où le mari venait de dire : « Il nous laissera peut-être une partie de sa fortune, ce vieux toqué! » La femme répondait : « Lui, un pareil grigou!... » Ce que j'éprouvai, comment vous le faire comprendre? Ce fut une stupeur, puis un déchirement. Ce n'est donc pas moi qu'ils aimaient, ces amis si chauds, si enthousiastes, c'était mon argent. Pour lui, les saluts, les poignées de main, la meilleure place auprès du feu. Mon argent m'attirait tous ces égards, toutes ces flatteries; moi, je n'étais qu'un vieux toqué, un grigou!

— Oh! protestèrent les Guilhermin. C'est bien mal. Pour qui vous connaît!...

M. Vissières sourit avec une mélancolie amère et fine :

— Il faut croire, reprit-il, que mes amis me connaissaient bien mal, car ceux chez qui j'oubliai

de nouveau mon parapluie, exprès cette fois, se livraient derrière mon dos, sitôt la porte refermée, à un violent accès d'hilarité. « Quelle bonne tête de... » (le mot est dans Molière), disait monsieur. Et madame renchérissait ! « As-tu vu son embarras, quand nous avons parlé des femmes de mœurs légères ? » Et cependant, dit M. Vissières, c'étaient encore des amis, ceux-là. Je revois l'air franc de l'homme, le sourire gracieux de la femme...

Les Guilhermin échangèrent un regard d'anxiété.

— Alors, continua M. Vissières, je fus pris d'un besoin dévorant de savoir ce que chacun pensait, disait de moi. Je connus l'âpre et affreuse volupté de voir tomber les masques, de descendre jusque dans la boue des âmes. Je m'avilis par une curiosité digne d'un valet. J'écoutai aux portes et toujours, ou presque toujours, j'entendis ceux qui venaient de m'accabler de leurs politesses me dénigrer, me flageller de leurs sarcasmes, m'écraser de leur mépris. Et je ne pouvais m'expliquer ce besoin de mentir, cette rage de feindre, cette frénésie d'amabilité trompeuse. Une fois, je fus surpris dans le couloir par un des enfants des personnes que j'espionnais. Ce regard clair, inquisiteur, de petit garçon me guérit du coup. J'eus honte de moi après avoir eu honte des autres. Je résistai à la tentation qui me hantait, désormais, de savoir comment me jugeaient ceux qui venaient

de me sourire. J'étais blasé ; le dégoût contribua à me faire rentrer en moi-même.

M. Guilhermin contempla leur vieil ami. Une sincère compassion attrista son visage et celui de sa femme :

— Vous avez dû beaucoup souffrir !

Et baissant la voix et détournant les yeux, feignant de rire, mais la voix altérée :

— Dites-moi, Vissières, est-ce que vous n'avez pas oublié une fois votre parapluie chez nous ?

Le vieillard le regarda, bien en face :

— Si, une fois...

M. et Mme Guilhermin rougirent jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous nous en avez voulu ? dit timidement Mme Guilhermin.

M. Vissières répondit :

— Un peu, sur le moment. La preuve que je vous aime bien, c'est que je suis revenu.

Il reprit :

— Nous sommes tous faillibles. Répétons la sublime parole : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Il ajouta, avec un sourire résigné et indulgent :

— Et n'oublions jamais notre parapluie !

A QUOI TIENT LA VIE

A QUOI TIENT LA VIE

(Journal d'un moblot.)

« — C'est entendu, Renaut, me dit le colonel, vous pouvez occuper le château. On ne partira demain qu'à midi, si l'on part. Essayez de vous refaire un peu.

« Il sourit tristement, puis m'ayant serré la main, il présenta de nouveau ses bottes trouées au feu fumant, une grosse souche humide et noire qui, une demi-heure avant, devait encore bossuer la neige, dans la cour du presbytère. Changé, le colonel ! l'air d'un revenant, avec son teint jaune, sa barbe longue, ses yeux rougis. Il avait meilleure mine, le matin de Coulmiers ! Deux mois à peine, depuis ce matin-là, deux mois et trois jours ! En avons-nous fait du chemin, pendant ces huit semaines ! Et pour arriver où, mon Dieu !

« Oui, avons-nous assez roulé nos guêtres, usé nos semelles sur les routes durcies et dans les chemins fangeux ! Pour moi, il me semble qu'entre

ces deux dates, 9 novembre 70, 13 janvier 71, tiennent des siècles de honte et de misère. J'ai beau écrire ceci plus de quatre ans après, je remâche l'humiliation, je resouffre ma peine aussi amère, aussi lancinante que jamais. Pour moi, c'est encore avant-hier cette sinistre bataille du Mans, c'est hier, c'est aujourd'hui la débandade suprême et la fuite.

« Donc, après avoir remercié le colonel, je sors, content tout de même; mes hommes allaient pouvoir se reposer vraiment. Ma rage de tout à l'heure était tombée. Ce n'était pas leur faute après tout, à ces fourriers, s'ils avaient collé ma compagnie au hasard dans le village déjà plein! Dans ces moments-là, les forces humaines sont à bout; on se dit : « Bah! ça se débrouillera toujours... » On en a tant vu! Et chacun pense à soi.

« Mais, dans l'espèce, moi, c'étaient mes hommes! Les pauvres bougres!... Quand on a vécu ensemble cette vie de privation et de désespoirs, enduré les mêmes horreurs quotidiennes, on est autre chose encore qu'un chef et des soldats, on est comme une famille. Les amitiés, en temps de guerre, ça se noue vite. En y pensant, je crois que la plupart avaient comme une sympathie pour moi. Et moi, il y en avait bien dans le nombre que je n'aimais pas autant que les autres, quelques fainéants, des mauvaises têtes... Mais, en bloc, ma compagnie, c'était sacré! Tant de cha-

grins, tant de souvenirs communs ! Oui, quand on a vécu deux mois comme ça côte à côte, il se noue entre vous une solidarité qui élève le cœur.

« Je ne pensais pas à tout ça, en refermant la porte du presbytère. Je me disais seulement, à la vue de la neige qui se remettait à tomber : « Il vaut encore mieux faire huit cents mètres là-dessous que d'y passer vingt-quatre heures ! » C'était une bonne aubaine, ce grand château abandonné ; on y serait en un quart d'heure, vingt minutes au plus. Et nous nous y caserions tous, tant sur la litière à demi pourrie des écuries que dans les pièces où restaient quelques meubles.

« Mes hommes ne s'étaient pas couchés depuis trois jours, sinon au revers des talus, ou dans les fossés pleins d'armes et d'objets divers. Repos d'un instant, courts sommeils hallucinés au hasard des haltes ! Nous avions encore dans les oreilles le bourdonnement de la bataille, et de plus en plus, dans l'âme, une hébétude et une somnolence mornes.

« A l'entrée du village, où je devais retrouver ma compagnie, plus personne. Je n'étais resté qu'une demi-heure absent. Tous en avaient profité qui pour chercher abri dans les maisons déjà comblés, qui pour gagner en débandade ce fameux château dont on distinguait confusément la masse sombre, bâtiments et parc, à gauche de la route. Comme je m'engageais à leur suite dans la longue

allée aux trois quarts dévastée et rasée, je m'entendis héler de loin :

« — Eh! eh! là-bas, l'homme! criait-on.

« Je me retournai, j'aperçus sur la route une petite carriole où quelqu'un faisait des signes désespérés. Bien qu'il fût à peine quatre heures, il faisait déjà très sombre. Aucun jour ne tombait du ciel terne, la neige voletait silencieusement dans l'air immobile et glacé. Il semblait qu'on fût seulement éclairé par ce triste éclat blanc qui montait du sol couvert d'un suaire épais.

« Je revins sur mes pas, j'attendis. La carriole avançait avec peine. La pauvre bête qui la traînait, étique malgré son poil d'ours, enfonçait et butait dans la neige à chaque coup de collier. Deux croûtes gelées mettaient à ses genoux raides comme de grosses genouillères.

« — Marche! marche donc! criait l'homme, en tapant à tour de bras. A la soutane noire, au chapeau à grands bords, à la croix de Genève, je reconnus un prêtre. Il avait une longue barbe noire, l'air d'un brigand et des yeux doux.

« — C'est vous, mon capitaine!

« — Ah! l'abbé! En voilà une rencontre!

« C'était l'aumônier d'un bataillon du 66^e mobiles, l'abbé Truchat. Je l'avais rencontré plusieurs fois à Mayenne, au mois d'août, quand on avait formé le régiment. Je l'avais revu le lendemain de Loigny, à l'ambulance de Lumeau, où l'on m'avait

porté évanoui avec une balle dans le bras... Brave abbé! c'est pourtant à son bidon plein de neige fondue, dont il avait humecté mes compresses, que je devais d'être là aujourd'hui, valide, après avoir vu cette fois encore la mort de si près.

« — Pardieu! vous arrivez bien, l'abbé! c'est mon tour de vous héberger! Emboîtez le pas... Tiens! qu'est-ce que vous charriez comme ça?

« Un corps était étendu dans la voiture, jambes repliées en chien de fusil, sous une capote.

« — C'est mon ordonnance. Le pauvre garçon n'en peut plus.

« Et cela dit, nous tournons dans l'allée. Hue, Cocotte! Tout d'un coup, des cris : « Arrêtez! arrêtez! » Un bruit cliquetant et sourd, et, dans le crépuscule aussi sombre que la nuit, nous entendons, plus que nous ne voyons, fondre sur nous un grand diable à cheval, un hussard, je crois, qui braquait un revolver dans notre direction, tout en gesticulant et en nous injuriant. Une détonation subite, un crachement de feu, une balle qui siffle. Elle n'a pas dû passer loin! Et voilà notre hussard qui nous caracole sous le nez l'arme brandie.

« D'où sortait-il? Où allait-il? Je me le suis demandé depuis bien souvent. Je ne sais pas. Je suppose tout simplement aujourd'hui que ce soir-là j'ai croisé mon Destin. Ce passant, c'était l'obscur Hasard en marche, la Mort anonyme qui se dressait une fois de plus devant moi.

« Je crois être brave, je l'ai prouvé sans fanfaronnade, en Crimée, en Italie, puis en reprenant du service à la guerre, avec mes soixante-trois ans. A Sébastopol, dans les tranchées, je puis dire vraiment que j'ai passé des heures entières sous une pluie de balles. A Magenta, j'ai vu tomber des hommes autour de moi comme le blé qu'on coupe. Je m'étonne encore de m'être tiré de Loigny sans autre écorchure qu'une balle au bras.

« A quoi tient la vie ! J'eusse dû la perdre mille fois sur plus de vingt champs de bataille. C'est étrange de penser qu'on a essuyé le feu de plusieurs armées bêtement, et qu'en revanche on a failli mourir, sous un pistolet d'ivrogne ! La scène est encore devant mes yeux. Je revois, dans les ténèbres blanches de ce blême soir d'hiver, la charrette immobile, l'abbé et moi terrifiés, car vraiment nous avons peur, et, devant nous, cet esco-griffe saoul qui menaçait de faire feu de nouveau, avec son revolver braqué, tandis que son cheval, aussi surexcité que lui, piaffait et se cabrait, les flancs mouillés d'écume et de boue, saignants sous l'éperon.

« Les yeux hors de la tête, l'homme nous réitéra l'ordre de nous arrêter, de le suivre. Quel était ce village ? Qui étions-nous ? Des fuyards ? Il avait ordre de ramasser les fuyards ! En route ! Et plus vite que ça !... « Capitaine ? je m'en fous ! Habits volés !... Et toi, la calotte, faut pas me la faire !

Tous des espions, des lâches, des salauds!... »

« La brute se balançait sur sa selle, avec des déplacements d'assiette inquiétants. Sa monture s'impatientait; le revolver allait et venait, à un mètre de nos poitrines. Mon revolver à moi était déchargé, l'abbé n'avait pas d'armes. Un geste, et nous étions perdus, le coup partait. C'est miracle, d'ailleurs, qu'il ne soit point parti.

« Soudain, le hussard s'attendrit. « Nous étions de bons bougres. Tous frères! » et, passant son revolver dans la main gauche, il nous tendit de la droite sa gourde. Mais, sans le vouloir, il toucha de l'éperon sa bête, qui fonça droit, comme une flèche. Et, dans un bruit de ferraille, gamelle, sabre et bidon brinqueballant, l'extraordinaire apparition, avec des cris inarticulés, dans la neige silencieuse, dans la neige tombante, fila, diminua, disparut, telle qu'un de ces oiseaux affolés qu'on voit tourner dans l'orage.

« Alors, comme je suivais du regard, en respirant, ce lamentable emblème de la déroute, l'abbé se signa, d'un geste fervent. Vraiment, nous avions senti passer la Mort. Au bout d'un instant, l'abbé murmura :

« — Tout de même, une secousse, un geste...

« Puis avec un sourire :

« — Allons! ce n'est pas encore pour cette fois-ci! »

APPARTEMENTS A LOUER

APPARTEMENTS A LOUER

M. et Mme Charopé habitaient, depuis quinze ans, à des prix d'exceptionnel bon marché, une vieille petite maison, au fond d'un jardin, dans un quartier excentrique. Rue ménagère : à l'entrée, une vacherie ; à la sortie, un entrepôt de charbons ; le fruitier voisinait avec le boucher. Le boulanger n'était pas loin. Une poste à deux pas. Pour « aller à Paris », un grand tramway, un « railoua », prononçait M. Charopé, roulait, emporté par une machine à vapeur. Autrefois, il n'y avait qu'un petit omnibus cahotant et grinçant. Le progrès !

Jamais M. Charopé, commis principal dans une administration importante, benoît homme chauve et ventru, double menton, sourire replet ; jamais Mme Charopé, née Lampereur, sa longue, maigre et pudique épouse, ne se seraient avisés que leur maison, dont ils étaient si fiers, manquait du confort moderne, sans une grande baraque de maison à six étages qu'on bâtit, au beau milieu de leur rue paisible.

Ils la regardèrent d'abord avec dédain, se garant de l'épaule plâtreuse des maçons, se demandant si les redoutables fondations qu'on creusait n'allaient pas ébranler le quartier. Les énormes tronçons de tuyaux, égouts, gaz, les inquiétèrent : si une explosion... Les scies stridentes au plein des blocs de pierre leur firent crisser les dents, réveillant d'anciennes névralgies. C'était malsain, le froid de tombe qui descendait de la haute façade blême, crue et neuve. Et les Charopé, se rencognant dans leur vieillesse demeure, en célébraient pour la millième fois les mérites.

Ne s'adaptait-elle pas à leurs habitudes, à leurs manies, comme un habit longtemps porté où le corps est à l'aise? Que de placards! Où Mme Charopé pourrait-elle, ailleurs, remiser ses innombrables pots de confitures? Où son mari installerait-il, comme ici, dans le hangar du jardin, un véritable atelier pour tourner et découper le bois; faire, aux heures de repos, les « petites merveilles », les « réels chefs-d'œuvre », arrondis ou dentelés dans des planchettes de sapin, dessous de carafes, cadres photographiques, cache-pot dont il avait orné leur logis, du haut en bas?

— Vraiment, disaient les amis, vous êtes là comme à la campagne. Le bon air! Vous mangez des œufs frais!

Car les Charopé avaient trois poules, et on pouvait, l'été, s'asseoir quatre, en se serrant, sous la

tonnelle, un treillis de lattes le long duquel poussait une vigne vierge anémique, et qui faisait de l'ombre en losanges sur la table vermoulue.

Mais quand la maison neuve commença de s'élever dans les airs, le ménage ne laissa pas d'être impressionné : ils commencèrent à parler d'elle comme d'un être vivant, ils y songeaient fréquemment. Quand ils passaient, ils ne pouvaient plus feindre de ne pas la voir. Elle les regardait, de ses larges fenêtres sans vitres ; son porche énorme, en bouche de four, semblait vouloir les happer. Bientôt de vastes écriteaux s'appliquèrent à l'échafaudage : ils portaient le plan des appartements, l'énumération des pièces, ascens., calorif., électr., salle de bains.

— Quel luxe ! — deux salons, — deux, mais alors il fallait deux mobiliers !... — téléphone avec la loge, — ça, c'était impressionnant ! — et le tout, selon la hauteur des étages et la disposition des lieux, à des prix, oh ! des prix stupéfiants, des prix tels que M. et Mme Charopé se regardèrent, ébaubis.

— Comment ! au cinquième, moins cher que ce que nous payons, et un escalier de monument public ! Avec des tapis, des tapis d'Orient ! Et l'eau chaude à volonté, et le gaz, et l'électricité !

Ce soir-là, les Charopé trouvèrent leur maison moins délicieuse. Leurs amis avaient beau, pour leur être agréables, l'appeler une villa, un pavil-

lon, un petit hôtel, c'était tout simplement une bicoque, une bicoque bien disposée, certes, mais incommode, et où il y avait de la place, même pour les rhumatismes. La chambre du grenier, où le papier se décollait toujours!... Il faisait chaud dans le bas, tout juste dans le haut, glacial à la cuisine; l'hiver, la bonne cassait la glace dans le seau. Et on en brûlait un charbon! de fameux clients pour l'entrepôt du bout de la rue!

— Si nous... hasarda M. Charopé.

— Quoi? demanda sa femme.

Elle avait deviné, mais voulait que l'initiative et la responsabilité restassent, comme il sied, au mari.

— Rien... fit-il.

— Ah!

Et elle serra les lèvres, déçue.

Trois jours après, elle n'y tint plus et commença à se plaindre de la fenêtre qui, près de son lit, envoyait, malgré bourrelets et coussins suspendus, un filet d'air, « coupant comme un couteau. » Il répondit, les paupières baissées, que la pompe jouait mal et qu'une marche de l'escalier branlait. Le lendemain, ils s'avouèrent, pour la première fois depuis quinze ans, que l'odeur du petit endroit, malgré l'eau de chlore...

— Vois-tu, ma bonne, il n'y a que le tout à l'égout. Le progrès, quoi qu'on en dise, a du bon.

Et, ce jour-là, ils convinrent que, sans vouloir

déménager pour cela, — rien ne pressait, on avait le temps... mais afin de se rendre compte, de contrôler, de comparer, ils devraient se mettre à chercher des appartements, dans les prix doux bien entendu. Cela n'engageait à rien. Et, dès le lendemain, ils se mirent en chasse, séparément. M. Charopé partait plus tôt pour son bureau, revenait plus tard. Mme Charopé, elle, visitait dans l'après-midi, à l'heure où on se rend mieux compte.

Ils avaient écarté la maison neuve, qui maintenant, débarrassée des échafaudages, montrait sa splendeur blanche, vitres nettes, rondes à balcons de fer, dallage d'entrée noir et blanc, — comme pour jouer aux dames ! — et, au lieu de porte, une grille monumentale du plus beau vert bronze. Mais monter au cinquième, même en ascenseur, c'était dur. Il aurait le vertige, de si haut. Elle calculait le temps perdu par les bonnes : si encore elles pouvaient descendre et remonter par le monte-charge !

Dès lors, la découverte des appartements devint pour eux une source de conversations intarissables ; ils se piquaient chacun d'en découvrir un plus avantageux que celui visité par l'autre. Ils exaltaient une antichambre, s'opposaient un salon à trois fenêtres. Cette marotte leur dura tout l'hiver ; au printemps, M. Charopé prit sa retraite, et d'un commun accord, pour ménager le temps, ils explo-

rèrent de concert, d'abord leur quartier, puis les quartiers voisins, et finalement les beaux quartiers, ceux où l'on ne voit pas de magasins, où les maisons ont l'air de palais, et devant lesquelles, en des avenues nobles et spacieuses, des voitures de maîtres, cocher et laquais en culotte de peau et bottes à revers café au lait, roulent sans bruit au trot vif de chevaux superbes.

D'abord, le ménage avait escaladé des escaliers modestes, pris des mesures de parapluie ou de canne dans des rez-de-chaussée sans luxe, vérifié les cheminées d'appartements raisonnables. Rien ne les satisfaisait. Cette chambre était au nord, la salle à manger paraissait obscure. Insensiblement, ils élevèrent leurs prétentions, foulèrent des tapis imitation d'ancien, frôlèrent des murs revêtus d'étoffes végétales; simulant le chic, des salles de bain économique montraient des baignoires en zinc pauvre; les murs des pièces d'apparat semblaient, sous le ripolin blanc, couverts de cold-cream figé.

— Bien salissant! murmurait Mme Charopé.

— On ne fait plus que cela, madame; c'est le modern-style, répondait la concierge.

Non, vraiment, ce n'était pas encore l'« idéal », le « rêve ». Et les Charopé reprenaient leurs pérégrinations. Ils se hasardaient maintenant aux quatre mille, quatre mille cinq, plus que jamais ascens., élect., calorif. Aux concierges, tapis dans des

niches noires, femmes au teint jaune, corsages usés, marmailles piaulantes, avaient succédé des ménages corrects, puis de véritables fonctionnaires. Maintenant, les loges, avec leurs portes à petits carreaux et stores, ouvraient sur des pièces au parquet luisant : de véritables dames, presque des messieurs, d'un air important, affable, quoique protecteur, vous renseignaient.

Depuis que la simplicité de leur mise avait attiré aux Charopé, un jour, cette réponse méprisante : « Rien à moins de cinq mille, ici ; on ne loge pas de petits ménages ! » le couple, outré, s'attifait de ses vêtements neufs. Et il fallait voir le ton et les manières de grande dame dont Mme Charopé répliquait :

— Ah ! deux salons et salle de billard seulement ? Ni écuries, ni remise ? Faites-nous visiter tout de même.

Ils furent rencontrés. Des amis les interrogèrent. D'ailleurs, leurs sorties quotidiennes et endimanchées intriguaient leur rue, la bouchère, qui était curieuse, et la fruitière, qui était médisante. Les Charopé firent les mystérieux. On supposa qu'ils avaient fait un héritage, d'autres crurent qu'ils avaient gagné un gros lot. Évidemment, ils étaient devenus riches ! Visiteraient-ils sans cela tant d'appartements, et d'aussi chers ? Une considération les enveloppa de réticences, de discrets sourires.

Cependant ils n'étaient pas heureux. Ils avaient trop pris, sur le tard, conscience de la médiocrité de leur vie. Ils avaient envié ce qu'ils ne pourraient jamais avoir. Leur vieille petite maison, devenue presque une étrangère, et qui semblait leur reprocher leur ingratitude, les dégoûtait à présent.

Un soir, ils trouvèrent dans leur boîte aux lettres une enveloppe jaune, l'ouvrirent, restèrent pétrifiés. C'était un congé en forme, envoyé par leur propriétaire.

Avait-il eu vent de leurs plaintes? se vengeait-il de ce qu'ils dénigraient sa maison? se jugeait-il indigne d'abriter des gens aux visées si fastueuses? voulait-il jeter bas cette cage à lapins et élever, lui aussi, une maison à six étages? Il n'y avait pas d'erreur. C'était un congé sans phrases.

— Eh! il y en a d'autres, d'appartements! s'écria Mme Charopé.

Il fit chorus :

— Eh oui! il y en a d'autres, des centaines!

Oui, ascens., cal., élect., tapis d'Orient, plafonds d'église, douches à volonté. Mais ceux-là!... Restaient les autres... Ah! les autres, aucun ne valait la pauvre, la bonne, la confortable, l'excellente petite maison, avec sa rue ménagère, son air de la campagne, les œufs frais des trois poules et la tonnelle de lattes vertes.

Atterrés, les Charopé se regardèrent; toutes

leurs vieilles habitudes sens dessus dessous, leur passé soudain déraciné, expulsé...

— C'est un coup, tout de même! soupira-t-il.

— Oui, nous qui étions si bien ici!...

LA PLAQUE

LA PLAQUE

C'était la première fois que Jubal, dit Plomb-Sûr à cause de la justesse infailible de son coup de fusil, exerçait ses fonctions de garde champêtre. De grand matin, il sortit de la cahute grise qui, avec trois chaises, une pailleasse, deux pots de grès et un poëlon, composait sa maison et son mobilier, au bout du village. La casquette verte plantée crânement de côté, faraud dans une blouse de velours fauve, houseaux aux jambes, sa moustache qu'il laissait maintenant poussée relevant en crocs, Jubal, dit Plomb-Sûr, traversa la grande rue avec un air de défi grave, une assurance d'autorité. Sa plaque neuve brillait sur sa poitrine.

Tout dans son attitude affirmait :

« Attention ! maintenant ! Ouvrez l'œil et le bon. Ce n'est pas Jubal qu'on mettra dedans. Il les connaît toutes. Faudra marcher au pas. Ceux qui n'aiment pas les contraventions et les procès-verbaux n'ont qu'à s'aligner : fixe ! Juste, mais sévère. Je saurai faire respecter le commandement ! »

Et Jubal constata, pour la première fois de sa vie, que le village était dégoûtant. Des peaux de lapins empestaient sur un fumier. Des purins de basse-cour avaient raviné une ruelle, au mépris de l'arrêté de M. le maire réclamant la propreté, ra-fla-fla, ra-fla, par le roulement de tambour du crieur ! De même il loucha vers les contrevents clos de l'auberge du Boudin d'or. Cette nuit, comme les nuits précédentes, un tas de lascars y avaient fait bombance. C'est bon, ils avaient joui de leur reste. Et Jubal passa en revue ceux qu'il aurait plaisir à pincer : vieilles rancunes, anciens comptes à régler. On avait assez glosé sur sa nomination, on lui avait assez ricané au visage, on lui avait assez tapé sur les épaules. A présent, plus de familiarité. A distance ! Rompez !

Il cambra les reins, releva la tête, fit le moulinet de sa canne, un gourdin solide. Quiconque l'eût rencontré en ce moment eût écarquillé les yeux et se fût récrié de surprise. Comment reconnaître dans ce gas si fier le Plomb-Sûr invisible, intangible, l'ombre rasant les murs, se défilant le long des haies, celui que l'opinion tenait pour le plus retors, le plus madré des contrebandiers, l'homme qui n'avait pas son pareil pour tendre un lacet dans les taillis, pour relever la piste d'une harde de chevreuils, pour abattre un lièvre d'une charge de plomb, l'homme qui n'écumait pas seulement la terre, mais l'eau, le pêcheur des nuits sans lune,

des petits matins de brouillard, l'individu indistinct, dans ses vêtements usés, qui filait entre chien et loup portant sous son bourgeron quelque faisan gras, quelque brochet à dents aiguës?

Il faut avouer que M. Vantre, le député, dont il dépeuplait les viviers et les parcs, avait eu une inspiration de génie en transformant, par cette nomination de garde champêtre, Plomb-Sûr, ennemi de toute loi et de toute règle, en un défenseur subit et incorruptible de la société. C'est qu'il connaissait les hommes, M. Vantre; il n'avait pas trempé pour rien dans le Panama, mijoté la cuisine parlementaire, savouré le bouquet des pots-de-vin.

Il avait, avec cette science profonde du cœur humain qui le rendait si persuasif à la tribune, si insinuant dans l'art de ramasser des places afin de les distribuer, il avait pressenti que Jubal, dit Plomb-Sûr, ne se faisait sa part au détriment de la collectivité, que parce que, n'étant rien, n'ayant rien, il voulait vivre de son travail, cet homme.

Mais, là où un psychologue moins subtil se fût trompé en faisant nommer par exemple Jubal, cantonnier, ou facteur, M. Vantre avait compris que le seul métier qui pouvait convenir à un homme comme Jubal était le même que celui qu'il remplissait : le plein air, les champs, l'affût, les ruses, l'adresse, la décision du chasseur, la patience du pêcheur : seulement, ces qualités, néfastes,

jadis, il les convertissait en un bienfait public. Jubal avait retourné sa veste. C'est lui, maintenant, qui défendrait le gibier, qui protégerait le poisson. C'est lui qui, heureux d'exercer le besoin d'autorité qui sommeille en tout être, poursuivrait, traquerait les contrebandiers.

Un homme comme Jubal, c'était une force inemployée, une ressource perdue; M. Vantre avait fait coup double. Il donnait à la commune un gardien intègre, il préservait son propre bien. Dévoyé jusqu'à présent, Jubal réintérait sa vraie voie, rentrait dans la norme. M. Vantre pouvait être traité par ses ennemis de « sale chéquard », ce n'en était pas moins un homme politique d'une haute valeur. En effet, dans un état bien organisé, il ne doit pas y avoir de déchets sociaux. Chacun peut et doit se rendre utile. Le tout est de savoir à quoi l'on est bon. Jubal, dit Plomb-Sûr, avait retrouvé son chemin.

Et justement le chemin qu'il suivait en ce moment, non au figuré, mais à la lettre, un sentier entre des saules, le long des prairies coupées de remblais, ce chemin le conduisait à un coin de rivière qu'il connaissait bien, pour y avoir donné de fameux coups de filet. Et s'il allait dans cette direction et non dans une autre, c'est qu'il espérait bien y « chopper » un ancien camarade : Trinquet, dit « le Grêlé », à cause de sa face criblée de petite vérole. Autrefois, Plomb-Sûr l'eût été re-

joindre en ami; aujourd'hui il allait guetter en ennemi. C'était dans l'ordre, et cela lui semblait tout naturel. Sa fonction lui créait son devoir. A chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

L'air était vif, la terre molle se raffermissait. Après des journées noyées de brume, un jour clair se levait. Les lointains perdus dans une fumée bleuâtre se rapprochaient. Le printemps n'était pas loin; si la cime des tilleuls devenait vineuse, déjà les sureaux s'étoilaient de bourgeons verts. La rivière, jusqu'alors de boue pâle, se glaçait d'un bleu froid. L'Est était d'or, dans le gris du matin, Plomb-Sûr respirait avec délices cette fraîcheur; il aimait les champs givrés par la gelée, l'herbe qui craque, la berge qui glisse, le vol du martin-pêcheur, l'odeur du taillis. Comme autrefois, il se dissimulait le long des saules, rasant les haies, en quête du gibier. Ou il ne connaissait pas son Trinquet le Grélé, ou il allait, par ce talus masqué d'un vieil orme crevassé, lui tomber sur le dos, au bon moment du flagrant délit.

Qu'est-ce qu'il disait? Plouff! Un scintillement et, dans l'eau qui s'élargit en cercles, le remous d'un épervier qui plonge. Ah! mon gaillard! Eh bien! et la pêche interdite? Alors, ça ne sert à rien, les règlements? Oh! comme c'est lourd! Ce qu'il a dû en prendre! Des éclairs d'argent tressautent dans le filet mouillé. Attends un peu, filou!

Et Jubal, se démasquant derrière l'orme cente-

naire, dévale et empoigne aux épaules le Grélé :

— Au nom de la loi!

Moment tragique, anxiété douloureuse et comique dans le regard du délinquant. Il ricane, comme il eût grimacé :

— La bonne blague!

— Tu vas voir. Nous disons : Trinquet dit le Grélé, — et déjà Jubal a tiré un carnet de sa blouse, mouillé son crayon, écrit; — un procès-verbal de première, je ne te dis que ça.

Médusé, partagé entre la rage et la crainte, prêt à donner un croc-en-jambe à Jubal ou à l'implorer à deux mains, le Grélé lui jette un regard de suprême reproche :

— Oh! à un ami!

Le cri est si déchirant, rappelle un passé si plein d'émotions communes que Jubal, farouche, lâche l'épervier, pièce à conviction dont il s'est déjà emparé. Il devient rouge brique. Une lutte se livre dans son âme, la pitié, l'orgueil : le pardon, le devoir.

Humble, soumis, le Grélé a un air si piteux, si navré; et ce qui le navre, Jubal le sent, c'est moins la contravention, l'amende, la prison, que parce que c'est lui, un ancien ami, un vieux camarade, qui les inflige.

Jubal dit, sévère comme un justicier :

— Rejette ces poissons à l'eau.

Et plus doucement, mais ferme, quand Trinquet

a, de ses mains lentes et embarrassées, relancé au fleuve les poissons qui se tordent et fulgurent dans l'air de l'éclat gai de leurs écailles :

— Pour cette fois, la première et la dernière, je te fais grâce; mais n'y reviens plus.

— Alors, murmura le Grélé, c'est fini de rire?

— Oui, dit Jubal. Et se frappant la poitrine, fièrement :

— J'ai la plaque. Tu la vois? Tu l'as vue? Respect à la loi. Et maintenant, file.

PEINE DE MORT

PEINE DE MORT

— Jean, vous m'éveillerez demain à quatre heures.

Cet ordre, M. Ripe, procureur de la République, ne le donna ni trop haut ni trop bas, sans vivacité, comme s'il se fût agi d'une partie de chasse, sans familiarité non plus, sans émotion — un juge, mieux qu'un juge, le représentant de la vindicte sociale, plane au-dessus des sentiments humains. Ni faiblesse ni sévérité. Le ton juste, le plus naturel.

Jean s'inclina; il avait compris. On coupait la tête de Barchut, et monsieur devait, de par ses fonctions, assister à la petite cérémonie.

— Qu'est-ce que monsieur prendra, de si bonne heure? Du thé? du café?

M. Ripe n'osa demander sa bonne soupe des départs à l'aube, carnier dans le dos, fusil en bretelle. Pourtant, ça tenait chaud. Mais la nuance!..

Il avait du tact :

— Une tasse de thé.

Et comme le givre aux vitres promettait le plus joli froid de Sibérie sur l'Esplanade, il ajouta :

— Je mettrai ma pelisse et mes snowboots.

Puis, M. Ripe se mit au lit : il s'agissait de passer une bonne nuit, afin d'être frais et dispos au moment désagréable, certes — mais ce serait vite passé — où, en compagnie mêlée, quoique choisie, le directeur de la prison, M. l'aumônier, le bour... l'exécuteur des hautes-œuvres, il verrait se succéder en images de cauchemar le réveil de l'homme, la toilette, la confession, le conventionnel : « Barchut, au moment de payer votre dette à la société et de paraître devant le tribunal suprême, je vous adjure, si vous avez quelque révélation à faire... »

Peuh ! une formalité. Barchut ne révélerait rien, pas si bête ! Il protesterait encore, sans doute, de son innocence. S'il fallait les écouter !... M. Ripe relevait la couverture sous son menton, bien bordé, la nuque d'aplomb et les favoris soigneusement étalés sur les draps ; il dormait sur le dos, pour ne pas les froisser. Allons, bonsoir. C'était la première fois qu'il assisterait à une décapitation, il s'agissait de faire bonne figure, simple, digne et grave. Digne surtout, car enfin, sans son admirable réquisitoire — « admirable », il n'y avait eu qu'un cri dans la ville — il n'aurait pas obtenu la tête de Barchut. Et même, au premier moment, sa victoire l'avait refroidi : le président le compli-

mentait, le grand avocat de Paris lui serrait les mains, on s'extasiait : « Magnifique ! une logique, une évidence, une force, une émotion ! » Et cela, c'était vrai ; sa péroraison... la trouvaille du geste... il avait retiré sa toque comme devant la solennité de la mort qu'il réclamait, il s'était découvert comme s'il voyait passer la justice des hommes et celle de Dieu. Un effet énorme !...

Voyons, dormons... Ce Barchut, il lui devait bien cela, de l'assister au dernier moment, après l'avoir amené au bord de la guillotine. Certainement, c'était juste, c'était crâne, et puis... il n'y avait pas moyen de faire autrement. Sans cela, M. Ripe s'en fût fort bien passé : on n'est pas sanguinaire parce qu'on exige la mort d'un homme, grand Dieu, non ! Tout le monde pouvait l'attester : Ripe, excellent garçon, consciencieux, travailleur, honnête. Dame ! aux assises, sous les regards, la pression des journaux, la lutte avec le grand avocat de Paris, on se monte, on s'exalte : il faut vaincre ! Mais, personnellement, est-ce qu'il en voulait à ce Barchut qui avait assommé sa femme à coups de merlin et étranglé ses deux fils, deux gamins de sept et huit ans ? Pas du tout, pas plus qu'à un chien enragé. On le supprime, afin qu'il ne morde plus, pour l'exemple et la bonne règle ; voilà tout.

Il était regrettable seulement que Barchut eût si obstinément nié et que la preuve matérielle,

flagrante, du crime manqué. Mais les preuves morales! Elles abondaient, les preuves morales! L'instruction avait été si bien menée... Non, pas le moindre doute à avoir. Barchut *devait* être l'assassin, ça ne *pouvait* être que lui, seul il *semblait* y avoir intérêt : donc *c'était* lui. Simple comme bonjour. Oh! et puis... s'il fallait s'intéresser aux criminels, lorsque tant de braves gens souffrent et meurent sans tant d'histoires!

M. Ripe s'assoupissait. Ses traits détendus prenaient peu à peu cette expression d'immobilité sans âme qui fait du sommeil le frère de la mort, de cette mort qui, là-bas, dans une froide cellule, posait déjà son scel morne sur le visage creusé de l'homme couché en chien de fusil, marmottant dans son rêve sinistre : « C'est pas vrai... Y m'en veulent tous... Maman! » Les dernières braises s'éteignirent. Une douce tiédeur régnait dans la chambre. Au creux de l'oreiller et du lit chaud, M. Ripe dormait le sommeil du juste, dans le silence gelé de la ville endormie que ne troublaient pas, sur l'Esplanade, les coups de marteau consolidant une machine difforme, naine et hideuse, dont les bras s'élevaient dans la nuit trouée de lanternes sourdes.

La pendule de la cheminée sonna deux heures et demie; le sommier cria, on fourrageait sur la table de nuit, l'éteignoir tomba; crac! une allumette dont la flamme en feu follet tâtonna autour

de la bougie : la main qui la tenait, crispée, tremblait. M. Ripe, assis sur son séant, était d'une pâleur extrême, la mâchoire contractée, les prunelles dilatées ; il gémit, les mains appuyées sur son côté droit :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Ah ! ah !... ah ! que je souffre !...

C'était le réveil d'une crise au foie, mal dont il avait autrefois soigné par un rigoureux traitement les affres douloureuses ; mais pas tant qu'aujourd'hui, oh ! non, jamais elles n'avaient été aussi cruelles. A vue d'œil, son teint se décomposait ; entre les irréprochables favoris, ses joues flasques devenaient de terre. Il eut tout à coup l'idée qu'il allait mourir, passer comme cela en cinq minutes. Arc-bouté au traversin, il plongea sa tête dans ses mains, les coudes à ses genoux relevés, et sa souffrance était si vive que ses dents faisaient un petit tintement irrégulier en se choquant.

Ah ! ça diminuait, l'étreinte atroce s'affaiblissait : quel soulagement !... Il s'accablait de reproches ; aussi, s'être tant surmené, des nuits de veille, tout le mal que lui avait donné cette sale affaire Barchut.

Barchut ?... Ce fut pour M. Ripe une commotion foudroyante. Il *vit*, pour la première fois, l'homme dans sa geôle, la bête de proie verrouillée et cadenassée ; qui sait si, accoudé dans les ténèbres, soulevé sur sa couche, le misérable, averti par une

sorte de divination, ne se sentait pas aux entrailles le froid de la mort imminente? Si coupable qu'il fût — car il l'était, il devait l'être, il fallait qu'il le fût — comme il devait souffrir! Torture sans nom, supplice sans égal; se dire : « Je vis, je respire, je suis, et je vais mourir, je ne serai plus rien, rien.. Et j'aurai beau crier, me débattre, aucun secours, aucune délivrance, aucune puissance céleste ou humaine ne retardera d'une seconde l'irrévocable! »

M. Ripe poussa un nouveau gémissement; la douleur revenait, sournoise, aiguë, déchirante; il entrevit les consultations, le régime, les eaux!... Pourvu que sa carrière n'en souffrît pas!... Puis l'idée fixe revint : « Si j'allais mourir? » Mais c'était monstrueux, ce serait d'une bouffonnerie macabre, insensée; lui, honnête homme, magistrat intègre, honneur et espoir de l'ordre auquel il appartenait, il pourrait, lui qui n'avait rien fait de mal, être condamné à mort comme ce Barchut, qui avait... qui *avait dû* assassiner sa femme et ses deux enfants! Non, cela était contraire à toute justice, à toute équité; il en attestait la morale supérieure, l'équilibre du monde : « Non, messieurs de la cour; non, messieurs du jury, vous ne voudrez pas qu'un innocent... »

En attendant, dans trois heures vingt-sept minutes — la pendule allait bien — la tête d'un coupable tomberait sous l'inflexible couperet. Cou-

nable? Oui... un homme, après tout. La société s'arrogait un droit terrible... Si ce Barchut, éveillé, sentait approcher son destin, par quelles angoisses devait-il passer?... Et tout à l'heure, quand le bon directeur de la prison, avec sa tête de mouton blanc, lui dirait : « Du courage, Barchut, l'instant de l'expiation... » Du courage, c'est bon à dire aux autres... Si le bon directeur était à la place de Barchut... si seulement il avait une telle crise au foie... Mourir, ce n'est peut-être rien : un éclair, un frisson; mais savoir qu'on va mourir, c'est épouvantable!

M. Ripe plaignit Barchut, il le plaignit d'une compassion soudaine et inattendue, dans un attendrissement sur lui-même (lui, Ripe). Aïe, oh! la la!... Voilà que ça reprenait. Impossible. Impossible, absolument impossible d'assister à cette répugnante, à cette nauséabonde corvée. Mais qui donc avait poussé le déclic, qui donc avait arraché le verdict à la sensibilité égoïste du jury? M. Ripe éprouva un anxieux remords, un tourment d'âme bouleversant, songea à quelque invraisemblable expiation que le sort lui infligeait. Non, ces élanements étaient intolérables, et il ne savait plus bien s'il les ressentait dans son foie malade, son cœur étreint par une main invisible, ou son cerveau en proie à une confusion, un chaos d'idées en anarchie.

Il sonna, resonna, sonna à casser la sonnette.

— Habillez-vous; allez chercher de suite le docteur Guimaud, dit-il entre deux spasmes à Jean effaré; puis, vous irez réveiller mon substitut, M. de Lacolle, et le prierez de venir de suite me parler.

— Monsieur est malade?

— Oui, mon pauvre Jean, malade à hurler.

Une fois seul, M. Ripe sentit la souffrance aiguë s'éloigner encore une fois. Alors, dans un allègement qui saluait la vie et réprouvait avec horreur la mort, cette mort suspendue sur tous, mais irrémédiablement prête à frapper, avant l'heure, un homme comme lui, plein d'une commisération infinie pour Barchut et ceux que la loi égorgeait, le magistrat, s'ouvrant à la pitié pour les autres et à l'espoir tenace et irréductible pour lui-même, fondit en larmes.

LA BELLE ROBE

LA BELLE ROBE

— Drédré, si tu recommences, tu auras une claque !

— Pourquoi ? demanda l'enfant, avec l'inflexible logique des tout petits, qui, emprisonnés dans des obligations incompréhensibles pour eux, ligotés de restrictions dont on ne prend pas la peine de leur expliquer le sens, se cognent par tous les bouts à la vie, comme des papillons à l'abat-jour lumineux.

Mme Solre était bien trop occupée avec la merveilleuse étoffe, huit mètres de crêpe de Chine soyeux, nacré, un coupon splendide que son mari venait de lui acheter, tandis que le « marchand chinois », un gaillard tanné par les voyages, tenant le milieu entre le maître d'hôtel des premières sur paquebot et le mercanti exotique, rempaquetait, avec des gestes lents, l'espoir secret d'une nouvelle affaire, ses bronzes d'animaux, ses figurines d'ivoire, ses écharpes et ses broderies

éclatantes où l'on voyait des fleurs de soie parmi des feuillages d'or.

M. Solre, satisfait, mais ne voulant pas le paraître, ravi, mais d'un air méliant, dégoûté presque, tournait entre ses doigts le bibelot qu'il venait de s'offrir, un enfant chevauchant un buffle, le tout d'une grâce contournée et charmante. Et quelle patine!

Drédré, à qui on n'avait rien acheté, parce que « ce n'étaient pas des choses pour les enfants », réfugié dans le coin de la chambre, s'évertuait à retirer un album d'images, de dessous une lampe déplacée du guéridon voisin où le marchand reprenait ses objets de vente, et qu'indûment, sans respect pour la propriété privée, M. Solre avait posée sur l'album de son fils.

« Mon album ». Drédré avait bien le droit de le prendre, et, avec des efforts surnois en dépit de la menace de sa mère, il tirait, tirait, sous le lourd presse-papier de la lampe. « Va-t'en, vilaine lampe! Ce n'est pas ta place! »

Patatras! Un grand bruit, tout est par terre, le verre en miettes, le pétrole coule en mare. Clac!

— Tu l'as reçue, ta gifle!...

Oh! quelle gifle! On a dû l'entendre de la cuisine! Aussi sonore que lorsque Jean, l'aîné des trois frères, abat sur le mur la grande règle plate dont il est si fier.

— C'est vrai, il est insupportable, cet enfant!

Et, le « marchand chinois » expédié, Drédré se voit solennellement privé de dessert; justement Jean et Pierrot reviennent du lycée, assistent à la confusion du cadet, et il y a sur la table, Drédré l'avait remarqué, de la confiture de framboises et des bananes. Des bananes!...

Le cœur gonflé, mais détournant les yeux de ses frères qui nettoient leur assiette aussi nette que s'ils l'avaient léchée — ils n'en ont pas donné leur part de la belle gelée rose sombre — bon! les voilà qui pèlent leur banane : ça ressemble à du drap ou à du cuir, la peau; on pourrait peut-être en faire des habits? — Drédré écoute sans le vouloir, entend, malgré lui, sa mère qui, dans un babil d'oiseau gai, explique à papa comment elle fera la belle robe.

Ce sera d'un chic, ce sera d'un épatant, ce sera à mourir! Et des volants comme ceci, — le joli doigt blanc ondule dans l'espace, — et des fronces comme ceci, — les deux doigts font la pince, on dirait qu'ils prennent du sucre dans le sucrier, — et l'empiècement, et les dentelles, trois plis, et cela reviendra sur le devant; et le décolletage, tu verras ça!...

Mais, sans attendre que le café fût servi, Mme Solre se précipitait dans la chambre, revenait avec le coupon de neige dorée, la merveille d'étoffe qu'elle chiffonnait, — ah bien! si c'était Drédré qui se permettait cela! — et comme un

tissu sorti de la quenouille des fées, le crêpe souple, le crêpe magique redevenait aussi lisse, aussi frais qu'avant.

— Vois, disait-elle à son mari, cela crépète sous les doigts, et c'est doux, doux!... Tu verras comme je serai belle!

Elle se tourna vers ses trois petits garçons :

— Vous serez fiers, n'est-ce pas, quand vous verrez votre maman aussi belle?

Jean hocha la tête, Pierrot prit un air malin, Drédré seul baissa la tête, avec une expression gauche et triste.

— Cet enfant a l'air sournois, remarqua le père.

S'il entendait par là que Drédré, à cinq ans, éprouvait beaucoup de sensations intenses qu'il ne savait comment exprimer, M. Solre, homme distingué, mais peu perspicace papa, et d'ailleurs occupé à faire de la psychologie puérile, M. Solre avait tout à fait raison.

Mais Drédré n'avait pas moins raison, quand, dans sa logique obscure, et sentant plus qu'il ne se le traduisait par des mots, il songeait que sa petite mère n'avait que des pensées, de tendresse en ce moment, que pour la belle robe. D'ordinaire, après le café, elle appelait d'un signe Drédré auprès d'elle; il se blottissait contre ses genoux, assis sur le petit tabouret de tapisserie où l'on voit la bergère et le chat. (Il était une bergère, et ron,

ron, ron, petit patapon... Le chat qui la regarde, avec un air fripon, ron, ron.) Sitôt là, maman caressait les longues boucles blondes de Drédré, ces boucles soyeuses, elles aussi, et douces, douces autant que la méchante robe, l'odieuse robe qui attire des claques !

Il ne put regarder sans rancune l'étoffe de luxe et de plaisir, cette étoffe que sa mère palpait, brassait, aunait, disposait déjà en bouffants imaginaires, en fugitifs plissés. Non, il ne l'aimerait jamais cette robe ; jamais on ne lui ferait convenir qu'elle était belle. Et plus forte que son chagrin, son humiliation, sa rancœur, — grands mots, mais proportionnés à sa taille, égaux à sa peine, — une souffrance le mordit.

Il aimait sa mère, et sa mère l'avait frappé. Oh ! ce n'était rien ; souvent, d'autres fois, il ne l'en aimait que plus, après : c'est si bon, un baiser sur des yeux en larmes, et l'attendrissement de se serrer contre la jeune poitrine, de sentir battre un cœur de maman ! On l'avait privé de dessert, aussi. Ça, c'était dur. C'était injuste, d'abord. La lampe, oui. Mais pourquoi était-elle venue, cette lourdaude, s'accroupir sur l'album, faire poids exprès, semblant dire : « Tu resteras là, que tu veuilles ou non ? » Eh bien ! la gelée de framboises, la banane, — Pierrot en avait une joliment grosse, si grosse qu'il ouvrait les yeux autant que la bouche en y mordant, — tant pis ! privé de

dessert, ce sont des calamités qu'un homme — un homme! — peut supporter. Mais ne pas s'asseoir sur la bergère et le chat (ron, ron, ron!), ne pas être caressé par petite mère, voir les doigts légers, les doigts purs aux ongles à pointe d'ivoire, — il n'y a pas beaucoup de belles dames qui ont des doigts si jolis!... — voir ces ongles aimés fourrager sans trêve l'étoffe maudite, cela, Drédré ne le put supporter sans une atroce douleur.

La jalousie, dont il ne devait connaître le nom que bien plus tard, lui était révélée du coup, âcre, obsédante. Elle le tenailla tout le jour, et son visage malheureux eût fait pitié s'il n'eût paru si maussade.

— C'est curieux comme Drédré a l'air sournois, dit le soir Mme Solre à son mari.

— Tiens! tu l'as remarqué aussi?

Le lendemain, elle alla chez sa couturière. Pendant quinze jours, on ne parla que de la robe, et du bal des Joufflars, où elle devait produire un effet... bœuf! Essayages, retards, manques de parole, courses en voiture. Un soir enfin, voilà qu'une apprentie apportait un immense carton plat, recouvert de toile cirée et bouclé d'une ceinture de cuir. Longuement, elle attendait dans l'antichambre. Oh! que pouvait-il y avoir dans cette mystérieuse boîte? Pas quelque chose de bien haut, toujours. Des jouets, une surprise? Justement Noël approche. Mais maman rentre du dehors, passe en

coup de vent, sonneries électriques, crrrrr! La bonne s'élance, l'apprentie suit. Bien sûr, elle va déballer les joujoux. Si que ce serait un chemin de fer sur des rails, avec une gare et un chef de gare qui agite un drapeau? Ou encore un jeu de chevaux qui courent avec les jockeys qui tapent de la cravache, en rond, et vite, vite, à qui se ratrape, c'est toi! c'est moi! sur une pelouse en drap vert?

Du temps s'écoule et l'apprentie s'en va. Drédré estime qu'il peut se glisser chez sa mère. Il tourne doucement le bouton de la porte, et ce qu'il voit, ce n'est pas le chemin de fer circulaire, ce n'est pas les courses sur la piste ronde, c'est, immobile, souriante, grave du sentiment de sa beauté, maman pareille à une princesse de neige, à une mariée angélique, toute blanche dans la robe précieuse, la robe de crêpe de Chine, dont on a tant parlé qu'il semble qu'elle ait pris l'importance d'une personne, qu'elle soit vivante, et douée d'un sortilège.

Médusé, Drédré contemple, et dans sa cervelle enfantine des sentiments confus et violents se pressent : l'admiration, l'amour malheureux, vindicatif, et la jalousie toute revenue d'un coup, la jalousie de l'enfant, instinctive et profonde, de toute la force d'une passion d'homme. Il rêve, en rapidité d'éclair, à des choses insensées : il voudrait que cette belle robe brûle, flambe comme un

rideau de gaze, mais sans que sa mère ait du mal. Il pense à la déchirer, cette robe, à la salir, à l'anéantir. L'expression de son petit visage est si singulière que Mme Solre balbutie, interdite :

— Eh bien, Drédré?

Drédré fond en larmes. Quels sanglots! quelle douleur! Non, même le jour où il a roulé du haut de l'escalier, même le jour où Pierrot lui a crevé son énorme ballon de caoutchouc, il n'a tant pleuré. Stupéfaite, bouleversée, rappelée à son âme de mère, sans souci de sa belle robe qu'elle froisse, Mme Solre saisit à pleins bras son petit :

— Qu'est-ce que tu as? pourquoi pleures-tu?

Et, dans les bras qui l'étreignent, Drédré suffoque, délicieusement, surtout quand Mme Solre — a-t-elle deviné? a-t-elle compris? — murmure, de tout son cœur troublé, où percent une angoisse vague et une tristesse obscure (elle ne pense plus à sa robe, maintenant) :

— Drédré chéri, mon petit garçon que j'aime... que j'aime!...

UNE BONNE ACTION

UNE BONNE ACTION

Le fiacre s'arrêta, et M. Pulois en sortit, avec majesté.

Le magasin de comestibles flamboyait, un lac de clarté ruisselait sur le trottoir, se déversait dans la rue; comme en une splendeur ardente de palais de la mangeaille, l'étalage n'était que plume et poil, fruits et primeurs, poulardes nues. M. Pulois, un instant, admira, bousculé par les garçons, coudoyé par les passants bargneux. C'était vraiment un beau spectacle que celui du magasin étincelant de lumières et débordant de bonnes choses appétissantes.

M. Pulois les contemplait d'un air heureux. Il était gros, gras, rose, les yeux rapetissés par les poches de graisse de ses joues gonflées. Ses mains étaient au chaud dans la fourrure de sa pelisse, une pelisse à la papa, abondante, boutonnée haut, tombant bas, et où il se sentait lourd et souple comme un ours dans sa peau. On voyait bien qu'on était aux approches de Noël! Quel amas de char-

cuterie noble, boudins en guirlande, saucisses en festons, galantines dont la mosaïque évoque des marbres rares !

M. Poulois élargit ses narines, qui battirent. Cela empestait délicieusement l'odeur du foie gras, des truffes et le fumet du gibier. Un chevreuil, fendu comme une grenade, pendait, la tête en bas et du sang aux naseaux. Un brochet monstrueux reposait, allongé sur un banc de glace, un bouquet de verdure aux dents. Des bécasses allongeaient leur bec de seringue; des cailles, soufflées par le garçon qui les montrait à une dame, semblaient des pelotes à duvet. Les dindes étaient énormes, avec des boursouflures de graisse jaune; on les eût dites, ainsi truffées de noir en taches rondes, en proie à un succulent choléra.

M. Poulois se dilata, un air d'extraordinaire bonté aux yeux. Et comme un surveillant l'épiait d'un regard méfiant, — le croyait-on capable de fourrer une orange dans sa poche? — il se décida à entrer. Là, il prit son tour, poussé contre un tonneau de harengs vicil or, refoulé vers une tour Eiffel de conserves en boîtes. La caissière, sans répit, écrivait, comptait l'argent. Le patron, affable, avec des sourires généreux et des gestes larges, invitait les clients à tout prendre, à tout emporter. Il avisa M. Poulois :

— Des écrevisses, monsieur? Admirez cette qualité!

On les répandait par paniers; elles semblaient, dégringolant et emmêlant leurs pinces, vivantes encore. Leur cramoisi seul donnait faim, tant il était somptueux et intense.

— Un pâté de foie gras de Strasbourg, en croûte. Bien, monsieur! Nous venons justement de les recevoir!

Et le patron revint, exhibant un château-fort en forme de tour, dont la pâte crénelée embaumait. Un homme en veste et culotte blanche de cuisinier, armé d'un coutelas plat, taillait un jambon rose en lamelles minces comme des feuilles de papier. M. Poulois s'en fit envelopper une livre.

— Anchois de Norvège? Olives d'Italie? Saucisson de Milan?

Et un nouveau paquet, bien blanc, papier de neige, fut incontinent ficelé d'une faveur rose.

— Et maintenant?

Embarras du choix! Les alouettes de Pithiviers, en caisse; les pâtés de saumon, les côtelettes d'agneau, trois pour une bouchée; les langues fumées. M. Poulois, surchargé de victuailles, — (ces pluviers, vraiment, lui avaient tiré l'œil, et il hésitait sur une mortadelle) — déclara :

— Je veux des fruits.

Le patron prit à témoin les régimes de bananes, de dattes, les noix du Brésil qui ressemblent à des huîtres hermétiquement closes, les ananas, les fruits bizarres des colonies; M. Poulois prit des

figues de Barbarie, de la confiture de goyaves et des poires grosses comme une tête de nouveau-né.

Puis il tendit à la caissière un billet de cent francs et, méthodiquement, remplit ses poches des petits paquets, fourrant les gros sous ses bras, par rang de taille. Quand ce fut fait, il était si encombré, qu'il ne put allonger la main vers la caisse, l'édifice instable se fût écroulé. Le patron prit la pièce d'or, vingt francs sur la monnaie et, délicatement, comme s'il en gratifiait en surcroît M. Poulois, lui glissa la pastille d'or aux doigts.

— Merci bien !

Et M. Poulois, entouré de la considération flatteuse du magasin, sortit, en prenant garde aux heurts. Bon ! voilà le foie gras qui glissait. Et les olives allaient lui échapper... Où donc avait passé sa voiture ? Tandis qu'il la cherchait, il aperçut un vagabond planté en face du magasin, un miséreux en loques, couleur de terre, au poil décoloré, qui, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, béait d'admiration et de stupeur.

M. Poulois fut ému, si ému qu'il n'eut pas le temps de raisonner. Les pluviens lui coulaient sous le coude ; est-ce que le couvercle de la confiture de goyaves ne s'était pas ouvert ? Brr !... Cela lui couperait l'appétit, cette vision d'affamé. Comment ! lui, Poulois, allait se goberger, et... Mais pas moyen d'attraper son porte-monnaie, la pièce de quarante sous libérale, parce que c'était fête,

Noël bientôt. Si... pour une fois?... et il ne le dirait pas à sa femme, qui pousserait des cris d'orfraie... Allons!... Ah! le gaillard, il pourrait faire la noce, lui aussi, une vraie nocel... Magnanime, M Poulois s'approcha du pauvre diable, et agitant comme un moignon son poing fermé, écartant les deux doigts qui tenaient le louis d'or :

— Tiens, prends! dit-il.

L'autre, à ce tutoiement paternel, loucha, devina l'aumône, prit la pièce, de la tête fit merci, pas autrement étonné.

« Non, pensa M. Poulois un peu vexé, mais croit-il que c'est une crotte de chien? »

Il vérifiait, une fois de plus, une vérité proférée par Tolstoï, que d'ailleurs il ne connaissait que très vaguement, c'est que l'aumône modeste satisfait le pauvre et que l'aumône disproportionnée l'humilie et l'attriste, en éveillant en lui mille réflexions obscures, en le forçant à penser sur sa condition même et ce qu'elle comporte souvent d'injuste, toujours de pénible.

« Il aurait été aussi content pour quarante sous! » se répétait M. Poulois. Et il ne regrettait pas sa pièce; non, il l'avait donnée de bon cœur, d'un élan complexe, sans doute, mais généreux, sorti du cœur. Il regrettait seulement que cela ne fît pas plus de plaisir au miséreux.

C'est qu'il avait fallu à celui-ci un certain temps pour comprendre. Tiens, tiens! Le voilà qui tombe

en arrêt, en contemplant sa paume en coupe creuse. Il mord la pièce. Elle n'est pas fausse, va, mon garçon! Il s'accroupit, et, en la protégeant de sa casquette, comme une petite flamme d'allumette, il la fait tinter sur le trottoir. Allons donc! ça y est!... Il se retourne, il ricane, cherche des yeux M. Poulois, le reconnaît, met la main sur son cœur, lui envoie un baiser ironique et reconnaissant, et, léger cette fois, le dos redressé, fier comme Artaban, traverse allègrement la chaussée où un automobile risque de l'écraser, puis se perd, épave humaine, dans les remous des passants et l'ombre.

M. Poulois avait retrouvé sa voiture, et le cœur joyeux, y vidait ses poches, empilait ses provisions sur les coussins.

« Pauvre diable, avait-il l'air content! »

Et tandis que le fiacre roulait, emportant son hôte vers le bon dîner, — d'avance, les pluviars, le foie gras lui semblaient plus savoureux, — M. Poulois, le cœur au chaud dans sa large pelisse, éprouvait une satisfaction sincère. Qu'est-ce que ce pauvre diable allait faire de son louis? Il eût aimé le savoir. Qui sait, ce pouvait être pour lui une Providence nouvelle, de quoi attendre, trouver une place. Cela ne pouvait que lui porter bonheur.

Vers une heure du matin, dans les parages déserts de Billancourt, un homme titubant, et qui parlait tout seul, s'engagea sur le pont noir de

brume où de loin en loin un réverbère clignotait.

Il s'arrêta au beau milieu, faillit s'aplatir, se raccrocha au garde-fou et contempla longuement la Seine. Quand il se fut rendu à peu près compte de la présence de la rivière :

— De l'eau, murmura-t-il avec un mépris indigne, de l'eau!...

Il éclata de rire :

— De l'eau!... Moi, c'est du vin qui m'a passé entre les quais! Saoul comme un zébu. Zébu! Oui, zébu, t'as-bu, nous avons bu!... Bourgeois de malheur, c'est lui qui m'a fichu c'te coup de casserole sur la tête!

Et il lança son chapeau à l'eau, puis, après un instant de stupeur :

— Eh! rends-moi mon chapeau, toi!... Tu ne veux pas? Tiens, v'là mon complet d'appartement, alors!

Et le veston minable s'envola, sans revenir. Le poivrot s'indigna :

— Non, mais veux-tu que j't'envoie mon godillot par la figure? Le veux-tu? Eh, voleur!...

Plouf! les souliers crevèrent le fleuve. Maintenant, pris de frénésie, c'est son tricot à bandes bleues et blanches que l'homme enlevait, malgré la résistance de l'étoffe. Elle se cramponnait; l'homme et le tricot, torse pliant, bras en couleuvre, simulaient deux lutteurs aux prises. Plié

en boule, écrasé avec rage, le vêtement sombra dans la nuit, l'eau morte.

— Faut donc maintenant que je m'y flanque aussi!

Et l'ivrogne s'efforçait d'escalader le parapet, quand une main rude le saisit, tandis qu'une voix gronda :

— Êtes-vous noctambule, l'individu?

Le képi de l'autorité! L'homme se retourna et glapit :

— Si c'est pas moi, c'est toi qui iras...

Et une lutte, un coup de sifflet, d'autres sergots accourent, on entend, entre des hoquets :

— Bourgeois de malheur!... C'est de sa faute, à ce morceau de lard!

— Allons, ouste, au poste! Ton compte est bon!

Tapage nocturne, outrages aux agents... Le pauvre hère, inoffensif maintenant, soutenu sous les bras et claquant des dents, s'éloignait en bredouillant des propos insanes. Un des agents, compatissant, jeta sa pèlerine sur les maigres épaules nues.

M. Poulouis, à cette heure, prêt à se coucher, sur une agréable digestion, se disait, comme l'empereur Titus, dont il n'avait jamais entendu parler, du reste :

— Du moins, je n'ai pas perdu ma journée.

LA VOIX MORTE

LA VOIX MORTE

Le lieutenant John Davey, l'exercice matinal terminé, au lieu de prendre les rues habituelles qui du fort le ramenaient à Main-Street, où il demeurait, s'achemina du côté de la rade.

Un soleil déjà brûlant resplendissait dans la pure matinée d'octobre. Bien qu'il fût à peine sept heures, un va-et-vient de travail mettait dans tout le quartier marchand une animation multicolore : camions et voitures portant les cargaisons de marchandises des quais de débarquement aux magasins d'entrepôt; produits d'exportation, charriés en sens inverse, aux appontements de la rivière et du port; nègres chargeant les sacs de cacao et de café, les balles de coton; Chinois trottoinant d'un pas menu, femmes hindoues fumant la pipe. Tout le mélange hétéroclite des vieilles races, au service de la civilisation nouvelle. On entrevoyait, par des portes ouvertes, l'entassement des tonnes de sucre, d'où montait l'odeur forte des cannes. Plus loin, c'était une armée de barils de rhum,

dans un alignement de piles lourdes et pressées.

Davey songeait, tout en marchant. Il songeait à une petite ville du Devonshire, méticuleuse et propre, où tout, à cette heure, dormait sans doute, sauf les policemen et les chiens errants. Rues vides encore, boutiques closes. On n'était pas forcé, comme ici, de profiter du répit de fraîcheur donné par le terrible soleil. On y vivait, régulièrement et fortement, sa vie. Il évoqua, d'un souvenir attendri, la petite maison de King-Street, une fenêtre à guillotine, fleurie de rouges géraniums. Mabel, chère miss Mabel ! Et la douce vision marchait devant lui, avec son frais visage volontaire, ses yeux bleus luisants de conscience, la malice du sourire, la grâce simple des lourds cheveux d'or négligemment tordus...

Il traversait instinctivement la rue, gagnait Water-Street, qui mène au port. Le passage de l'ombre au cuisant soleil, soudain, et des cimes de cocotiers, qui par-dessus la palissade d'un jardin déployaient dans l'azur leurs bouquets de palmes au bout de la fusée verticale des tiges, le rappelèrent à la réalité. Il était en Guyane, à des milliers de lieues de son bien-aimé Devonshire. Il était à Demerara, depuis douze mois et pour douze mois encore. Il s'en allait, de ce pas raide et mélancolique, voir si le bateau du *Royal Maid*, le courrier bi-mensuel de Southampton, porteur des lettres, ou plutôt de la lettre attendue, pointait à

l'horizon, avec son blanc, son charmant panache de fumée. Un tournant, et le quai allongea son mouvement marinier, son sol noir de poussier, ses grands tas de charbon, ses hautes grues pareilles à des bêtes chimériques. Des gréments découpaient dans la splendeur du ciel le filigrane des mâtures et des vergues. Les lourdes coques, blanches, rouges, noires, étalaient un pêle-mêle de noms allemands, français, espagnols. La mer, opaque, avait le sourd éclat d'une immense turquoise; elle bougeait, par endroits, à petites vaguelettes, écaillée d'or. Sur les hangars, de grands mâts blancs hissaient des pavillons claquants, dont l'écarlate strié de bleu faisait flotter dans le soleil, au-dessus de la ville et de la mer, les triomphales couleurs du Royaume-Uni.

Davey scruta l'horizon. Pas de navire en vue. Il avança de cent mètres et, tout à coup, ému, vit avec stupeur le vaste steamer de Southampton rangé à sa place d'abordage, le long du quai. Aucun doute, c'était lui, avec ses deux cheminées obliques, peintes d'un jaune clair.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivés?

L'homme de l'équipage ainsi interpellé tourna vers Davey une figure rugueuse, contente sous le hâle :

— Deux heures, mon lieutenant. Une traversée splendide. *Lovely day*.

Mais Davey était loin. Deux heures! Alors le

vaguemestre avait déjà le courrier... Il s'en voulut d'être venu si nonchalamment. Ainsi, la lettre de Mabel était arrivée, et il ne s'en doutait pas ! Une inquiétude vague attrista sa joie. S'il n'y avait pas de lettre pour lui ? Impossible ! Jamais une lettre de sa fiancée n'avait manqué le bateau...

Et, rassuré, il ralentit, reprit une allure méthodique. Sa confiance en Mabel était inébranlable. Il l'aimait depuis cinq ans, il le lui avait dit depuis trois. A son dernier voyage, — douze mois de cela ! — ils avaient agité la question de savoir s'ils se marieraient à ce moment. Mais John avait deux ans encore à faire avant de passer capitaine, deux ans à vivre dans cet exil lointain des colonies. Il fut, d'un commun accord, décidé qu'ils attendraient l'expiration de ces deux ans. Leur vie ensuite s'établirait, confortable, dans un pays plus rapproché.

En attendant, John, dans sa petite maison de bois, menait à Demerara une existence aussi paisible que celle de Mabel, à des milliers de lieues, dans sa petite maison de pierre de Bournemouth. Ils s'aimaient, ils se l'étaient dit, ils se l'écrivaient. Cela suffisait. Le tout sans fièvre. Nul romanesque ne compliquait leur certitude. Ils étaient heureux, chacun de leur côté, avant qu'ils le fussent ensemble. Sentiment solide, garanti par leur parole réciproque et que ni l'un ni l'autre n'éprouvaient le besoin de raffiner.

Comme il tournait l'angle de Main-Street, Davey aperçut, sous le casque blanc, les cheveux carotte et la nuque cramoisie du vaguemestre.

— Hep! hep! fit-il.

La nuque fit halte, puis demi-tour; une face rouge étala son sourire respectueux.

— Vous avez quelque chose pour moi, Smith?

— Je ne crois pas, mon lieutenant.

En même temps, il cherchait dans sa sacoche, vérifiant chaque suscription d'enveloppe.

— Rien, mon lieutenant.

— All right!

Le vaguemestre salua, repartit. Davey se consulta. Rien de son saisissement n'avait percé dans son ton flegmatique. Pas de lettre! Ainsi son presentiment se trouvait réalisé! Étrange, vraiment! Et mille suppositions défilèrent... Elle était malade? Non. Sa mère ou sa cousine n'eussent pas manqué de le prévenir, de le rassurer d'un mot. Elle avait eu un accident, un empêchement brusque? Elle avait chargé une servante de mettre la lettre à la poste? Et la lettre avait été égarée, perdue, voilà tout... Étonné, certes, il l'était, et désagréablement. Ému, moins. Pas une seconde l'idée ne lui vint que la tendresse de Mabel avait pu subir quelque influence étrangère, une lassitude, un refroidissement. Ils étaient fiancés, ils avaient engagé le présent, l'avenir. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient manquer à leur contrat.

Il était, sans s'en apercevoir, arrivé devant sa porte. Il traversait la galerie sur laquelle donnaient toutes les pièces de la maison, un de ces rez-de-chaussée spacieux où les Anglais, même dans les plus pauvres et les plus lointaines colonies, amassent toutes les commodités du bien-être intérieur. Ces maîtres de l'heure savent qu'ils ne travaillent pas pour une heure. Ils organisent fortement aujourd'hui, dans la pensée de demain. Leur activité se double de prévoyance; race forte, qui réfléchit. D'où le cachet de puissance et de durée qu'elle imprime à tout ce qu'elle exécute.

Davey s'étendit dans un fauteuil de cuir, frais et profond. Les fenêtres du salon ouvraient sur un petit jardin, tout éclatant de la verdure tropicale. Le lieutenant resta longtemps ainsi, sans un geste, jouissant de sa rêveuse immobilité. La vision matinale repassait devant lui, le fier ovale du visage à la peau si fine où le sang afflue aux moindres sensations, les clairs yeux bleus, les cheveux dorés... Et dans un long regard, rayonnant de franchise, tous deux se souriaient.

Alors Davey se leva, prit dans un des tiroirs de son bureau une lettre volumineuse, sa réponse quasi journalière à l'avant-dernier courrier, et lentement, d'une large écriture très posée, se mit à écrire, remplissant de noires et larges lignes la dernière page blanche :

« ... Darling, rien au bateau. Je suppose que

votre lettre s'est égarée et que vous allez bien. Si vous saviez comme vos nouvelles me manquent ! Il me semble toujours, quand je vous lis, entendre à travers vos paroles le son délicieux de votre voix. Qu'il me tarde de l'entendre réellement. Ah ! chère voix, si caressante et si loyale ! Aujourd'hui, me voilà privé de ma joie. Comme je serais malheureux, Mabel, si je n'avais emporté votre précieux cadeau, cet instrument merveilleux où un peu de vous est emprisonné ! Comme vous avez été bonne ce jour-là ! Oui, qu'est-ce que j'aurais fait vraiment aujourd'hui, si, grâce à votre ingénieuse, à votre délicate pensée, je n'avais là votre vivant souvenir?... »

Il posa la plume, et se mit à marcher un moment de long en large. Puis, ouvrant un grand placard de bois vert, émaillé de faïence, il en tira une boîte rectangulaire, surmontée d'un cornet de nickel. Il cassa précautionneusement l'appareil sur la table, puis ayant extrait, d'une autre boîte, le rouleau gravé, il l'adapta, et d'un doigt sec, mit l'appareil en mouvement. Il s'était replongé dans le vaste fauteuil. Il écoutait, les yeux vaguement ouverts sur le jardin, verdoyant dans la lumière. Des feuilles de bananier retombaient, luisantes, sur l'azur.

Soudain, du fond ténébreux du cornet, avec les intonations de Mabel, la voix du phonographe s'éleva, une voix tremblotante et mystérieuse, où

le cristal des sons avait une mélancolie fêlée, — une voix surhumaine d'outre-mer et de passé!

— *Come to me, my darling...*

La romance égrenait son appel amoureux, et dans les inflexions caressantes, dans le dévidement mécanique de la douce chanson, Davey, pénétré d'une joie un peu triste, retrouvait tout le pur éclat de la voix chère, cette sensation d'ivresse éparse dans la signification pour eux spéciale des mots, aussi vivace, aussi troublante qu'au moment même où les lèvres aimées les proféraient jadis pour la première fois! Il revit le salon intime de Bourne-mouth, les murs familiers dans la bonne lumière des lampes, les visages satisfaits de sa mère et de ses amies, et, debout, au piano, Mabel, souple et droite dans sa robe blanche, et tant d'une voix joyeuse.

Douze mois de cela? Non, c'était hier, aujourd'hui. La voix artificielle se déroulait toujours. Et, dans son petit salon de Demerara, Davey l'écoutait doucement chanter en lui, comme si l'effrayante étendue de la mer et l'abîme du temps écoulé ne le séparaient pas de la voix morte et de la minute disparue. Il ne songeait pas un instant : « Cette voix-là n'est que l'écho passager d'autrefois. Le meilleur souvenir peut n'être souvent qu'un mensonge qui se perpétue. Que dit, à l'heure qu'il est, à cette minute où j'y pense, la véritable

voix? » Car, plein d'une foi robuste, John Davey gardait un cœur jeune, et cette horreur bien anglaise du doute, qui est une des vertus les plus certaines de sa race.

AU BUREAU DE PLACEMENT

AU BUREAU DE PLACEMENT

Une pièce d'attente, aux murs nus, peinte en gris. Meuble de palissandre et velours rouge. Parquet ciré, sans tapis, marqué d'un piétinement innombrable d'empreintes. Dans un coin, à un petit comptoir, la directrice de l'agence, robe de soie noire et cheveux blancs; elle a un maintien de grande dignité, et l'air dur. La pièce est emplie, à déborder, d'un entassement de dames assises ou debout, devant qui se tiennent, humbles ou vives, âpres ou résignées, le morne troupeau des domestiques en quête de place. Une odeur forte et un brouhaha perpétuel flottent sous le plafond bas.

A chaque instant, sur le seuil des portes ouvertes et refermées, la voix d'un employé s'élève, troue le tapage assourdi des discussions. Et à l'impérieux appel : « Une cuisinière! Une femme de chambre! Une bonne à tout faire! » la théorie de misère défile, avec ses faces de ruse, de soumission, d'envie, où la servitude — trop souvent involontaire, hélas! — imprime sa tare indélébile.

Sous le chignon prétentieux, sous le chapeau emplumé, sous le bonnet provincial, dont la dentelle blanche évoque un air salubre et d'autres temps, il y a, parfois, de ronds et naïfs visages, aux joues fraîches, aux yeux honnêtes, de malicieuses figures aux traits fins. A comparer alors la laideur de celles qui, hautaines ou condescendantes, les scrutent, les soupèsent, les examinent comme du bétail à vendre, on se demande, fréquemment, lesquelles, des unes ou des autres, sont à leur véritable place.

Dans le champ clos de l'étroite pièce, par groupes serrés d'adversaires, sous le couvert des paroles brutales ou dissimulées, le duel tragi-comique des intérêts se livre, se poursuit, se harcèle. Courtes passes sans résultat, victoires finales, qui pour tous deux ne sont ordinairement que des défaites. La vilaine âme humaine s'y montre à nu, insensible, meurtrière, au croisement de fer des égoïsmes. Et dans ce bureau où la lutte bat son plein, on songe aux encans de la société antique, à ces marchés d'esclaves que la société moderne réproouve — en les continuant. La dénomination seule, hypocrite, a changé.

Mais une grosse dame, sanglée dans une cuirasse de jais et agitant sous la capote fleurie un front bas et de larges bajoues, vient d'apparaître. Elle emplit le cadre entier de la porte. Elle s'avance avec majesté; elle soupire :

— Que de monde!

C'est une cliente de choix. Elle change de domestiques une ou deux fois par mois. Autant de changements, autant de versements. L'agence a de la considération pour elle. Et aussitôt la directrice, qui l'a aperçue, se lève, s'offre, prévenante :

— Ah! madame Trion!... Qu'y a-t-il pour votre service?

Mme Trion de nouveau soupire. Il lui faut une cuisinière. Celle de l'autre semaine n'a pu faire l'affaire. Mon Dieu! qu'on a de mal à être bien servi aujourd'hui!... Mais comment pourrait-il en être autrement avec les mœurs actuelles, et cet esprit égalitaire, et ce gouvernement?... Mme Trion, ancienne bonnetière, est du faubourg... Saint-Denis. Elle est conservatrice dans l'âme, soupire après les libertés et les gloires du passé. Quelles libertés? Elle ne sait pas bien et tombe en fureur à ce mot : la Révolution. Elle a le dégoût du présent et l'effroi de l'avenir. Plus de religion, plus de morale, plus de bonnes cuisinières! Tout va de mal en pis... Heureusement que les élections... car Mme Trion a confiance. Elle y a été de son billet de banque...

— Je sais ce qu'il vous faut, madame... Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Justement, au coin d'une fenêtre, voilà une chaise. Mme Trion s'installe à contre-jour. Elle dévisagera mieux. Au seuil de la pièce voisine, l'appel du nomenclateur retentit : « Une cuisini-

nière! » on voit par l'entrebâillement de la porte, en profondeur, des rangs de banquettes sur lesquelles des files de femmes attendent, mornes, un humble ouvrage aux doigts, les yeux fixés sur cette porte, sans cesse battante, qui est le Sésame obscur de leur avenir, le rideau magique derrière lequel, en une courte scène, va se dénouer, une fois de plus peut-être, le drame quotidien de leur vie...

— Présentez-vous à madame, jette la voix autoritaire.

Et devant Mme Trion, une jeune, gentille fille s'incline. Vingt-cinq ans. La robe est de laine marron, simple, propre. Le visage sourit, respectueux. Des yeux doux, un teint rose, une allure honnête. Mme Trion, silencieusement, la considère. La première impression n'est pas bonne... cette fille est trop distinguée! Mme Trion n'aime pas qu'une domestique soit trop distinguée. Sévèrement, elle entame la conversation. D'abord, les conditions. Quarante-cinq francs, sans supplément pour le vin. Le vin est fourni. Il est d'excellente qualité. Ce n'est pas du vin d'épicier! Il vient directement de chez le propriétaire. Elle omet de dire que le propriétaire, c'est elle, et que la piquette est imbuvable... Maintenant, aux exigences. Cette fois, Mme Trion est prolix. Si elle paie peu, elle exige beaucoup. Mme Trion est lancée; elle ne s'arrête plus.

— Lever à six heures, nettoyer la cuisine, allu-

mer le feu, faire les lampes; sept heures, petit déjeuner de madame, nettoyage de l'office, de l'antichambre, de...

Attentive, la postulante écoute. L'interminable tableau de travail se déroule, renaît de lui-même. Il y a un quart d'heure que Mme Trion parle. A peine si le terrible flux de paroles est haché d'interrogations brèves. « Et vous vous appelez, ma fille?... Marie Briois, bien... Avez-vous compris?... Est-ce bien entendu?... » Résignée, Marie Briois écoute toujours, les bras ballants. Enfin Mme Trion achève, et, brusque :

— Eh bien! avez-vous réfléchi?

Marie Briois n'a pas réfléchi. Mais elle accepte. Il faut vivre. Elle voudrait seulement une chose — le sourcil de Mme Trion se fronce : quelle? — timidement elle avoue, en rougissant :

— Je suis mariée depuis cinq jours, madame. Je demanderai à madame de vouloir bien me permettre, mon travail fait, d'aller coucher chez mon mari. Je serai là à la première heure, aussitôt que madame voudra : à cinq heures et demie, s'il le faut... Je...

Mais les mots tombent d'eux-mêmes, devant le front renfrogné de Mme Trion, qui déclare, souveraine :

— Je ne puis admettre que *mes* bonnes ne couchent pas au sixième, dans leur chambre. Cherchez une autre place.

Mme Trion est furieuse d'avoir tant parlé pour rien... Elle regarde autour d'elle d'un air offensé... Ah! oui, l'on a bien du mal aujourd'hui!... Quelles prétentions ont ces espèces!... Mais de nouveau l'appel a retenti, la porte s'est refermée. Une cuisinière est là, s'incline... L'air godiche, celle-là, et malheureux. Mme Trion n'aime pas qu'une domestique ait l'air malheureux. Allons, vite, les conditions. Mais, avant d'user sa salive, Mme Trion, avertie, procède à l'interrogatoire. Nom. Age. Références... Puis, avec une intonation amère :

— Voyons, Léontine, puisque Léontine il y a, dites-moi d'abord si vous avez un désir particulier, une *exigence* spéciale... Ah! ah! oui, vous aussi... allons, voyons, parlez!... Vous n'osez pas?

Mais Léontine a pris son courage à deux mains. La forte fille — une Bretonne trapue — est pourpre, de volonté tendue, et de gêne qui souffre. Pourtant elle débite d'un trait :

— Je demande à madame trois heures par semaine, l'après-midi, tous les jeudis.

Mme Trion pense étrangler de stupeur. Trois heures, tous les jeudis?... Ah! vraiment, pourquoi?... L'ironie fait trembler sa voix. Après un silence, un effort, Léontine, plus bas, balbutie :

— Pour voir mon p'tit, qu'est en nourrice à Levallois.

Mme Trion éclate : « Mariée! Vous êtes mariée! » Mais Léontine, douloureusement, secoue

la tête : « Non, elle n'est pas mariée. » Elle devient pâle, toute pâle, prête à pleurer, tandis que Mme Trion passe du rouge à l'écarlate, dans une indignation qui la soulève... Elle grommelle : « Fille-mère ! c'est complet ! » et congédie, avec un geste tranchant, une moue pincée. O temps ! ô mœurs !

Encore l'appel, la porte qui bat.

Cette fois, c'est une personne d'aspect sérieux qui est devant elle. Une femme de trente-quatre ans au moins. Assez avenante encore, un visage grave, une robe noire. Le seul reproche que Mme Trion puisse lui faire, à première vue, c'est de paraître un peu trop digne, trop importante. Mme Trion n'aime pas qu'une cuisinière affecte de l'importance.

— Alors Mélanie Duvent, vous dites?... Et... (un silence)... Mariée, sans doute, à moins que...

— Je suis veuve, madame.

— Veuve?... Ah ! vraiment, veuve ?

Le visage de Mme Trion se rasséréna. Son front maussade s'éclaircit... Veuve ! mais c'était excellent, parfait... Veuve, rien de plus convenable.

— Je dois cependant dire tout de suite à madame...

Le visage de Mme Trion se rembrunit.

— ... J'ai perdu mon mari il y a un mois... Et j'ai des raisons de croire... je suis sûre plutôt que malheureusement... oui, malheureusement...

— Achevez!

— Eh bien!... j'aime mieux dire à madame que je suis enceinte... Oh! cela ne m'empêchera pas de travailler. J'ai tant besoin de gagner ma vie!... Je travaillerai courageusement, jusqu'au dernier moment, pour deux... J'aurai seulement besoin, dans sept mois, d'un petit congé... le moins possible... Quinze jours peut-être, ou huit...

Mme Trion leva la main, et d'un ton glacé :

— Inutile!

Puis elle se leva elle-même, avec une solennité outragée, et, plantant là la veuve confuse, elle se dirigea, d'un pas à la fois décidé et assuré, vers le comptoir où la directrice se guindait, de plus en plus affable et digne... « C'est vraiment terrible, songeait tout en marchant Mme Trion, où allons-nous!... Se marier! Avoir des enfants!... Est-ce qu'on se marie, est-ce qu'on a des enfants, quand *on veut* être domestique?... » Elle était devant le comptoir. Elle hocha la tête d'un air pénétré :

— Je n'ai pas la main heureuse aujourd'hui. Je reviendrai demain.

Puis, avec un soupir :

— On ne trouve plus de *vrais* domestiques. Ma parole, il faudra bientôt se servir soi-même!

LE CHEVAL

LE CHEVAL

— Figurez-vous, dit le commandant T..., un feu de bivouac où rôtissaient des arbres entiers, un brasier monstre alimenté de caisses à biscuit et des planches d'un fourgon brisé. Autour, un immense cercle de corps étendus, cent ou cent cinquante soldats se cuisant les jambes, tandis que le reste du corps gelait. Voilà le spectacle que nous représentions, le 21 janvier 70, aux abords de Besançon.

Quel pêle-mêle! Ces dormeurs appartenaient à toutes les armes; il y avait là des lanciers, des artilleurs, des lignards, des moblots, gisant côte à côte, après avoir marché, tout le jour, dans la confusion inextricable de la retraite. Mon voisin de droite était un lieutenant de chasseurs à pied; mon voisin de gauche, un paysan qui servait de convoyeur. Un colonel ronflait, entre son adjudant-major et son ordonnance. Un aumônier avait pour oreiller son sac. Une cantinière étendait ses

pieds bottés, sous un pantalon à basanes de cavalier.

Moi, engagé volontaire et sergent de ligne, épave perdue dans ce remous tumultueux qui ramenait vers Besançon, demain vers Pontarlier, après-demain vers la Suisse, ces masses d'hommes morfondues, affamées, épuisées, j'eusse bien voulu dormir, mais la fièvre m'en empêchait. Glacé à une extrémité, brûlant à l'autre, je me redressai sur mon séant, et, le menton dans les mains, les coudes aux genoux, je songeai à nos misères.

Ah! nous en avons vu, depuis Beaune-la-Rolande!

La retraite sur Bourges, la plaine glacée de Saincaize, le transport vers l'Est, six jours d'entassement dans les wagons infects, roulant sur des longueurs de lieues, stationnant des heures et des heures dans la neige. Villersexel, cet élan sauvage, où Bourbaki se jetant au-devant de nous, sa petite épée à la main, criait : « A moi, l'infanterie! Est-ce que l'infanterie française ne sait plus charger? » Les trois jours de la Lisaine, ces efforts du désespoir pour débloquent Belfort. Puis la retraite dans le froid, dans le noir, au milieu d'un flot grossissant d'isolés et de traînards, certains sans armes, beaucoup pieds nus, tous sans pain.

J'étais bien triste. Je ne m'imaginai pas que ce fût cela, la guerre. Je n'avais pas faim ce soir-là, par miracle : j'avais mangé un biscuit, et j'en gar-

dais un autre, de provision, serré entre ma tunique et ma chemise; car nous avons trouvé, abandonnées sur la neige, trois caisses : une distribution que les soldats, pour ne pas s'encombrer, avaient jetée. Nous avons pillé les biscuits, flambé les caisses. Mais j'avais atrocement soif, une soif de fièvre, que je n'étanchais pas en suçant des glaçons; et mes pieds saignants, crevés d'ampoules, me martyrisaient.

Je regardais tristement ces corps vautreés, ce large cercle de pieds misérables, de jambes raidies : on eût dit que tous ces gens-là étaient morts; à peine ronflaient-ils, sombrés dans un sommeil de plomb. Le colossal brasier, à demi consumé, étendait sous les flammes et la fumée résineuse un rutilant tapis de braises, où se tordaient des cercles de fer rouge, les jantes des roues du fourgon brûlé.

Tout à coup une haleine souffla dans mon cou, une longue tête bizarre, que dans ma surprise je pris pour celle d'un chameau, s'avança par-dessus mon épaule. Un long cou s'emmanchait à cette tête. Je n'avais affaire qu'à un cheval. C'était un grand, maigre, si maigre et si haut cheval jaune, l'air vieux, l'œil terne! Il venait se chauffer, lui aussi.

Ma première pensée fut de l'éloigner, de peur qu'il ne foulât de ses sabots ferrés mes voisins. Mais il se tenait très sage, allongeant l'encolure,

tendant la tête, savourant la chaleur que le brasier exhalait en bouffées ardentes. Machinalement, je caressai du plat de la main la pauvre bête. Elle déchaussa d'un retroussement de babines ses dents jaunes, non pour mordre, mais pour manifester quelque contentement. Elle avait les deux jambes couronnées à fond : on voyait l'os. Sans crinière et sans queue, — ses camarades lui avaient mangé les crins, — on eût dit, mais gigantesque, un de ces dadas de bois qui servent de jouet aux enfants.

Le poil bourru portait, en foulée d'herbe jaunâtre, l'empreinte des sangles et le dessin en U évasé de la selle. Je sifflai une sonnerie et l'animal dressa l'oreille. Cela me fit rire : il faut peu de chose en de pareils moments et l'on n'est pas difficile. « Ah ! tu en es, vieux lascar ! » Et je lui donnai une claque d'amitié sous le ventre. Cela m'attendrissait de voir là ce vieux cheval de troupe. Sans doute, il appartenait à un des lanciers. Attaché avec ses camarades, là-bas, derrière les sapins, il avait dû, comme « un qui la connaît », se défaire de son licol.

Il regardait pensivement le brasier, puis, à un bruit mystérieux élevé dans la nuit, il relevait la tête, explorait l'horizon de neige, l'inconnu de ces ténèbres blêmes assombries de sapins aux stalactites de glace ; il ramenait ensuite vers les braises ses yeux bombés, les larges prunelles de vernis

noir où se mirait le reflet dansant des dernières flammes. A quoi pensait-il? Il avait une mine absorbée et grave. Sa longue tête osseuse et saillante de veines, ses flancs creux à faire pitié, où la respiration faisait affleurer le squelette des côtes, son immobilité recueillie, sa détresse silencieuse, tout en lui exprimait la résignation d'une souffrance qui cherche à comprendre.

Sans doute, il songeait confusément à sa vie automatique, bouche asservie au mors, flancs dociles à la pression des jambes; il songeait aux trompettes qui cadençaient son allure, relevaient son pas ou précipitaient son galop; la caserne, avec l'écurie chaude et la cour de pansage, l'abreuvoir, le manège, le terrain de manœuvres étaient, depuis tant d'années, l'agrandissement de sa vie même, son horizon, sa raison d'être! Certes, ce qu'il voyait devait bien l'étonner : ces étapes fourbues, ces insomnies hagardes, le froid atroce, la faim pire, ces routes de verglas glissant où il trébuchait à chaque pas, le poids du cavalier, lourd de toute sa fatigue, la brusquerie de la main qui le rudoyait, l'éperon saignant, les coups de pied qui peut-être, comme tant d'autres de ses camarades, le relevaient, gisant à bout de souffle dans la neige.

De penser à cela, ma peine augmentait, elle me gonflait le cœur. Comme on devenait dur, égoïste, méchant! Chacun pour soi. Plus de camaraderie. On mangeait, on se chauffait seul, sans faire part

aux autres, farouche. Fréquemment, il fallait jouer du poing. Dans ce fourmillement en désarroi, cette foule bousculante, bousculée, vorace, ivre de lassitude, dans ce désert d'hommes, on était seul.

Je regardais mes compagnons et je me disais : « Je puis mourir de faim, rouler au fossé, pas un ne s'arrêtera. Aucun d'eux peut-être n'est méchant ; mais la guerre tue en vous les bons sentiments, et surtout cette guerre de souffrance, d'humiliation, de défaites. On ne pense plus à rien qu'à sauver sa peau. Mon Dieu ! comme tout cela est navrant ! » Et j'avais un tel besoin d'affection que je collai ma main au garrot du vieux cheval, éprouvant presque un allègement à percevoir sa respiration. Pauvre bête ! Que d'hommes ne la valaient pas, en ce moment ! Docile, peinant sans se plaindre, elle soutenait, portait son maître ; il lui devrait peut-être la vie, et quelle récompense aurait-elle de son obscur martyr ?

Je déboutonnai ma tunique et tirai le biscuit que je gardais pour le manger demain. J'étais heureux de penser que ce vieux cheval allait se régaler. Je lui tendis, sur le plat de la main, les morceaux jusqu'à ce qu'il n'en restât plus. Et à le voir, de ses dents jaunes, solides encore, broyer, broyer le biscuit dur, je lui disais : « Hein ! ça vaut mieux que le fumier auquel la faim te condamne ? ça vaut mieux que les brindilles d'arbres, le bois des arrière-trains que tu ronges, pauvre vieux frère ? »

Et j'avais les larmes aux yeux, en le caressant.

Quand il eut fini, il passa sa langue râpeuse sur ma main et lentement fit le tour des dormeurs, tête basse. En passant près des lanciers, il en flaira un, regarda le feu qui n'était plus que braises et cendres grises, huma l'espace, hennit, puis, lourd et gauche, comme s'il se désarticulait, pliant les genoux, se coucha près des lanciers et s'endormit.

Alors, près du brasier mourant, je me mis à pleurer, à la fois bien content et bien malheureux, seul à mourir

LE BANC

LE BANC

Ce jour-là, dit Silvère, j'étais assis sur un banc, dans un petit square de la vieille grande ville provinciale que nous visitons. J'étais las, je laissai mes amis visiter les froides galeries du musée d'antiquités, toutes les pierres blanches et grises, débris de tombeaux, fragments de colonnes, masques et gargouilles de cathédrales, statues sans visage, effigies usées par le temps et qui gardaient les formes impressionnantes et l'aspect grave de la vie.

Le paisible endroit que celui qu'occupait ce banc de bois, un banc humble et dur, sous un marronnier très âgé! Autour de moi des allées sinuaient entre des pelouses bordées de menus arceaux de fer. Un vieux jardinier arrosait des plates-bandes de fleurs maigres. Le soleil de quatre heures coupait obliquement le jardin public en deux parties, dont l'une, claire, était tiède, et l'autre, d'ombre, froide de l'humidité qu'exhalent les murs vétustes.

Mon banc luisait au soleil. Aussi, à peine y étais-je assis, qu'une femme en deuil vint y reposer

ses jambes lasses. Elle avait un de ces visages que la vie quotidienne a pétris de préoccupations médiocres et de soucis constants, mais en qui une douleur plus haute, la perte d'un fils ou d'un mari, — qui sait? — grave un reflet de mélancolie profonde, quelque chose de supérieur à elle-même et à sa terne destinée. Elle regardait devant elle, sans attacher son regard à rien de précis et, visiblement, n'éprouvait qu'une impression physique de bien-être et de repos.

Au-dessus de nos têtes, le ciel était d'un bleu clair, teinté de gris, très pur. L'heure sonna, d'un timbre prolongé en vibrations calmes et lentes, à quelque clocher voisin. Des oiseaux se poursuivaient, dans les pelouses envahies par l'ombre. Insensiblement, la zone ensoleillée se rétrécissait. La femme en noir soupira doucement. Je vis qu'elle avait les yeux brûlés de vieilles larmes, des yeux taris entre les paupières desséchées, des yeux qui avaient été beaux, qui avaient pu inspirer l'amour, refléter l'orgueil et la joie de vivre et qui n'exprimaient plus qu'une lassitude résignée.

Elle se poussa un peu vers moi; deux hommes du peuple s'asseyaient. L'un d'eux, grand et fort, en blouse rose de boucher, tenait l'autre par le bras, fraternellement :

— Là, tu seras bien ici, il y a encore du soleil.

L'autre, qui avait une serpillière bleue, murmura :

— Mais oui, mais oui... Si seulement cette oppression s'en allait!

Et il se mit à tousser. C'était un homme d'apparence vigoureuse encore, mais avec ces traits creusés et pâles qu'on a quand on relève de maladie.

— Voyons, on est bien là, affirma le grand.

— Mais oui, mais oui, frerot..., laissa tomber le cadet sans conviction.

Et il y eut un silence. Au bout d'un moment, la femme en noir se leva, comme hésitante, à pas lents s'éloigna. Une grosse créature en cheveux, sans âge, et on aurait dit sans sexe, à voir son visage cuit et recuit, son teint de couperose, vint prendre la place sur le banc. Elle tirait par la main un amour de bébé aux cheveux de chanvre, aux yeux de bleuet, très propre dans une petite robe de toile blanche; une si délicate mignonne, qu'on ne comprenait pas que l'enfant pût lui appartenir. C'était sa fille, pourtant, puisqu'elle l'appelait ainsi.

Elle se mit à jouer à nos pieds, tandis que, familière, la grosse femme liait conversation avec ses deux voisins.

Le plus fort expliquait : son frère était malade, depuis qu'un timon de voiture l'avait frappé là, entre les omoplates.

Le soleil était moins chaud, l'ombre me gagnait déjà. Inquiet, nerveux, le plus jeune des hommes dit :

— Je ne suis pas bien; allons-nous-en

L'autre secoua la tête :

— On était pourtant bien là.

Et il emmena le malade, en lui mettant la main sur l'épaule, comme pour le protéger et le garder.

La grosse femme se retourna vers moi :

— Si ce n'est pas malheureux !

Et avec cette facilité à parler à ceux qu'on ne connaît pas, que provoque la solidarité chez les gens du peuple, le partage de travaux communs, d'une vie semblable, elle se mit à me raconter son histoire. Cette petite, qui jouait là avec la terre, — prends garde, Mimi, tu vas salir monsieur! — était tout son bonheur. Elle l'avait recueillie et adoptée, quand la mère, une voisine, était morte. Ah! dame! elle n'était pas riche. Mais, quoi! ayant perdu son mari depuis quinze ans, n'ayant jamais eu d'enfant, eh bien! elle en possédait une, et une comme on n'en voit pas souvent : « Et gentille, et douce, monsieur, un ange, bien sûr. C'est-à-dire que le bonheur qu'elle me donne est si grand que parfois ça me fait trembler!... »

Il y eut un nouveau silence, sur ce mot, comme les femmes de cette espèce en disent, mots très simples, où le sentiment des forces du destin se mêle à une expérience chèrement acquise, mots d'humble qui a appris la vie et qui en connaît la secrète injustice, les cruautés déconcertantes.

Elle regardait l'enfant avec une telle tendresse

que son grossier visage en était transfiguré. Le soleil cependant s'éloignait, et tout le banc était dans l'ombre. La fraîcheur tombait. La couleur du jour changea. Un petit frisson courut.

— Allons! Mimi, faut rentrer. Bonjour, monsieur...

Des promeneurs passèrent vite, le jardinier, essuyant la sueur de son front, s'en alla, avec ses arrosoirs vides. Je restais seul sur le banc et je me rappelai des bancs semblables, petits refuges offerts à ceux qui vivent, qui pensent, qui peinent, aux carrefours de la vie, dans des coins paisibles de verdure, tandis qu'alentour la ville bourdonne, mille réseaux d'activité humaine, d'espairs, d'efforts, s'entre-croisent, s'unissent et se défont.

Je revis un banc semblable au jardin Boboli; Florence étendait sous moi ses toits roses et d'or, ses coupoles, les créneaux sombres de ses palais. Un autre banc, au Pincio, dans l'odeur amère des buis, et Rome immense déployant son panorama comme un monde. Un banc encore, sous les hauts bambous du jardin de Mustapha inférieur, avec la mer entre les éclaircies et des roses en guirlandes qui s'élancent d'un palmier à l'autre, tandis que les paons font entendre leur cri rauque et pâmé dans la chaleur de rêve et d'engourdissement.

Et je revis un banc sur ces promenoirs de lumière qui s'appellent Nice, Cannes, Menton, Saint-Raphaël; un banc à flanc de montagne, au

milieu des buissons aromatiques, des plantes sauvages de Corse; un banc sur une falaise, à Jersey, en face d'un phare qui tient à la terre par une jetée, à l'heure où les vagues déferlent à l'assaut, se retirent et reviennent en volutes d'émeraude et de neige, quand la marée s'enfle et submerge les rochers roux.

Je revis tous ces bancs où, pour une seconde, une minute, une heure, ceux qui sont las peuvent respirer, reprendre haleine et courage, échanger un regard de sympathie ou une parole de concorde avec leurs compagnons inconnus de destinée, et je me sentis pris de respect et de tendresse pour cette petite chose immobile, cette planche nue, simple comme l'eau et le pain, utile à tous, le banc de notre rêverie, de notre peine ou de notre fatigue, le banc de repos où, comme en compagnie d'un ami, j'attendais mes compagnons de voyage, du grand voyage.

LES DEUX MASQUES

LES DEUX MASQUES

Soleil torride. Le fiacre roulait avec fracas, cahotant sur les pavés. Impatiemment, Henri Cire, dont l'horizon se bornait au séant du cocher, se penchait à droite, à gauche, activant en pensée le galop boiteux du cheval étique. Au ras du siège, la croupe pelée se démenait. Il regardait monter, descendre son déhanchement désordonné : « Va donc ! Mais va donc ! Quelle carne ! »

Enfin la gare de Lyon parut. L'horloge ronde, au centre du portique, marquait une heure normale. Henri Cire respira. Vingt minutes encore. Sans doute, sa montre... Machinalement, il la remonta. De toutes parts, des fiacres débordant de bicyclettes, les omnibus chargés de malles, des autos roulaient. Un flot de voitures s'engouffrait dans la cour, s'échelonnait le long de la rampe. Des cochers, à tour de bras, fouaillaient leurs rosses. On voyait se tendre les jambes maigres, toutes déformées de suros et de molettes, l'encolure raide. Et le poitrail couturé de cicatrices, les

flancs collés de sueur, l'œil déjà vitreux frémis-
saient.

Henri Cire en conçut quelque pitié. Pauvres bêtes, tout de même ! Il s'attendrit, un instant, sur le sort lamentable des attelages de fiacre. Jadis, peut-être, chevaux de sang... C'était la vie, après tout. Grandeur et décadence ! Y pouvait-il quelque chose, lui, Henri Cire ? Non. Alors !...

Et, de fait, Henri Cire n'y pouvait rien. Cette constatation philosophique, loin d'altérer sa sérénité souriante, la fortifia. Il avait hérité de sa mère un physique aimable, de son père une situation commerciale établie. Trente-cinq ans, grand, brun, de beaux yeux noirs ; des relations étendues, et du succès dans ses relations. Et s'il n'eût, par la force des choses, gagné vingt-cinq mille livres de rente en fabriquant et en vendant des couleurs, il eût été, tout aussi bien, un peintre distingué, un homme de lettres remarquable, ou encore bourgeois, notaire, attaché d'ambassade... Bref, ce vernis d'éducation, cette généralité d'aptitudes, qui faisaient de lui, en même temps qu'un parfait homme du monde, un très agréable compagnon.

Son fiacre se rangea le long du trottoir, sous la marquise d'attente. Des hommes d'équipe s'empressèrent. Il secoua la tête, en signe de refus, saisit d'une main son sac de cuir anglais, rejeta de l'autre sur l'épaule l'étui battant neuf d'un fusil de chasse, et, le pourboire donné au cocher d'un

geste noble, il se dirigea à grands pas vers le guichet des billets. Une ou deux femmes, impressionnées, considéraient à la dérobée sa taille souple, pensa-t-il, dans le complet ardoise, ses jambes haut guêtrées de molletières jaunes. Il jeta sur l'immense hall des regards satisfaits, se sentit une supériorité évidente sur la foule entassée et bruyante, courant de-ci, de-là, rouge, affairée, des paquets de toute sorte en mains.

Il prit la queue. Une trentaine de personnes patientaient devant lui. Où pouvaient bien aller tous ces gens-là? A peine dix heures du matin. C'était samedi, il est vrai. Mais tout le monde ne pouvait, comme lui, se donner congé; tout le monde ne se rendait pas, comme lui, en déplacement de chasse, à Fontainebleau, chez le baron Goldstein. Plus de vingt voyageurs le séparaient encore du guichet. Il avançait en piétinant. Il étudia, pour s'occuper, les physionomies de ses voisins. A la forme de leurs chapeaux, à la coupe de leurs habits, il pronostiquait des habitudes, des positions; il évaluait, avec un peu de dédain, des existences. Un artilleur permissionnaire, qui le coudoyait avec une humble valise, lui inspira un dégoût brusque, à cause de ses ongles crasseux et de sa cravate bleuâtre, mal roulée.

Subitement, son attention se fixait. Il venait d'apercevoir, à quelques mètres en arrière, une ravissante silhouette féminine.

« Jolie ! s'avoua-t-il. Fichtre ! très jolie même ! »

Un chapeau de paille bleuet, couverte de bleuets nuancés du bleu de ciel au bleu de roi, une voilette bleue sous laquelle transparaisait le plus rose et le plus frais des visages, avec des lèvres fines et charnues, l'éclat mouillé de grands yeux marrons, à la fois étonnés et curieux. Et des frisons dorés sur un cou blanc. Voilà ce que, d'un bref coup d'œil de connaisseur, Henri Cire, à première vue, distingua. Il se retournait au bout d'une seconde, se retournait encore, et sans réserve admirait le corps svelte et jeune, bien dessiné par une robe tailleur très élégante, également bleue, la courbe heureuse des bras, la belle rondeur du buste roulant sur la taille mince et les hanches larges. La jeune femme, se sentant examinée, affecta de regarder dans une direction opposée, en rougissant un peu.

« On dirait qu'elle a souri ! » se persuada le jeune M. Cire.

Et, prenant un air à la fois galant et détaché, il frisa sa moustache et se réjouit dans son cœur. Si elle allait aussi à Fontainebleau ? Il se découvrit une émotion soudaine qui le surprit et l'amusa. « Eh ! eh ! songeait-il. Un morceau de roi. Qu'est-ce que ça peut bien être ? Une femme honnête ? Quelque jolie petite Mme Bovary, ou bien une... On ne sait jamais, à présent. Toutes les femmes chics s'habillent comme des cocottes, ou, pour

mieux dire, les cocottes s'habillent comme toutes les femmes... » Il arrivait devant le guichet. Alors, d'une voix nette, afin qu'elle entendît, il dit assez haut : « Une première! Fontainebleau »; et, avec un regard en coulisse, passa, puis ralentit.

Avec un battement de cœur, il regardait l'inconnue fureter à son tour dans son porte-monnaie, un mignon porte-monnaie de cuir vert, chiffré d'or, et se pencher vers le guichet. Il entendit vaguement : « Une première, Fontainebleau ». Ça, c'est de la veine! Pourvu que maintenant personne ne montât dans le wagon... Il eut un rire muet et, comme elle s'éloignait avec un grand air de distinction et de réserve, il se dit : « Décidément, c'est une femme du monde ». Alors, délicatement, comme il convenait entre gens du même milieu, avec discrétion, mais avec assurance, il emboîta le pas.

Elle marchait vite. Ses jupes sobres, relevées à peine sur la cheville, battaient autour des pieds charmants qui se posaient, tac, tac, avec une légèreté d'oiseau. Un peu de dentelle écrue, un coin de jupon soufre parurent. Cire évoqua le mollet rond, la jambe fine. Ils suivaient maintenant le quai. Le train alignait ses portières ouvertes, le long desquelles des gens se hissaient. Devant le compartiment des dames seules, une seconde elle hésita. Cire trembla, de crainte, puis de plaisir.

Elle montait dans le compartiment suivant, vide encore. Sans affectation, il l'imita. Dans un coin, à contre-voie, elle s'efforçait de mettre dans le filet son ombrelle et son nécessaire. Ses bras levés faisaient saillir la grâce du torse. Il salua, en gentleman, puis, chevaleresque s'élança, pour l'aider au besoin. C'était fait. Elle remercia, confuse, d'un signe de tête, et s'assit. Cire marqua sa place dans le coin opposé, se débarrassa, avec une élégante lenteur, de son fusil et de son sac, et moins pour ne pas gêner sa compagne que pour empêcher les voyageurs d'entrer, il descendit, et de long en large se mit à croiser devant la portière, obstruant le passage aux moments critiques.

Le quai regorgeait de monde. Des hommes en blouse bleue poussaient en courant des wagonnets surchargés de colis. Des malles en cuir neuf, d'éclatants paniers d'osier pour gens riches et rastaquouères s'amoncelaient près de modestes vieilles malles, de touchantes caisses aux dessins de clous, à la couverture velue. Un employé à la casquette blanche se promenait avec flegme, les mains croisées derrière le dos. M. Cire, les yeux fixés sur l'horloge, — encore trois minutes! — attendait avec angoisse. Enfin, enfin, on ferma les portières. Il pénétra gracieusement dans le wagon, tendit au contrôleur son billet, fit, avec une politesse parfaite, passer celui de la jeune femme et le lui rendit, en s'inclinant très bas, d'un

air respectueux et souriant. Un coup de sifflet. Le train s'ébranla.

« Oui, c'est une femme du monde, » monologuait Cire. Et dans son âme d'homme du monde, asservi aux convenances, rompu à une galanterie héréditaire, il agitait comment il pourrait entrer en conversation, de façon courtoise. Du temps passa. Parlerait-il, oui ou non? S'il essayait un refus péremptoire, ou bien un de ces silences absolus plus humiliants que tout reproche? Mais non, tout à l'heure, près du guichet, elle avait souri. Allons! il fallait lui parler; c'était ridicule. Elle avait beau faire semblant de lire dans son coin, il la sentait distraite. Mais par quelle phrase entamer?... Soudain le livre, complaisamment, glissa. Il se précipita. Leurs mains se touchèrent. La glace était rompue.

Il apprit, après mille questions, coquetteries et réticences, qu'on allait passer deux jours à Fontainebleau auprès d'un vieil ami, lieutenant à l'École d'application. La dame, petit à petit, se raconta. Elle était d'excellente famille. Son père avait eu des malheurs. Mais grâce à Dieu, aujourd'hui, après diverses aventures, elle était à son aise. Cire, de plus en plus émoustillé, lui tint des discours galants. Il vint s'asseoir en face d'elle et lui ouvrit son âme. Il avait toujours eu soif d'affection. Les femmes étaient des êtres divins, dignes de tous les respects et de toutes les adorations. Il

sacrifierait pour elles jusqu'à sa vie, et rien, à ses yeux, n'égalait la vieille chevalerie française. A Villeneuve-Saint-Georges, ils se déclarèrent camarades; à Brunoy, ils se découvrirent amis.

Soudain, — on venait de dépasser Lieusaint, — le train stoppa. Il y eut de longs sifflets. Des têtes se penchèrent aux portières; des interrogations s'échangeaient. L'immobilité se prolongeant, l'inquiétude naquit. Cire et l'inconnue se regardèrent en silence, avec des yeux redevenus indifférents. Une angoisse les étreignit. Il leur sembla que de leurs visages des masques tombaient. Subitement, il y eut un choc formidable, des cris perçants. Et ce fut un tumulte affreux et sourd, un fracas sans nom de bois craquants et de vitres pulvérisées, des gémissements humains, et, sur tout cela, le rouflement rythmique des locomotives éventrées. M. Cire ne perçut rien, sinon qu'une femme en délire se suspendait à lui, comme il s'élançait à travers le vasistas. Alors, avec une furie instinctive, poings fermés, aveugle et sanguinaire, il la repoussa, frappant à coups sauvages. Et tandis qu'oublicieux de ses principes, le parfait homme du monde sautait sur la voie comme un fou, en proférant des sons rauques et inarticulés, — du doux visage féminin, du masque meurtri, un flot rouge giclait.

ILS CHANTENT

ILS CHANTENT

— Comment, ils chantent, à présent !

Mme Poutre exprima, de tout son rond visage, une légitime indignation. En papillotes du matin le peignoir lâche, un plumeau en main qu'elle venait de ramasser sur un tapis, elle symbolisait la Vertu ménagère tatillonne, despotique et irritée.

M. Poutre, qui avait déjà la barbe faite et qui, par son veston correct, attestait des manies d'ordre et de ponctualité — (il avait arrosé ses rosiers et rattaché le chèvrefeuille de la cabane), — M. Poutre constata, avec un sourire contraint :

— Ils chantent, c'est positif !

Et tous deux regardèrent, comme en un miroir où ils retrouvaient l'identité de leur pensée avec la ressemblance de leurs images, car vingt-cinq ans de vie commune avaient modelé en leurs traits de réciproques analogies, apparié l'expression de leurs âmes méticuleuses et positives, où le sens rassis dominait.

Cependant, juchés sur un échafaudage et pro-

jetant sur le gravier ensoleillé l'ombre de leur silhouette avec les barreaux de l'échelle et le va-et-vient de leur bras armé du pinceau, les deux peintres chantaient à la gloire de cette belle matinée chaude, où les feuilles des marronniers bougeaient à peine.

Mme Poutre eut un cri tragique et simple :

— C'est complet!

— Ces hommes qui chantaient là, chez elle, en repeignant les volets de sa propre maison, lui semblaient commettre un empiétement à la bienséance, au respect d'autrui, un attentat à son repos, à sa dignité. Ce n'était pas qu'ils chantassent à casser les oreilles, ni rien d'inconvenant. L'un, d'une voix de basse, — le plus vieux, — scandait avec conviction : *Gastibelza, l'homme à la carabine...* et l'autre, l'apprenti, lançait avec sentiment : *Et quand reviendra... le temps des cerises...*

« Je t'en donnerai, moi, des cerises », pensa Mme Poutre. Son mari allégua, non sans indulgence :

— Tous les peintres chantent, ils chantent toujours et partout. C'est le métier qui le veut. On leur apprend ça tout jeunes.

— Ah! vraiment! fit-elle sarcastique.

Elle finissait par prendre en grippe sa petite maison, si calme au fond de cette ruelle perdue, en pleins jardins du plus vieil Auteuil, comme en un recoin de lointaine province. Maudite fut la

nécessité des réparations qui depuis trois semaines violaient de poussière et de bruit l'intimité paisible, l'ordonnance inflexible de leur vie, désaccordait l'heure de leurs repas, le service de la bonne, l'humeur d'Azorine. Pauvre bête, toute d'habitude elle aussi, et vieille, et réclamant des ménagements ! Blottie au plus haut de l'escalier, roulée en boule sur un paillason, sa perruque à longs poils de griffon ramenée sur les deux yeux, elle ne faisait plus que grogner, plaintive et maussade.

Ah ! ces réparations... et les Poutre les avaient tant désirées ! La pluie entrant dans le grenier, les cheminées devenues fantasques, un tuyau d'eau crevé dans le mur de la cuisine, des invasions de fourmis par les parquets disjoints. Quelle lutte épique ils avaient soutenue avec le propriétaire, que de discussions serrées, quels trésors d'éloquence pour obtenir ces ouvriers, accueillis d'abord comme des sauveteurs, considérés bientôt en intrus, et jugés maintenant intolérables. Les maçons blancs qui laissaient partout des pas et des mains de plâtre, le charpentier bossu qui exhalait l'odeur du sapin âcre, le plombier loustic qui tenait à Amélie, dans la cuisine, des propos à faire rougir les casseroles ; chacun démolissant l'œuvre du camarade pour faire la sienne, mettant au jour des crevasses à boucher, des bois vermoulus à remplacer, des gouttières percées à remettre à neuf, si bien qu'il semblait qu'on n'en

sortirait jamais. Et maintenant, après la poussière blanche qui vole et fait éternuer, les coups de marteau qui vous répondent dans la tête, les tuiles qui pleuvent du toit. — Gare donc ! là-dessous !... — voilà que les peintres venaient salir tout de leur attirail de couleurs, de pots, de balais. Et, par surcroît, ils chantaient. Ma parole, ils se croyaient chez eux !

— Intimons-leur de se taire, dit Mme Poutre.

— Mon Dieu ! objecta M. Poutre, ils ne croient pas nous gêner ; ça leur donne du courage, ça leur aide à passer le temps. Écoute-les, ils n'ont pas une vilaine voix.

Maintenant le vieux chantait : *J'ai deux grands bœufs dans mon étable*, et le jeune : *Quand Jean Renaud... de guerre revint...*

« Tu ferais mieux d'y retourner, à la guerre ! » pensa Mme Poutre. Et, résolument, elle sortit dans le jardin. M. Poutre inquiet, la suivit, et, par contenance, tira son sécateur de la poche et trancha une brindille verte, qui en fut très étonnée. Les peintres, sans paraître remarquer leur présence, continuaient leur besogne ; mais insensiblement, leur voix baissait. Le vieux, barbe et cheveux blancs bouclés, ressemblait à Garibaldi ; l'apprenti était un beau gas avec des moustaches en virgules relevées, une raie dans les cheveux, un air satisfait et moqueur. Il avait « la mine de se fiche du monde », avait déclaré Mme Poutre le

premier jour. Tandis que l'autre paraissait « un vieux père sournois ».

Maintenant, ils se bornaient à fredonner, si discrètement en vérité qu'on n'y pouvait trouver à redire. Mme Poutre regarda sévèrement leurs dos impassibles et rentra avec majesté dans le salon. A peine M. Poutre l'avait-il suivie, allégé, que les voix reprirent, éclatantes dans la lumière, escaladant le ciel. Azorine aboya.

— Bah! murmura M. Poutre, ça ne les empêche pas de travailler, au contraire.

Mme Poutre le toisa sans daigner lui répondre. Il comprit le reproche : oui, sa bonté, sa faiblesse, sa... comment appeler ça? sa modération qui lui faisait parler avec douceur aux domestiques, lui rendait pénible un ordre ou un reproche. Bah! il ne se changerait pas, à son âge. Avec ça que sa femme n'était pas meilleure que lui, grondeuse mais bienfaisante, capable de générosité et de dévouement : n'avait-elle pas veillé quinze nuits la servante qui avait précédé Amélie, au risque d'attraper, elle aussi, la diphtérie?

Cela n'empêcha pas le déjeuner d'être orageux. Justement, les peintres avaient fini leur repas sommaire comme eux commençaient le leur : des côtelettes au malureau et des pommes de terre en soufflé. Et cet accompagnement vocal, ce duo nuancé, — la *Mascotte*, s'il vous plaît; *J'aime bien... mes moutons, ron, ron...* — portait vraiment sur les

nerfs. Amélie laissa tomber une cuiller et fut enlevée de bonne sorte. Mme Poutre déclara le veau trop cuit. Elle déplora la bonté qu'elle témoignait à cette fille. C'était toujours comme cela. Et M. Poutre, qui aimait la tranquillité, se leva de table mélancolique.

Il alla fumer sa pipe dans la cabane. Elle était aménagée en salon d'été, avec des nattes et un fauteuil à bascule. Des lilas bouchaient la fenêtre et répandaient un jour vert. M. Poutre aimait y faire la sieste. Personne ne l'y dérangeait, et il chassait d'abord soigneusement les mouches. Cette fois, il fut long à s'assoupir; au moment où il dodelinait de la tête et sentait ses paupières s'ap pesantir, l'éclat d'un trémolo, l'aigu d'une roulade le réveillaient. Satanés peintres!...

Il ne parvenait pas, pourtant, à leur en vouloir. Leur interdire de chanter, bon Dieu! Mais Mme Poutre elle-même ne le pensait pas, ne l'eût pas fait!... Comme il faisait chaud!... Ils devaient griller sur leur échafaudage, le nez contre le mur blanc qui chauffait en rôtissoire. Il apercevait bien leurs gestes ralentis, et la façon dont, par moments, ils s'essuyaient le front. Qui dort dîne, affirme le proverbe. Qui chante s'égaie. Pendant qu'ils évoquaient des aventures de guerre, des paysages ou des visions sentimentales, ils se sentaient le bras plus léger, le cœur plus allègre.

M. Poutre s'endormit. Il rêva de choses bizarres : qu'il lui poussait des feuilles sur le nez (un chatouillement de mouche) et qu'il devenait arbre rigide (une fausse position de la jambe). Puis, qu'il était poursuivi par un bœuf mugissant, lequel devenait un steamer en détresse jouant de la sirène. Encore les peintres ?... Sur quoi, il s'éveilla.

Mais les peintres ne chantaient plus. Le soleil ruisselait en plomb fondu ; le mur blanc aveuglait. Sur leur échafaudage, ils semblaient engourdis, et cependant, mécaniques, leurs bras allaient, les pinceaux marchaient, marchaient sans trêve. Pourquoi ce silence ? M. Poutre en fut gêné et il lui sembla que quelque chose lui manquait. Ces pauvres gens devaient avoir joliment chaud. Volontiers, il les eût entendus chanter encore : au moins, ils semblaient, avec leurs chansons, dominer la fatigue, et leur travail en paraissait, à eux comme aux autres, plus facile.

Tiens ! que fait donc Mme Poutre ? La voilà qui sort de la salle à manger, avec une bouteille fraîche et quatre verres bien nets sur un plateau. C'est, parbleu ! le bon barsac blanc de la seconde cave, joyeux à l'œil et vif au palais : ah ! la brave femme ! Est-ce qu'elle aussi voudrait les entendre chanter encore ?

Et M. Poutre, qui a deviné, la rejoint :

— Messieurs, dit-elle poliment aux peintres,

faites-nous le plaisir de vous rafraîchir un peu avec nous.

Et elle ajoute, avec un bon sourire :
— Rien de tel pour éclaircir la voix.

REFUS D'OBÉISSANCE

REFUS D'OBÉISSANCE

Dans le manège. Il est cinq heures du soir. Mais il tombe des grandes fenêtres un jour gris et il a beau faire dehors le plus admirable temps, le coin du ciel qu'on aperçoit, à travers les vitres, reste maussade, étranger, lointain. Dans l'immense hangar rectangulaire flotte une poussière fine. Du matin au soir, elle s'élève du sol, grattée sans cesse par le sabot des chevaux, âcre, impalpable, avec une odeur de sciure et de crottin. Dans les poutres du toit, croisant très haut leur innombrable et frêle enchevêtrement, avec de petits cris, des hirondelles voltigent.

Les hommes sont rangés, à gauche. Ils ont quitté leurs galoches qui s'alignent, deux par deux, contre le mur. En chaussons, le corps libre sous le bourgeron et le pantalon de treillis, ils attendent que le maréchal des logis les appelle, à leur tour. Au milieu du manège, le cheval de voltige galope, à bout de longe, le nez sur le poitrail, maintenu par l'enrênement. Lorsqu'un des cavaliers a fini, le

cheval ralentit. Un claquement de langue, une menace de la chambrière, et le voilà qui repart. Galoper à côté de lui, s'enlever d'une battue, faire les trois ou quatre mouvements prescrits, c'est l'affaire d'une minute. Presque tout le peloton vient d'y passer. La plupart des hommes sont rangés maintenant à droite, au repos, causant, riant et regardant. Il ne reste de l'autre côté que les galoches et quelques maladroits.

— Thuillier ! dit d'une voix brève le maréchal des logis.

Thuillier ne bouge pas. Il se fait un grand silence. Tous les regards du peloton se dirigent sur Thuillier qui reste à sa place, sans broncher, avec une figure fermée et des yeux mauvais. Que va-t-il se passer ? Dans la journée, il a déclaré à ses camarades qu'il en avait assez, qu'il ne voltigerait pas si on l'appelait, que d'ailleurs il était malade. A l'appui de son dire, il avait montré une écorchure ancienne, au tibia, cicatrisée depuis quelques jours.

Quoique peu aimé de ses camarades, Thuillier exerçait sur eux une sorte de prestige. Il venait d'un autre régiment après avoir passé au conseil de guerre. Une faute assez légère, en somme : abandon de son poste, étant garde d'écurie. Ses trois mois de prison faits, ayant encore deux ans à terminer, il avait conçu peu à peu l'horreur du métier. Thuillier était une de ces natures bornées,

en révolte perpétuelle, et qui souffrent de tout. Il avait beau être sale, égoïste, paresseux, insolent, la chambrée tout entière avait pour lui de la considération, moins pour ses qualités personnelles, où chacun d'ailleurs retrouvait un peu de soi, que pour la façon dont il savait en jouer, vis-à-vis des gradés. On admirait involontairement son hostilité sourde, l'art avec lequel il transformait une indisposition d'un jour en maladie traînante, son inertie goguenarde.

— A vous, Thuillier! dit pour la deuxième fois le maréchal des logis.

Le silence s'accrut. Thuillier restait immobile. On entendit jusqu'au bruit d'ailes que faisait là-haut, autour des nids, le tourbillon familier des hirondelles. Le cheval, croyant la séance terminée, s'arrêta. Puis, campé sur ses quatre pattes, au bout de la longe pendante, les flancs mouillés de sueur, tout haletant, avec une visible satisfaction, il s'ébroua...

Le sous-officier sentit que tous les regards du peloton allaient de Thuillier à lui, attentifs, curieux, inquiets. Il fallait prendre un parti.

— Eh bien! Thuillier, vous n'entendez pas?

Le silence devint solennel.

— Pourquoi ne voulez-vous pas voltiger? Qu'est-ce qu'il y a? Vous devenez fou? Répondez, au moins!

Sa voix trembla d'un peu de colère. Il reprit :

— Vous savez à quoi vous vous exposez? Refus d'obéissance! Vous avez donc envie d'aller faire un tour aux compagnies de discipline?

— Je ne peux pas voltiger, déclara Thuillier au bout d'un instant.

— Vous ne pouvez pas? Pourquoi? Je ne vous demande rien de difficile. Un mouvement de bonne volonté, voilà tout. Sauter à terre et à cheval. Ça ne peut pas vous faire de mal. Tous vos camarades viennent d'y passer. Faites comme eux.

— Je ne peux pas.

— Voyons, Thuillier! réfléchissez. On ne veut que votre bien. Ça dégourdit, la voltige; on n'en meurt pas. Allons! ouste, essayez! Marche, Toto!

Et reprenant la longe, d'un petit claquement de chambrière il réveilla Toto qui détala brusquement, puis, mâchant le mors, reprit en cercle, machinalement, son galop cadencé. Mais Thuillier n'avança pas d'une semelle.

— C'est bien, dit le maréchal des logis. Païtu, allez chercher le chef!

Et tandis que le brigadier Païtu, sans mot dire, chaussait ses sabots, puis s'en allait par la porte grande ouverte sur le soleil et la gaieté du soir, la voltige reprit, Toto tournant de plus belle dans l'âtre poussière et l'air triste du manège.

Quelque chose d'important allait se passer, tous le sentaient obscurément. Aussi le brave homme de recrue, « Mathieu! » que le sous-officier dési-

gna parmi les quelques maladroits qui n'avaient pas encore travaillé, sursauta-t-il à l'appel de son nom. Bien que notoire par sa lourdeur et sa paresse, il s'élança vers le cheval avec un tel zèle que Toto, de peur, fit un écart brusque. Et, dans l'attente et l'angoisse générales, Mathieu, émoustillé sans doute par la gravité de la situation, se mit à exécuter, avec une agilité surprenante, les exercices qui lui causaient d'habitude tant d'efforts.

Enfin, la porte se rouvrit. Le chef parut, escorté du brigadier. Gros, rouge et court, le maréchal des logis chef Moutonneau offrait, par une singulière analogie avec son nom, l'aspect indéniable d'une barrique pleine de graisse. Il s'avança vers le récalcitrant et dit, en s'adressant d'abord au sous-officier :

— Qu'est-ce qu'il y a, Bruchet? Voyons, ce n'est pas sérieux?

— Chef, c'est Thuillier qui refuse de voltiger.

— Il refuse! Mais c'est un cas de conseil.

Et se tournant du côté de Thuillier :

— C'est bien entendu. Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous voltiger? Non? Eh bien, puisque c'est une leçon qu'il vous faut, vous l'aurez. Ah! vous refusez d'obéir!

— Je ne refuse pas, chef. Je ne peux pas.

— Dites que vous ne voulez pas! Donnez-moi le livret, Païtu. Vous êtes témoin. Vous aussi, Bruchet. Faites bien attention, mon garçon; vous

savez que vous allez droit à Biribi! C'est toute votre vie que vous gâchez là, bêtement. Après ça, vous avez peut-être envie de voir l'Afrique!

Dans le silence profond, devant les recrues écarquillant les yeux, les anciens assombris, le sous-officier et les brigadiers immobiles, d'une voix que la solennité des circonstances devenues brusquement tragiques faisait un peu trembler, le chef se mit à lire : « *Code pénal de justice militaire.* Refus d'obéissance : de deux à cinq ans de prison. »

Thuillier jeta autour de lui un regard égaré d'homme qui se noie, cherchant auprès de ses camarades un signe quelconque de secours, un clin d'œil d'approbation. Mais il ne vit que des faces mornes, indifférentes ou hostiles. Personne ne bougeait. Le malheureux sentit se dresser devant lui le fantôme imprécis et redoutable de la loi. Il balbutia :

— Je ne refuse pas. Je suis malade.

— Malade? reprit Moutonneau, d'une voix sarcastique. Depuis quand?

— J'ai la jambe écorchée. Je ne peux pas faire de mouvements violents.

Il avait relevé son pantalon, montrant, au-dessous du genou, la croûte séchée de son écorchure.

— Hé bien! faites-vous porter malade, conclut, après une courte réflexion, le chef, heureux de

trouver ce biais, mensonger (c'était sûr), mais qui écartait momentanément la lourde responsabilité pesant sur ses épaules. — Bruchet, faites prévenir le major que Thuillier vient de se faire porter malade, après avoir refusé d'exécuter un ordre donné. Ça prendra ou ça ne prendra pas.

Et là-dessus, fermant le livret qu'il tendit au brigadier Païtu, Moutonneau s'en alla comme il était venu, gros, court, rouge et insignifiant, plutôt réjoui du faux-fuyant et satisfait dans l'âme de la façon à la fois simple et majestueuse dont il venait de se comporter.

« *Cavaliers à droite, DROITE! Cavaliers en avant, MARCHE!* » Deux par deux, le peloton sortit alors du manège, Thuillier à son rang, traînant la jambe. Il se faisait déjà comme un vide autour de lui. Derrière, Bruchet suivait, la chambrière basse, avec Toto, blanc d'écume, qui se frottait consciencieusement le chanfrein contre le manche du fouet, et qui, sitôt dans la cour, se mit à hennir de joie vers l'avoine et l'abreuvoir.

Une fois remonté dans la chambre, Thuillier se rendit compte de la situation. Chacun lui tournait le dos. Ceux qui l'avaient encouragé le matin, le blâmaient entre eux sans ambages. « Ah! ben, mon pauv' vieux, je ne te vois pas frais! » lui jeta en manière de consolation Ruginot lui-même, peu suspect cependant par sa haine avérée du service; et, sans lui adresser une parole, tous se mirent à

la besogne, qui astiquant un mors, qui recousant les basanes rapiécées d'une loque grasseuse, dénommée pantalon d'instruction. De temps à autre, Thuillier, couché sur son lit, surprenait quelques regards de compassion méprisante. Il comprit qu'il venait de se mettre lui-même à l'index. Un peu de sa fierté tomba.

Soudain, il y eut un désarroi dans la chambre voisine, un tumulte de gens levés en sursaut; la porte s'ouvrit. Le brigadier n'eut que le temps de crier : « Fixe ! » et le major entra, suivi du lieutenant de semaine, présent par hasard dans le quartier, et du chef.

En un clin d'œil, chaque homme fut debout devant sa charge, et le silence pesa de nouveau.

— Où est-il, ce malade ?

— Ici, monsieur le major, déclara le brigadier Païtu, sa calotte à la main.

Le docteur s'approcha :

— Allons, montrez votre jambe.

Thuillier se mit sur son séant, et, avec une grimace douloureuse mit à nu sa jambe.

— Ce n'est rien, rien. Vous n'êtes pas plus malade que moi, mon garçon.

Ses paroles tombèrent comme un arrêt. Une sourde émotion peinte sur les visages immobiles étreignait la chambrée entière. Tous les regards convergèrent sur les deux officiers qui échangeaient quelques mots à voix basse.

— Chef, faites descendre cet homme en prison, ordonna simplement le lieutenant.

Le son de cette voix, Thuillier, étendu sur le lit de planches, l'entendait encore sonner à ses oreilles quelques heures plus tard. Tout se brouillait dans sa cervelle. Son refus de la journée, le mépris apitoyé de ses camarades, son sac fait machinalement, il revoyait tout cela par éclairs. Seul entre les quatre murs suintants d'humidité, pris à la gorge par l'odeur abominable de la cellule, il songeait aussi au dernier conseil de guerre, à l'odieuse vie malgré son attrait d'imprévu qu'il lui faudrait mener sans doute au pénitencier; puis il songeait à la lâcheté de ses camarades. Cela surtout l'emplissait d'une amertume inconnue. Personne pour l'approuver, pour le plaindre. Il ne comprenait rien à cette volte-face, à cet abandon dédaigneux. Aussi, quand la porte s'ouvrit, au matin, et qu'à demi endormi il entendit le capitaine commandant l'escadron lui dire d'une voix bienfaisante et bourrue : « Allons, viens voltiger, imbécile ! » il se leva de bon cœur, vaguement ému, avec la sensation obscure qu'il sortait d'un cauchemar.

DONNANT, DONNANT

DONNANT, DONNANT

Jean de Sercq, dans son coupé, la vitre de gauche ouverte, une fourrure sur les genoux, aspirait, pâle encore de sa convalescence, l'air vif doré d'un pâle soleil. Il venait de déposer sa femme rue de Bellechasse; et l'intime petite maison roulante, avec son miroir, sa minuscule horloge, le moelleux des coussins, conservait encore le parfum de sa chère présence. Sur le siège, le gras Joseph et le maigre Jules ont des airs magnifiques dans leur belle livrée, chapeau à cocarde et bottes à revers. Les steppers, à robe de velours ras, d'un alezan feu, s'encapuchonnent avec grâce et relèvent la tête, mâchent le mors. Les boucles des harnais scintillent : il n'y a pas à dire, c'est un bel équipage.

Jean de Sercq jouit de tout, de l'avenue encombrée, des nez rouges des passants, des petites voitures où gèlent le mimosa et les violettes de Parme; après une dangereuse maladie, ses forces reviennent; Jacqueline était bien jolie tout à

l'heure; quel dommage qu'elle n'ait pu l'accompagner! Ce froid sec et vivifiant a quelque chose de délicieux. Rares minutes, constate-t-il en s'accotant douillettement à l'angle du coupé, trop rares en vérité, où l'on se sent, corps et âme, en harmonie avec le monde extérieur, dans un juste équilibre mental, les nerfs détendus, la conscience satisfaite. Il ne lui manquait qu'un de ces minimes événements, une de ces pistes légères où l'esprit se lance, à travers un dédale de sensations fines, curieux d'inconnu, amusé de réflexions bizarres.

Et, juste à point, l'événement surgit. Il surgit sous la forme d'un petit homme aux jambes de cerf, aux épaules grêles, à la tête curieusement sculptée comme un bois de pipe. Un paquet de journaux frais, non pliés, sous le bras, il courait à bonne allure en poussant, toutes les dix secondes, son cri : le nom du journal, un cri pareil à un chant de coq dont la quatrième note manquerait et dont la troisième s'allongerait, par contre, indéfiniment : quelque chose d'indistinctif et pourtant retentissant :

— Co-corie !...

Les trois notes, lancées à pleine gorge, montaient dans l'air avec force, et l'on peut dire : avec joie. Visiblement, ce petit homme sans âge, lavé à toutes les ondées, séché à tous les vents, maigri à courir, remplissait d'un cœur allègre sa fonction. Une bicyclette, redoutable parce que fragile et

véloce, vint sur lui; pareille à une grenouille rouge, trapue et coassante, un automobile le serra de près : il dut se rejeter vers le coupé auquel un omnibus barrait la route et son regard se croisa avec celui de Jean de Sercq.

Un éclair, de quoi nouer entre eux un de ces romans jamais écrits; parce qu'ils sont aussi fugaces qu'intraduisibles; de quoi tracer le dessin imaginaire d'une aventure sans paroles, mais non sans pensées; un de ces thèmes de méditation tout en nuances que permet seule une civilisation aussi complexe que la nôtre.

De l'éclair de ce double regard, une sympathie réciproque était née. Ironique, l'œil en pépin de poire, le petit œil noir du pauvre semblait dire : « Hein, ce Paris! Bientôt on n'y pourra plus circuler! » Et, sans nul doute, il prenait Jean de Sercq à témoin de l'abus des bicyclettes, des fiacres, des automobiles et même des beaux coupés comme le sien : mais certainement aussi il ne lui en voulait pas.

Et Jean de Sercq le comprit très bien. A la rigueur, l'homme en eût voulu au gras Joseph et au maigre Jules, étalant leur importance gourmée; mais à lui, Jean, ce monsieur pâle aux yeux pensifs qui occupait le fond du coupé, non, il n'en voulait pas. Plus joyeux, plus éclatant, son cri résonna :

— Co-corie!

Et plus bas :

— Cinq centimes l'édition du soir.

Et aussitôt, strident :

— Co-corie!

« Si je lui achetais un numéro? » pensa Jean. Et il se dit : « Tout le monde devrait lui acheter un numéro; il n'aurait pas à courir ainsi et à s'époumoner ». Et sa bienveillance s'accrut. Elle n'était pas égoïste, car la grande fortune des Sercq — chacun le sait — est une des plus charitables qui soient. Le luxe même que le jeune couple gardait, hôtel au parc Monceau, équipages, était le signe évident, accepté, subi, des devoirs de protection sociale auxquels les obligeait cette fortune qu'ils eussent jugé honteux de cacher. Ils voulaient qu'elle fût au contraire apparente, pour bien établir qu'elle ne se dérobaient en rien à sa mission.

Nouvel encombrement, nouveau regard, plus appuyé, plus en confiance déjà, de l'homme assis et de l'homme qui courait. Malicieusement, l'œil en pépin de poire semblait dire : « Toi aussi, tu es forcé de patienter; seulement, pour moi, c'est plus fâcheux, parce qu'un autre arrivera avant moi dans les quartiers lointains et vendra sa cargaison ». Co-corie!

— Cinq centimes l'édition du soir... Co-corie!

Il en vendait tout de même, des numéros, un à la fois, plié d'avance, le temps d'étendre le bras, de fermer la main sur le sou donné. Et toujours,

reprenant sa course, il trottait à hauteur de la portière, préservé ainsi sur sa droite, et réglant son allure à celle des chevaux qui lui servaient d'entraîneurs. Et il regardait toujours, d'un brusque déclanchement de tête, Jean de Sercq, comme s'il était satisfait de le savoir là, et comme s'il lui était agréable à lui-même de courir à ses côtés.

Jean songeait à ces métiers de la rue, prélevant leur obole sur le passant; à l'importance tragique qu'à travers les nouvelles graves ou les menaces de guerre pouvait prendre cet humble diable. Comme sa course révélerait alors l'élan de la victoire ou l'échevèlement de la défaite! Comme son Co-corie! sonnerait, selon le cas, magnifique ou lamentable! Entouré, pressé, dévalisé, il n'aurait pas à aller loin! Le journal! quelle force que celle de cette voix dans laquelle passe et répond l'opinion publique : la rumeur des aspirations, des mécontentements, les éclats de rire des théâtres, les applaudissements des meetings, les invites de la publicité; ainsi ces coquillages nacrés dans lesquels gronde, si on les approche de son oreille, le sourd tumulte de l'océan.

— Co-corie!

Précisément parce que l'homme ne lui demandait rien, — l'esprit est fait de ces contradictions, et d'ailleurs, il lui eût pris également le journal si l'autre l'y avait invité, — Jean de Sercq retira sa main gantée de la peau d'ours sous laquelle elle se

blottissait frileuse, et, d'un appel des doigts, réclama une des feuilles humides; étonné, le porteur en arracha une du paquet et, la pliant proprement, la lui offrit.

Mais Jean, au moment de la saisir, ne trouvait dans son gousset qu'un écu de cent sous.

Le porteur rougit, honnêtement :

— Je n'ai pas de monnaie.

— Prenez donc, fit avec douceur Jean.

Et à la fois il avait très envie de faire plaisir à l'homme et peur de l'humilier par une indéniable aumône.

Courant toujours, l'autre lui sourit, puis, sans prendre la pièce, il lui jeta sur les genoux, par la portière, le journal, et, d'un beau coup de casquette, le remercia et, ralentissant, changea de direction, exprès.

Jean de Sercq éprouva un court dépit, resta confus. C'est à lui, riche, que l'on faisait un cadeau. Cadeau d'un sou. Regardant par le petit carreau, il vit l'homme qui courait sur la chaussée, là-bas, allègre, lançant toujours son : Co-corie. Ému de ce rien qui était pourtant quelque chose, il songea à cette fleur de sympathie qui pourrait naître, si on le voulait, entre tous les hommes, et, avec une nuance de gratitude fugitive, il revit la générosité gratuite de ce frère inconnu, et respira l'odeur, rude et populaire, du journal frais et de l'encre grasse.

LES GATEAUX DE NOCES

LES GATEAUX DE NOCES

Nul coin plus joyeux, au pays morave, que le petit village de Livno, ce matin-là. Sous le ciel très bleu, les maisons blanches avaient l'air de rire, dans l'air vif, avec leurs portes éclatantes, leurs fenêtres aux cadres peints, où, derrière les carreaux luisants, des sourires de faces roses, des habits de fête multicolores s'agitaient, passaient. Le soleil nuançait, d'or sombre, le chaume des toits frissonnant de fleurettes, d'or vif les grands tournesols épanouis le long des murs.

Il semblait que tout, sous l'aube tiède, prît un air de fête : les maisons groupées autour de la place à l'ombre des vieux noyers ; le quinconce des tilleuls et le tapis de gazon où saint Jean de Népomûk se tient, la tête penchée, en habits d'évêque ; les habitations éparses avec leurs ceintures de jardins où les prunes embaument, où les pommes s'arrondissent ; oui, tout, jusqu'aux vastes champs de betteraves, jusqu'aux vergers dont l'herbe mouillée étincelle le long de la petite rivière qui roule, calme, son eau jaune.

C'est que tout à l'heure, dans l'église où les cierges dorés commencent à s'allumer, le *panatsek* Martinko va bénir le mariage d'Apollenka Hedbavna avec Vatzlav, le roi des dompteurs et des éleveurs de chevaux, le propre fils du maire Schtefka Klingasch.

Et ce n'est pas une union ordinaire. Si le fiancé, Vatzlav, possède des prairies où les poulains de race galopent par bandes, les crins au vent, Apollenka s'enorgueillit, à juste titre, d'être fille unique, et les champs du père Hedbavna passent pour les plus fertiles du village. Il y a de plus jolies filles à Livno; il n'y en a pas de plus riches.

On entend, par les fenêtres ouvertes, des voix fraîches qui chantent. On tire des armoires peintes les voiles brodés. Les étagères enluminées courent autour des murs, avec leurs assiettes fleuries. On sable les parquets de bois, frais lavés, à semis brusques de sable blanc, et dans l'angle de la chambre, au-dessus du banc, des pavots et des églantines enguirlandent les images saintes. Les ménagères, en attendant que l'heure sonne, achèvent de ranger, dans la pièce aux provisions, l'innombrable pile des gâteaux de noces. Encore chauds, tout parfumés et dorés, ils s'alignent sur de longues planches, couvertes de paille fine. Et, de leurs doigts prestes, les ménagères les disposent avec orgueil. Elles en fabriquent à chaque solennité, s'ingénient à varier les formes.

Dans d'autres maisons, les gâteaux cuisent encore.

Ailleurs, on vient seulement de balayer et d'allumer le four. Dans le foyer, vaste à rôtir des bœufs, derrière la porte de fer à deux battants, si haute qu'on peut entasser le bois sans se courber, la flamme ronfle et de ses langues rouges et bleues lèche la voûte noire, au-dessus de laquelle les gâteaux cuisent. Dix heures. Les gâteaux vont être en retard, chez Ulianka Futchikova. Cependant de la fumée empanache le toit, signe que le four chauffe. Mais la pâte au miel n'est pas encore terminée; Ulianka vient à peine d'y écraser les graines de pavot. Sous ses jolies mains, d'habitude, les *bliny* naissent comme par enchantement, s'épanouissent en fleurs avec leurs tiges ornées de feuilles, figurent toute sorte d'animaux fantastiques.

Cette fois, la pâte, pétrie comme à regret, colle aux doigts blancs d'Ulianka, et d'un geste machinal, la pensée ailleurs, elle découpe, l'un après l'autre, pour aller plus vite, des cœurs, rien que des cœurs. C'est aujourd'hui que Vatzlav épouse, au lieu d'elle, sa cousine Apollenka.

Est-ce possible? Comment les choses en sont-elles venues là? Ulianka lave maintenant ses mains pleines de pâte, et du côté de la rue, du côté où les chars, tout à l'heure, s'en viendront, elle regarde avec une tristesse infinie. Une brume flotte sur l'eau pure de ses yeux. Sa douleur, lancinante à

certains souvenirs, reste imprécise à force d'être aiguë. Pourquoi, oui, pourquoi est-elle là, toute seule, tandis que, dans le village, chacun se pare et s'apprête, et que, tout à l'heure, les chars viendront, passeront devant elle, avec une autre qu'elle, assise à la place d'honneur, près de Vatzlav?

Elle se souvient du jour où Vatzlav l'a rencontrée pour la première fois. Elle s'en revenait des champs, avec un bouquet d'herbes folles et de fleurs sauvages. C'était l'an dernier, à pareille époque. Avec sa tante, la vieille Anitska, — car depuis longtemps sa mère est morte, — elle avait été travailler dans leur petit champ, et toutes deux s'en revenaient, à la tombée du soir. Au bord du chemin, selon la coutume, elles s'agenouillèrent devant la croix où saigne un Jésus de bois peint. Et tandis que d'un cœur simple elle honorait le martyr de Dieu, Ulianka sentit à côté d'elle quelqu'un prendre place, sur la dalle usée.

Elle vit en se relevant que c'était Vatzlav et, troublée, rougit. Que de fois, le dimanche, elle avait admiré le jeune homme, lorsqu'il se réjouissait bruyamment avec ceux de son âge par des cavalcades hardies! Et sans mot dire elle partit avec une sorte de hâte, emportant à sa nuque empourprée un regard souriant qui se posait, comme un baiser.

A cette pensée, le sang d'Ulianka lui monte aux

joues; elle pleurerait de honte, si elle n'avait la gorge serrée, les yeux secs, de rage. Des paroles de Vatzlav lui sonnent à l'oreille. « Elle a l'odeur du foin frais coupé... ses lèvres luisent comme des cerises mûres. Elle a beau ne posséder qu'un petit champ, bah! le père Klingasch a des prairies au soleil, et lui, Vatzlav, plus de chevaux à vendre que n'en achètera jamais le bourgmestre de Prague! Il épouserait Apollenka, s'il voulait une héritière; mais s'il voulait une vraie femme... Ulianka pouvait broder son voile de noces. Il y a des filles plus riches à Livno, il n'y en a pas de plus jolie... »

Ulianka tressaille. Un chant s'élève, lointain d'abord. Peu à peu les voix montent, se rapprochent. Et, sur le pas des portes, les vieilles femmes surgissent, les jeunes se groupent, avec leurs robes claires, leurs guirlandes d'accueil. Elles se tournent du côté des chars qui viennent d'apparaître, au coin de la rue. Ils avancent lentement, traînés par quatre chevaux, aux crinières tressées de rubans. Les carcans de bois balancent, au-dessus du garrot, leurs arcs de mosaïque, tout pomponnés de bouffettes. Ulianka, derrière les vitres, sanglote.

Le premier char défile. Des arbres sont plantés aux quatre coins et portent, suivant l'usage, suspendus dans les feuilles, des gâteaux et des pièces d'argent reçus en offrande. Sous le dais de verdure tout cliquetant de monnaies neuves, — on reconnaît à cette magnificence la richesse des nouveaux

mariés, — Apollenka est assise. On la distingue mal, sous le voile brodé. Des voix malicieuses murmurent qu'elle a les yeux d'une chouette et le teint d'un corbeau. Mais il n'y a, pour Vatzlav, qu'une louange.

Il se tient debout, fièrement campé dans sa courte veste blanche, chamarrée de noir et bordée d'astrakan. Un flot de rubans noue à la ceinture ses chausses couleur chaudron, qui retombent sur de hautes bottes noires. Son léger chapeau rond ressemble au pétase de Mercure, garni derrière de grosses fleurs artificielles. Il chante à pleine gorge :

Les hôtes viennent de la montagne!
Préparons les tables,
Les tables de sycomore,
Les nappes en toile fine...

Un à un, passent les autres chars, pleins de parents, d'amis. Les vieillards portent des houppelandes en laine blanche, en peaux de brebis, ramagées de dessins éclatants; les femmes, leurs plus beaux châles aux broderies d'or ou noires, selon l'âge. Et le cortège s'éloigne dans la direction de l'église, suivi par des groupes de curieux. Ulianka les regarde prendre le chemin de la place. Comme aux jours de grande fête, il doit y avoir foule sur le gazon, devant la statue de saint Jean, qui, la tête penchée, sourit en habits d'évêque, tenant un crucifix dans une main, une palme dans l'autre. Et l'ombre des tilleuls remue doucement sur le

sole, fait de nuages d'où sortent par endroits des têtes d'anges joufflus.

— Comment, Ulianka, tu n'es pas encore prête! gronde la vieille tante qui surgit, parée comme une châsse.

— Partez en avant, bonne mère. Je mets les gâteaux à cuire et je m'habille.

Ulianka sourit avec une grâce douloureuse; puis, la porte refermée, seule, elle serre ses dents à les broyer, ravale l'amertume qu'elle sent lui monter aux lèvres, dans un cri de bête blessée. Posément alors, comme si elle procédait à sa toilette habituelle, elle sort de l'armoire ses habits de noces, les habits qu'elle a longuement et joyeusement brodés. Le *pantleck*, d'abord, la haute coiffure en forme de tiare pailletée de miroirs, de perles, de fleurettes en laiton d'argent, et d'où pendent, sur les cheveux, cent petits rubans de toutes couleurs. Le col de dentelles rousses. La soubreveste de brocart rose couverte de boutons minuscules. Puis la jupe blanche plissée, les fines bottes noires à talons incrustés de cuivre. Enfin la chemise, et le voile nuptial, l'*uvodnice*, brodé de soie blonde; l'*uvodnice*, qui doit servir, plus tard, au baptême des enfants. Que de soirs elle a passés à l'ouvrage, piquant, piquant l'aiguille légère, qui tramait du même fil son rêve avec la soie!

Avec lenteur, Ulianka s'habille. Elle se revoit toute petite, au coin du grand poêle de faïence,

écoutant, blottie dans les jupes de sa mère, les histoires merveilleuses que tante Anitska raconte, tout en filant. Puis, gamine, conduisant les oies, un foulard rouge à fleurs vives sur ses cheveux très blonds... Au loin, religieux, un chant d'allégresse retentit. Ulianka songe : « Ce sont mes noces que l'on célèbre... »

Elle est prête. Sur sa jupe blanche, sur la chemise blanche, elle achève de lacer la ceinture blanche. Et, rose dans son éblouissant costume d'épousée, elle étale, un par un, sur le plancher brûlant du four les gâteaux de miel et de pavot, découpés en cœurs. Des cœurs, rien que des cœurs. Puis ouvrant à deux battants les portes, dans l'immense foyer incandescent où la braise rutilante et la flamme se tord, elle se jette, farouche, sans un cri.

LE MASCARET

LE MASCARET

— Les sentiments les plus profonds, nous dit Pierre G..., ceux qui emplissent notre cœur de sécurité, de confiance, et qui ont la gravité paisible d'un beau fleuve, sont exposés à de singulières et terribles secousses. Heureusement, elles sont rares.

Vous connaissez mon affection pour Lucile : ce n'est pas assez de dire qu'elle est ma femme, et que je l'aime d'amour. En cette large et sereine passion tiennent tout ce que l'amitié a de plus doux, la loyauté de plus sûr. Non seulement je ne l'ai jamais trompée, mais l'idée même m'en paraîtrait aujourd'hui absurde, tant je sais d'avance qu'aucune autre ne peut me donner le bonheur harmonieux et parfait.

Et cependant il y a eu un jour, une heure dans ma vie, où tout ce qui est, était déjà ma raison d'être, de penser, d'agir; où le risque de mon existence, par conséquent de la sienne, où la certitude de mon heureux sort, où l'avenir riant et prospère qui m'attendait, bien-être matériel et joie morale, travaux, espoirs, tout fut balayé, refoulé dans un

remous d'âme convulsif, et faillit sombrer sous cette vague.

Voici comment :

Nous étions, Lucile et moi, en excursion. Nous venions de visiter Rouen, quand des conversations de table d'hôte nous apprirent qu'il y aurait, le lendemain, mascaret. Nous partîmes pour Caudebec, afin de voir la barre rebrousser la Seine, de son irrésistible flux. Le phénomène devait avoir lieu dans la soirée, mais Lucile, qui avait eu la fièvre pendant le voyage, se sentit si lasse qu'elle préféra se coucher. Elle avait vu le mascaret sur la Garonne, « la grande montaigne d'eau, dit Palissy, qui se fait en la rivière de Dourdongne, » et le spectacle, pour elle, n'avait plus rien d'étonnant.

A huit heures et demie, les gens de l'hôtel vinrent nous prévenir que dans un quart d'heure la barre passerait. Je ne sais par quel pressentiment je me refusais à quitter Lucile : sa fièvre augmentait, et une nervosité puérile venait de mettre des larmes dans ses beaux yeux. On eût dit qu'elle obéissait, elle aussi, à un mystérieux avertissement : elle exprimait des craintes. Que je n'approchasse, surtout, pas trop près de la berge ; parfois le flot énorme déferlait en paquets d'écume, inondait d'un blanc d'eau les prés : elle avait vu couler une barque en une seconde. Puis, comme si elle éprouvait quelque honte de sa pusillanimité, elle exigea que j'allasse voir, bien vite, contempler

la barre : c'était curieux, cela en valait la peine. Elle regretterait que nous fussions venus ici pour rien.

Je pris en hâte mon chapeau, elle me rappela pour que je lui promisse d'être prudent. Et elle me serra dans ses bras avec une tendresse passionnée dont je ne compris qu'ensuite l'incroyable divination. Je courus sur le quai : la nuit de lune était d'argent ; le fleuve coulait très large, clair du côté de Rouen, sombre vers la mer : on distinguait sur l'autre rive des arbres dans un flou d'ombre.

Comme, au milieu de quelques habitués du pays, grossis d'un couple allemand, de peintres avec leurs modèles et de deux ou trois reporters, je tendais l'oreille au murmure que certains prétendaient entendre, je vis une mince et haute silhouette descendre la rampe pavée qui aboutissait au fleuve. La lune frappa en plein ce visage étrange en sa pâle beauté. Je reconnus notre voisine de table, à l'auberge ; une étrangère, une aventurière sans doute : elle m'avait, tout le temps du dîner, intrigué, je devrais dire troublé, et aussi inquiété, par sa grâce féline et sauvage, l'audace froide et volontaire de ses regards ; un sexagénaire l'accompagnait, type classique de vieux beau.

Elle s'arrêta juste à la limite où venait mourir l'eau calme ; une barque noire approchait, conduite par un vieux pêcheur.

— Dépêchez-vous, fit-elle impatiente.

Et se tournant vers moi, qui me trouvais placé tout près d'elle :

— Si vous avez envie de m'accompagner, il y a une place. Je vais au-devant du flot.

Autour de nous, des gens à mi-voix protestèrent : c'était fou. Risquer sa vie pour quoi ? Un caprice, une émotion ? On prenait à témoin le marinier ; mais, habitué au péril, et sans doute payé pour satisfaire cette fantaisie, il baissait la tête sans répondre. L'aventureuse créature répéta plus haut :

— Il y a une place ; cela ne vous tente donc pas, messieurs ?

Elle ne s'adressait déjà plus à moi, me méprisant sans doute et attribuant mon silence à une sagesse que sa voix mordante accusait, je le sentis, de lâcheté. Que se passa-t-il donc en moi ? Quelle attraction magnétique pour cette femme que je ne connaissais pas, pour ce péril inconnu ? Quel désir violent eus-je de lui prouver que j'étais aussi téméraire qu'elle ? Comment se fit-il qu'à ce moment je ne pensai pas plus à Lucile que si elle n'avait jamais existé ? Je ne me l'explique pas. Ce qui est certain, c'est qu'au milieu d'un murmure d'improbation et de ricanements sardoniques, je me trouvai assis dans la barque, en face de cette étrangère, genoux contre genoux. Son visage énigmatique, tout à l'heure si dur, me souriait ; et je subissais,

sans remords et sans inquiétude, la puissance d'un attrait qui n'est comparable qu'au vertige du gouffre. Je ne puis dire que je l'aimais, que je la désirais, cette femme : non, j'étais heureux, ivre d'être là, mes yeux dans ses yeux, et cela me semblait naturel comme dans ces cauchemars où l'absurde et l'insensé se réalisent. Nous étions déjà loin des berges.

Tout à coup, se retournant, elle dit :

— Entendez-vous ?

Et tout de suite après :

— Voyez-vous?... Voyez, là-bas!...

En un grondement sourd qui s'accélérait, à toute vitesse, une ligne blanchâtre, une oblique crête d'écume accourait. Elle grossit, en quelques secondes fut là, énorme lame en volute sous laquelle l'eau sembla fuir et qui nous aspira comme un fétu de paille. Nous crûmes chavirer, emportés dans ce galop de tonnerre, tandis qu'autour de nous la vague monstre s'abattait sur la rive où elle se brisait à l'angle de la rampe de pierre, en ressac furieux, inondait, dévorait tout. Deux mains froides saisirent alors les miennes ; je sentis le contact des genoux et du corps arc-bouté : en une sensation d'intimité extraordinaire, je me vis face à face avec cette femme passionnée qui riait :

— Voilà ! voilà !...

Et, cette fois, elle parut avec la barque couler à

pic; nous montions le long de masses d'eau énormes qui coup sur coup s'abattaient, nous plongions à fond d'abîme : le fleuve s'était enflé en crue si soudaine qu'il semblait déborder; mais déjà les ondulations géantes s'affaissaient, tandis que nous tanguions sans répit, et que, dans un galop décroissant, la houle formidable se précipitait au loin, balayant les rives de son écume.

Nous revenions lentement : nous pûmes, tant l'eau était haute, aborder à même le quai. Les curieux, cette fois, saluèrent ma compagne d'un murmure flatteur ; j'entendis qu'on louait son courage, le mien : le succès justifiait l'entreprise.

Elle me dit alors, comme nous nous dirigeons, silencieux, vers l'hôtel :

— Avouez, monsieur, que vous me devez une sensation dont vous vous rappellerez toute votre vie.

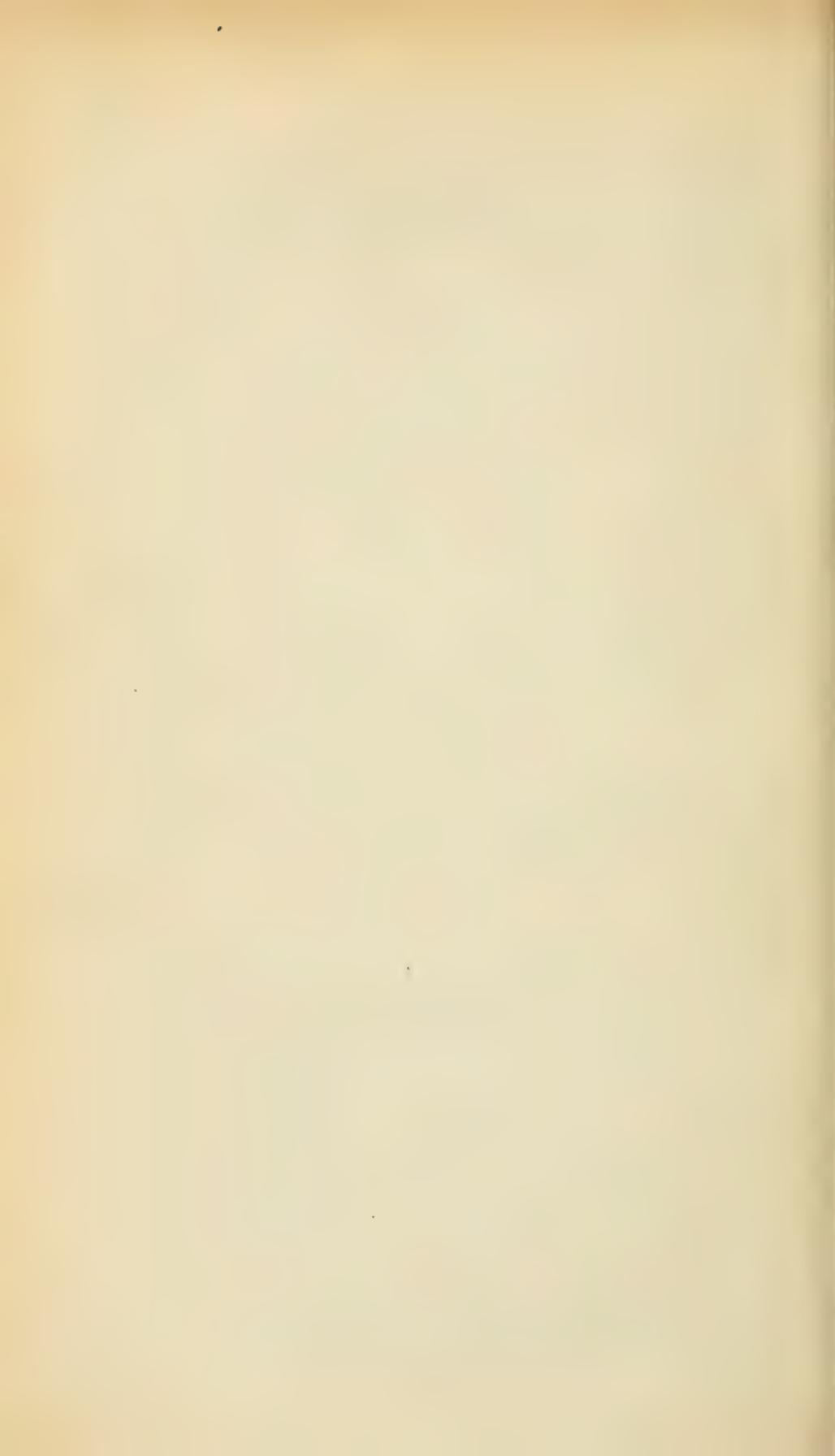
Et Pierre G... conclut :

— Le lendemain matin, je m'éveillai tard. Elle était partie, avec son compagnon d'apparat. Croiriez-vous que j'éprouvai un inconcevable désespoir? Après cette nuit de fièvre, j'étais fou, oui, fou de cette singulière apparition. J'avais senti en moi aussi se rebrousser le flot de la passion.

Puis, la Seine reprit son lit et mon esprit son niveau. Ma calme et bonne tendresse pour Lucile m'emplit à nouveau d'une félicité grave. Les jours, les années coulèrent comme un fleuve lent et

vaste où le ciel et les nuages, les coteaux se mirent
au milieu d'un paysage de lumière.

Quand on a rencontré une fois dans sa vie le
mascaret, ça suffit.



L'ENTERREMENT

L'ENTERREMENT

— C'est l'heure, mon lieutenant.

Chambre noire; pas un filet de jour à travers les rideaux tirés. Une allumette craquait; la bougie, à côté du lit, éclaira confusément la pièce... l'uniforme, les bottes vernies, le casque, le sabre, sur lesquels des reflets coururent.

En grognant, le lieutenant Bourg se dressait sur son séant :

— Ah! oui! soupira-t-il. Diable d'enterrement!

L'ennui de l'éreintante journée le rassasia d'avance. Et, dans un éclair, ce vif défilé de souvenirs : la foudroyante nouvelle de la mort du Président Félix Faure, l'ennui des longues journées consignées au quartier, le curieux spectacle du Congrès et de l'élection, dans la cour du château... Car, pour la troisième fois, l'ironie du sort l'avait désigné, avec l'escadron, pour servir de piquet et d'escorte. Il lui avait fallu recommencer la même solennelle corvée. Après Casimir-Perier, ce pauvre Félix, et, cette fois, Loubet...

Le lieutenant Bourg, du 27^e dragons, tenait garnison à Versailles depuis 1892. Sorti du rang, voué par la force des choses, et si la chance encore le favorisait, au médiocre et lointain avenir du cinquième galon — (lieutenant-colonel, un point, c'est tout), — Bourg était, comme tant de ses camarades, un de ces hommes d'intelligence vive, mais spéciale, chez qui l'habitude d'obéir émousse en quelque sorte à la longue la sensibilité. Son sens critique, innocemment, se résolvait en blague. Bref, un philosophe du terre-à-terre, et, pour tout dire, un résigné. Mais, chez presque toutes les natures moyennes, la résignation, c'est une des formes du bonheur.

Donc, sans s'émerveiller davantage du hasard qui le ramenait ainsi, après des années d'intervalle, aux points exacts par lesquels il avait déjà passé, Bourg, en enfilant sa culotte, constata simplement, pour sa satisfaction personnelle : « Décidément, la vie c'est le contraire du proverbe : les jours se suivent... » Et sifflant un air inepte de café-concert, entendu la veille au soir dans un beuglant de l'avenue de Saint-Cloud, — les distractions de Versailles sont rares, — il ajouta : « Tant plus ça change, tant plus c'est la même chose. »

Il avait la tête un peu lourde, — rien de mauvais comme ces réveils à quatre heures et demie du matin ! Ça, c'était un des côtés les plus désagréables du métier... Devant sa fenêtre, dans la rue obscure

et déserte, un bruit de sabots impatients sur le pavé lui rappela l'heure. Buffet, l'ordonnance, attendait, bride au bras. Bourg reconnut l'ébrouement particulier de sa jument Mascotte. Avec un petit hennissement questionneur, — elle aussi était dérangée dans ses habitudes, — la bonne bête grattait le sol violemment.

Allons, ce casque ! Ouf ! quelle machine !... Chaque fois qu'il lui fallait supporter l'écrasante coiffure, Bourg était sûr de son affaire : une bonne migraine ! Ça ne ratait jamais. Diable de président ! Il avait bien besoin de s'en aller comme ça... Et Bourg, qui avait pourtant joyeusement fait une fois pour toutes le grand sacrifice de sa vie, Bourg qui était prêt, demain, à aller verser son sang sur tous les champs d'avant-garde, trouvait fort mauvaise, aujourd'hui, la fastidieuse pesanteur de son « chapeau d'acier », sans parler de cette vraie « partie de drogue ».

Un coup d'œil dans la glace le consola. Avec la jugulaire et le plumet, on avait du chic tout de même ! Il sourit — oh ! sans fatuité, bien naïvement — à l'élégance du haut col blanc, tranchant sur la tunique noire, au torse carré sous l'argent neuf des épauettes blanches. Ça, c'était un des petits côtés agréables du métier ; il fallait bien quelques compensations... Voyons, il n'oubliait rien ? Il se tâta... Si ! l'étui-revolver. Il était vide, au moins ? Oui, Buffet, rompu aux petites manies

de son patron, avait soigneusement retiré l'arme. Elle dormait toute l'année, enveloppée d'un linge gras, dans un fond d'armoire, d'où elle ne sortait qu'au moment des tirs.

Le reste du temps, jamais Bourg ne chargeait son étui-revolver que des vingt petits canons blancs d'un paquet de cigarettes, allongés au-dessus d'une bougie et d'une boîte d'allumettes, armes bien plus utiles, à son sens — (par exemple, pour les retours nocturnes dans les écuries noires), — que ce revolver encombrant et vain, dont le port lui semblait vraiment dénué de toute raison d'être, en temps de paix. A ces doubles motifs de volontaire oubli, la gêne et l'inutilité, se joignait le petit plaisir de faire enrager son capitaine, un excellent homme, mais si scrupuleusement attaché à la stricte observance de toutes les mille minutieuses petites pratiques militaires que ses lieutenants, parfois, en étaient agacés.

En selle; un temps de trot dans l'obscurité blême de la nuit finissante, et le lieutenant Bourg, suivi de son ordonnance, s'engouffrait sous la haute porte du quartier, où les hommes de garde, mal réveillés, traînaient leurs sabres. Les escadrons se formaient, dans la grande cour. Un va-et-vient d'hommes et de chevaux, une rumeur qui rapidement cessait, rangs alignés, dragons à la tête des chevaux. Le capitaine était déjà là. Bourg, heureusement inaperçu, s'empressa vers son peloton.

— Vingt-cinq hommes à cheval, mon lieutenant.

Le maréchal des logis Linot rendait compte, tendait la situation, où, noms des hommes en regard de celui des bêtes, l'effectif ressortissait.

Parfait! Bourg passa l'inspection, vérifiant d'un regard machinal l'ordonnance des paquetages, les détails de la tenue... Il s'assurait du doigt si les gourmettes étaient à plat, pas trop serrées. Les chevaux, patients, tendaient leurs bonnes têtes osseuses, fermant leurs paupières sur leurs gros yeux endormis. D'un regard, les hommes saluaient leur officier, et Bourg, dans ce salut tacite, lisait presque toujours de la sympathie, une espèce de camaraderie respectueuse, parfois aussi comme l'interrogation d'une crainte ou le reproche d'une rancune, car il lui fallait bien, hélas ! punir de loin en loin.

Maintenant, il rendait l'appel au capitaine; des ordres s'élevaient; l'escadron montait à cheval. Le colonel parut, suivi de son petit état-major; des commandements immobilisèrent l'attente, et soudain, au petit galop, le porte-étendard escorté des deux plus anciens maréchaux des logis déboucha d'un coin de la cour. Une sonnerie éclatante fusa dans la pâleur de l'aube. « Présentez sabres! » et toutes les lames dressées d'un seul geste rendirent silencieusement les honneurs à la soie frissonnante des trois couleurs, inclinées devant le colonel...

On rompait par quatre. Avec un bruit de fleuve, le régiment s'écoula. Le long serpent de fer et d'acier sinua dans les rues vides, s'allongea dans l'avenue de Paris. A hauteur du premier rang de son peloton, Bourg suivait; que de fois il s'était ainsi mis en marche, rivé à sa place dans la colonne, derrière le moutonnement des croupes, l'alignement régulier des dos! Il regarda ses hommes et se souvint d'un départ identique, pour l'enterrement de Carnot.

Les trois quarts du peloton montraient aujourd'hui des figures nouvelles. Les bleus de naguère étaient devenus les anciens d'à présent. Quatre ans, avec le service actuel, cela suffit pour transformer presque en entier un régiment. Des classes s'en vont, d'autres arrivent, et Bourg, dans sa mémoire, cherchait à se rappeler des visages d'alors, oubliés maintenant, et dont le nom même s'était effacé... Pourtant ils avaient vécu ensemble des mois et des mois... mais ils n'avaient mis en commun que les apparences de la vie, chacun gardant pour soi son âme, ses vraies pensées, espoirs et souvenirs. Le pli des habitudes les rapprochait un moment; puis venait la séparation, l'adieu. Mélancolie légère, qui se dissipa vite, au nouveau regard de Bourg sur les rangs. Tous de braves gens! Et puisque après tout son rôle consistait à les instruire, ceux-là, eh bien! la tâche en valait la peine. C'est un réconfort que de remplir

son devoir, à condition de n'avoir pas à le discuter.

Le petit jour succédait aux premières blancheurs de l'aube. Bourg échangeait maintenant quelques mots avec Linot. L'autre fois, il s'en souvint, il avait ainsi causé avec son sous-officier, un nommé Jacques, — qu'était-il devenu? Linot, rengagé depuis, était alors brigadier. Tous deux rappelèrent leurs souvenirs.

— Faisait-il chaud! dit Linot.

Et Bourg revit l'éblouissante journée de juillet, leur trajet dans le matin délicieux, puis l'attente immobile, quatre heures durant, sous un soleil de plomb. Le régiment avait fait la haie rue de Rivoli. Les hommes avaient mis pied à terre; les chevaux, engourdis de chaleur, dormaient debout. Une foule immense grouillait autour d'eux, noircissant au loin les chaussées. Des grappes de curieux s'entassaient aux balcons, garnissaient les toits. On ne pensait pas plus à la fin tragique de Carnot qu'au Grand Turc. Ce jour de deuil national était un jour de fête nationale, suppléait au 14 Juillet supprimé. Paris en gaieté était tout entier dans la rue. Des marchands de rafraîchissements, des loueurs de chaises, de tables et d'échelles sillonnaient les groupes. Enfin le cortège était annoncé. Les premières couronnes avaient paru. Et ce fut une joie, une curiosité émerveillées. Fleurs, chars, députations, défilé des troupes excitaient des cris,

des applaudissements, l'admiration et l'approbation générales...

Bourg, subitement, songea : « Il fera moins chaud aujourd'hui ». En bon officier, le lieutenant ne s'occupait pas de politique; n'importe, les circonstances étaient graves... Cette mort brusque, en pleine « Affaire »... Rien à craindre, évidemment. Tout le monde, au fond, aimait l'armée! Pourtant des souvenirs historiques le tourmentèrent; il se rappela des funérailles ensanglantées : le général Lamarque... Il tressaillit; une voix le tirait de ses réflexions.

— Eh bien! Bourg, vous avez votre revolver, au moins?

Le capitaine, à sa hauteur, le questionnait d'un sourire à la fois autoritaire et bienveillant. Les deux chevaux, d'un cognement de nez, fraternisaient. Bourg, pour toute réponse, frappa sur son étui. Et rassuré par ce geste, dubitatif pourtant, le capitaine, afin d'aller poser aux trois autres officiers la même question, mettait son cheval au trot, en lançant encore :

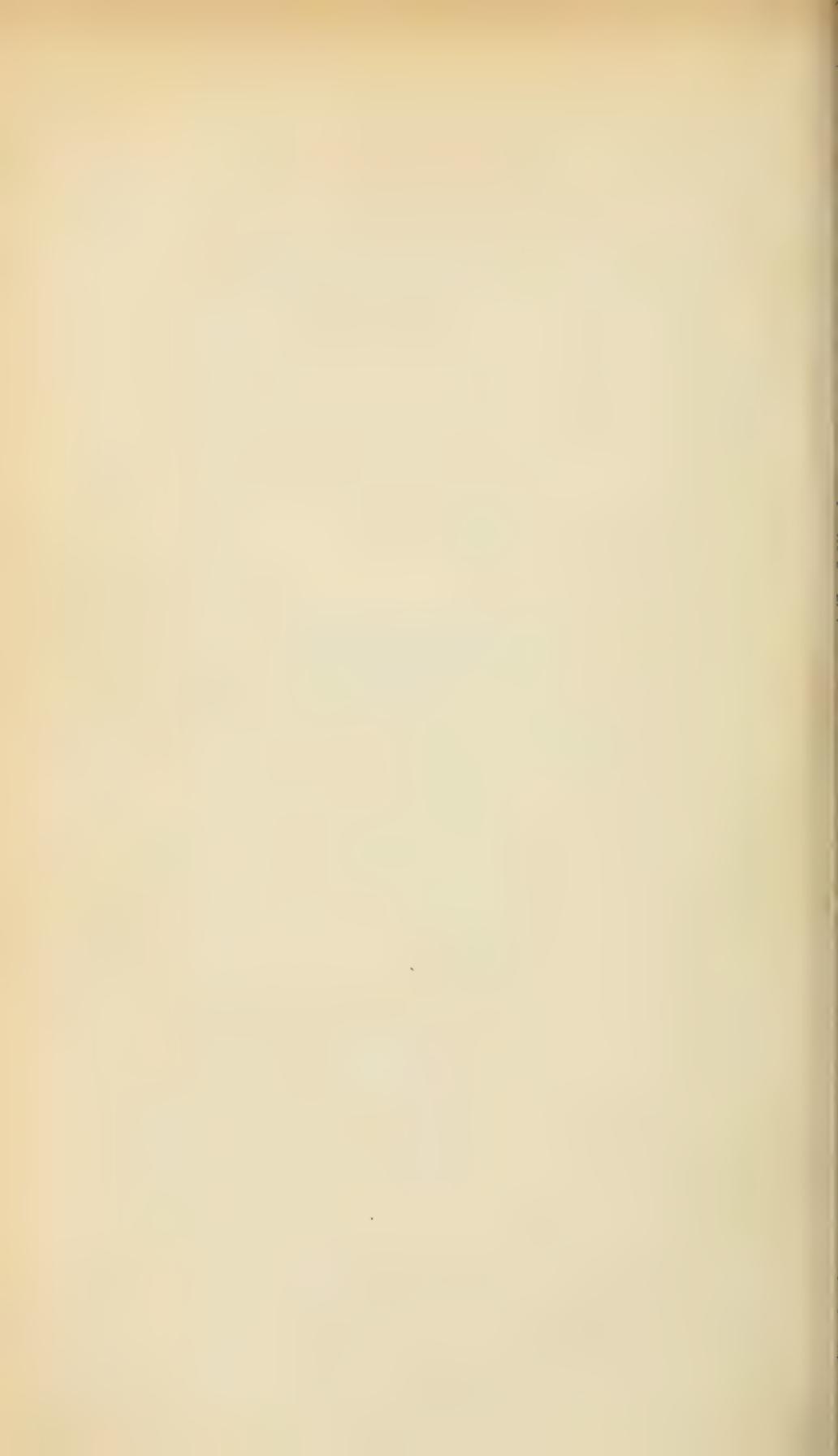
— Tous vos hommes ont bien leurs cartouches, n'est-ce pas?

Bourg fit oui d'un signe de tête. Une formalité, cette distribution de cartouches... A chaque prise d'armes causée par les événements du dehors, elle était de règle. Une formalité aussi, le revolver!... N'importe, une idée odieuse, la seule qui eût pu

lui faire prendre son métier en haine, lui traversa brusquement l'esprit... S'il fallait jamais s'en servir, de ces cartouches-là, au moins que ce ne fût pas de ce côté de la frontière!... Puis, avec son scepticisme résigné : — « Est-ce que ces choses-là arrivent? Allons donc! » — il ouvrait l'étui, en tirait le canon blanc d'une cigarette, y mettait le feu, et, chassant coup sur coup plusieurs bouffées, il trancha :

— Mon revolver? Plus souvent!

L'ESCLAVE



L'ESCLAVE

— C'est la volonté qui mène le monde, déclara notre ami. Bonté, douceur, tendresse, jolies fleurs d'un instant qui ne s'épanouissent que pour mourir. La vie de l'arbre est dans son tronc dur, ses branches drues, ses épines âpres. Vouloir, c'est pouvoir et avoir. Malheur aux faibles! J'ai vu de surprenants exemples de ce que peut une tyrannie robuste et soutenue. J'ai connu un père qui menait avec des gifles sa fille, âgée de quarante-trois ans, et qui la laissait au pain sec, comme une gamine. A quel dégradant service les filles réduisent l'amant âgé qui les paye! La volonté est une telle force qu'elle prime l'intelligence; une brute bornée l'emportera sur un être de cœur et d'esprit. J'ai toujours devant les yeux l'exemple de ma tante Axilie.

Quand, enfant, j'entendais parler d'elle, c'était avec ce ton de profonde commisération qu'on a pour les malheureux et les pauvres. Il paraît que tante Axilie avait eu de grands malheurs. On

m'avait montré son portrait dans le gros album à couverture de cuir gaufré et fermoirs de vermeil qui ornait la table de marqueterie du salon. Jeune encore, avec un nez très long et des yeux qui regardaient le ciel, la tante, le visage entouré de boucles longues qui tombaient sur des épaules creuses, appuyait sur une harpe des bras douloureux de maigreur, sortant des manches trop larges d'une sorte de tunique grecque. Elle avait derrière elle, comme fond de toile, un pare à balustres et les tourelles d'un château fort. Elle ressemblait ainsi à une châtelaine éplorée, à une prisonnière; et je me rappelle que ma première réflexion fut pour demander « si la dame avait toujours mangé à sa faim ». Ce qui fit rire mes parents. Et ma mère avait aussitôt ajouté : « C'est ta tante Axilie, une excellente femme, qui a beaucoup souffert de la vie, et qui est digne de tout respect. »

Je la respectais, ça m'était égal. Seulement je la trouvais bien maigre. Et je préférais regarder ses voisins de page dans l'album : un militaire soutaché de partout et qui avait des moustaches de tigre, et une grosse dame fort agréable qui souriait comme si elle dégustait une cuiller de miel.

En grandissant, j'acquis sur la tante Axilie quelques notions plus précises. Elle avait perdu voilà bien des années son mari, le beau Roger, un fameux chenapan qui l'avait ruinée, trompée et

battue en veux-tu en voilà. Vivotant de pauvres rentes, — je sus plus tard que les différents membres de la famille s'étaient concertés pour lui servir une pension, — confite en dévotion, elle habitait une petite ville du Cher « où la vie ne coûte rien », soignée avec un admirable dévouement par une vieille servante, la bonne Rose. Et j'entendais célébrer les mérites de Rose, une fille comme on n'en trouve plus, économe, pas bavarde, d'une « propreté hollandaise », désintéressée, se nourrissant de rien. Il fallait voir comment elle tenait le ménage de la tante. Sans Rose, vraiment, que deviendrait celle-ci ?

Le hasard d'un petit voyage d'agrément, que mes parents m'accordèrent quand j'eus passé avec succès mon baccalauréat, me mit à même de connaître enfin la tante Axilie et son incomparable servante. Je devais passer huit jours à Bourges, chez les parents d'un camarade de collège, et, au retour, m'arranger pour aller à Charrières — changement de train, une heure de trajet — présenter à la tante les bons souvenirs de la famille et mes hommages personnels. Elle serait si heureuse de me connaître ! Et l'on m'avait chargé de menus cadeaux pour elle, et d'un beau cabas brodé pour Rose, car — avait dit mon père — il faut récompenser les soins dont cette brave fille entoure la tante.

Je m'amusai beaucoup chez mon ami, je dé-

chirai mon plus beau pantalon dans une partie de canot, j'appris à fumer la pipe sans être incommodé, j'éprouvai l'amour le plus délirant pour une jeune Anglaise qui m'éclatait de rire au nez; bref, je quittai à grand regret ce pays de délices et maudis la nécessité d'aller à Charrières voir la tante. Car cette dernière journée de vacances eût été bien mieux employée dans le canot de mon ami, en compagnie de la petite Anglaise aux cheveux de soleil.

A Charrières, on m'indiqua la maison de tante Axilie. Une vieille petite maison, aux diverses pièces enclavées dans différents jardins et dont j'eus grand mal à trouver l'entrée. Je dus même me tromper, car sans avoir sonné, en poussant une petite porte à claire-voie, je me trouve dans un jardinet minuscule. Je longe une buanderie. Tout à coup, une grosse voix colère me cloue immobile :

— Vous pourriez laver le parquet mieux que ça!

« Diable! pensai-je, elle est sévère, la tante Axilie! »

Et la voix rude continue :

— Il faut que je sorte. Tâchez d'avoir fini à mon retour, si vous voulez avoir du café au lait!

Un bruit de pas. Sans savoir à quel mobile j'obéis, peur d'être pris en flagrant délit d'indiscrétion, malaise de voir apparaître la tante-gen-

darme, — ah ! elle était loin, l'image du séraphin maigre à la harpe ! — je me rejette dans la buanderie dont la porte est ouverte, et là, derrière le châssis, je vois passer... — on ne m'avait pas dit qu'elle était si méchante, la tante Axilie, — je vois passer... une femme à caraco de bure, à figure mafflue de dogue, au teint de lait tourné, à la bouche pincée, aux terribles yeux verts, sous des cheveux d'un gris sale. Rose !

Est-ce possible ? Qui donc a parlé de cette voix âpre et violente ? Ce n'est pas croyable que Rose... Je m'avance à pas de loup, et qu'est-ce que je vois ? tante Axilie... — oh ! je la reconnais parfaitement, le grand nez, la figure anguleuse, les bras maigres... — tante Axilie qui, à genoux sur le carreau, un vieux jupon crasseux relevé sur les hanches, frotte avec une éponge noirâtre et à grande eau, frotte, frotte le parquet rouge. Comme elle a vieilli, grand Dieu ! Quel air d'abandon, de souffrance et de misère ! Je résiste à l'envie de m'élancer, de la relever ; je voudrais douter encore, et cependant, au ton de la servante-maîtresse, comment se soustraire à l'évidence ? Tante Axilie est l'esclave. Cela se voit bien. Je frappe à la porte et j'entre poliment en disant :

— Je voudrais parler à ma tante Axilie. Je suis son neveu Pierre. J'ai passé à Charrières exprès pour l'embrasser, je lui apporte des cadeaux et des souvenirs affectueux de mon père et de ma mère

La tante Axilie restait à genoux sur le carreau, médusée de stupeur. Elle avait ouvert des yeux énormes, et, toute rouge, elle devenait toute pâle. Soudain elle se dressa, et les bras levés, dans un sanglot, tomba dans mes bras :

— Mon petit Pierre, mon petit Pierre!

Et, bien ému aussi, je répondis :

— Tante, tante Axilie!...

Ah! j'en appris de belles, pendant que Rose, n'ayant aucun soupçon, prolongeait son absence! Usant de ce magnétisme qui jaillit d'une volonté ferme, Rose, l'incomparable Rose, en réalité la pire des mégères, avait, depuis des années, réduit au servage le plus humiliant la tante Axilie. Elle avait peu à peu maté l'orgueil et les révoltes de cet esprit faible, de ce cœur tendre qui aimait son bourreau. Par la peur, par la persuasion, par l'autorité, par la force, elle avait fait son chien de celle à qui elle devait obéir. Elle lui mesurait la nourriture, elle la cloîtrait, elle lui infligeait toutes sortes de labeurs vils, terrorisant la malheureuse femme au point que celle-ci n'osait se plaindre à âme vivante.

Les employés de la gare de Charrières furent bien surpris de me voir entraîner sur le quai d'attente et enfermer dans mon wagon une vieille femme en cheveux, qui ressemblait à une folle et se cachait derrière moi, comme si elle redoutait de voir surgir le terrible masque de dogue de la

servante. En arrivant chez mes parents, tante Axilie montra des marques de coups ; ce qu'elle raconta de la dissimulation et de la dureté de Rose était si incroyable qu'on l'eût taxée d'exagération si je n'avais, moi-même, été témoin. La secousse avait été si rude qu'elle fit une maladie. Après quoi, on la plaça dans un hospice, où elle fut surveillée de près. J'allais la voir tous les dimanches. C'était une femme d'une bonté exquise et d'une délicatesse infinie.

Ces dons-là, conclut notre ami, sont du luxe dans la vie, des perles aux pourceaux. Avant tout, il faut se faire craindre.

LE SAULE ARGENTÉ

LE SAULE ARGENTE

Il frissonnait au bord d'un ruisseau mangé de myosotis et de grandes herbes gonflées de suc et d'eau. Ses feuilles blanches, agitées d'un souffle continu, semblaient de loin le frétillement d'une masse de petits poissons d'argent, groupés autour d'une proie. La terre molle et grasse humectait ses racines. Des grenouilles vertes sautelaient dans le gazon épais : leurs cœurs éperdus soulevaient la peau tendre de leur poitrine, leurs bouches s'ouvraient pour mieux respirer, leurs yeux d'émail noir, avec une douceur infinie, reflétaient le bleu du ciel et l'émeraude du feuillage.

La prairie s'étendait, coupée d'arbres nains, de billots noirs, d'où jaillissaient des tiges en fusées. Des fleurs violettes en grappe et des boutons d'or étoilaient le paisible tapis jusqu'au revers d'un talus hérissé de roseaux à plumets. Et cette prairie était jeune et fraîche, comme d'herbe vierge. Par delà le ruisseau, c'étaient d'autres prés, d'herbe sombre et vivace, ceux-là, touffue, haute, comme

celle qui repousse, chaque saison plus drue, sous la faux.

Le saule, de sa splendeur vivante, faisait, à lui seul, vivre ce paysage immobile. Il frémissait pour chaque fleur, pour chaque brin d'herbe, et, quand le soleil parut, il s'illumina, buisson de lumières et d'aigrettes : toutes ses feuilles au revers d'argent, devenues d'or, secouèrent, dans l'air clair, une pluie d'étincelles.

De grands faucheux, montés sur échasses, couraient sur le sol, patinaient sur l'eau. Des fourmis suivaient un sentier large comme un petit doigt ; et les maîtresses, petites, agiles et noires, harcelaient les servantes, grosses, lentes et rougeâtres. Un long ver blanc se tortillait dans le limon de la berge. Un oiseau, qui avait des ailes frangées de soleil, s'abattit au sommet du saule. Puis d'autres ailes lumineuses se perchèrent. Le saule argenté devint volière.

Fermé par son horizon d'arbres, clos de verdure, ce coin heureux semblait sommeiller, à demi éveillé, dans sa paix profonde. Il exhalait le triple parfum de la terre, de l'herbe et de l'eau. Les petits yeux bleus des myosotis regardaient tout cela.

Un coup de canon.

Le saule vibra de la tête aux pieds, tous les oiseaux s'envolèrent. Les grenouilles sautèrent dans l'eau.

Un second coup.

Les fourmis noires, inquiètes, harcelèrent les fourmis esclaves. Un galop retentit, un cheval sans maître passa, naseaux au vent; la selle avait tourné, les rênes claquées cinglaient les taillis. Crinière et queue dressées, le grand cheval franchit d'un bond le ruisseau, troua la haie de feuillage, disparut.

Un roulement sombre, monotone, ébranlait le sol : de lourds charrois, roues de fer et caissons pesants, couraient, secoués sur la route invisible. Au revers du talus hérissé de roseaux, des casques étincelèrent; ils s'écoulaient, comme les vagues d'un fleuve, en un miroitement de cuivre jaune. Et sous ces casques, que rivaient des jugulaires de métal, de lourds, de rudes visages uniformes défilaient, moustaches tombantes. Aucun ne tourna la tête vers la prairie et le saule argenté. Tous se tendaient, raides et durs, vers une chose qu'ils ne voyaient pas. Et longtemps le flot des casques au rythme du pas oscilla et ondula, tandis que les sabots des bêtes faisaient un bruit continu de cascade.

Le canon tonnait toujours.

Des balles sifflèrent, brisant des branches avec le « clac ! » sec du verre qui se casse. Un peu de terre sauta, trois fourmis furent ensablées. Leurs camarades se précipitèrent, qui déblayant, qui dégageant les victimes. Et la fourmilière reprit son travail.

Les casques avaient disparu. Des shakos bleus à

gourmets de cuivre, à plumage de coq, longeaient la ligne des roseaux. Tout à coup les roseaux ployèrent en un fracas de feuilles froissées. Des cavaliers descendaient à pic le talus, renversés sur l'échine de leurs chevaux; d'autres pliés en avant, parce que leurs bêtes, ayant glissé, descendaient la pente sur leurs croupes. Un obus tomba du ciel en vol courbe, dans un grand sifflement plaintif; il éclata; les chevaux se cabrèrent, un homme tomba; les autres remontèrent le talus, crevant de l'éperon le ventre des chevaux fous, qui, à grands élans de reins, bondissaient, dressés droit.

Le saule argenté n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'une bataille s'engageait. Les grenouilles terrifiées s'étaient tapies sous de larges feuilles; elles ouvraient la bouche dans un bâillement douloureux, suffocantes. Les fourmis n'allaient ni plus ni moins vite. Elles s'occupaient de leurs affaires. Un oiseau éperdu vola de-ci de-là, se blottit au creux d'un arbre. Le ver blanc se tortillait sans hâte. Une balle perdue le coupa en deux. Ses tronçons continuèrent à se démener.

Les grondements de charrois s'éloignaient sur la route invisible. Le canon tonnait avec la même violence, la même régularité. La haie de feuillage, que la fuite du grand cheval avait défoncée, craqua; des fantassins parurent. Leurs yeux agrandis montrant le blanc, leurs traits convulsés offraient l'image de l'épouvante. Ils étaient trois :

un très petit, un très grand, et un gros court qui soufflait. Ils regardèrent autour d'eux, se jetèrent à plat ventre, et l'on n'entendit que leur respiration saccadée.

Une plainte douce, cadencée comme un râle, les tira de leur torpeur. Le très grand regarda autour de lui; le gros court se glissa dans le lit du ruisseau; quant au petit, il avait enfoui sa face dans l'herbe, à même la terre, et il se collait à elle comme si elle eût pu le protéger.

Le saule argenté, au-dessus d'eux, prolongeait, dans un murmure plaintif et léger, la danse papillotante de ses feuilles. Un escargot laissant après lui une bave brillante grimpait le long du tronc. Les fourmis continuaient leur trajet. Seulement, comme le petit soldat s'était couché en travers de leur sillage, elles lui montaient dans le cou, dans les oreilles, dans les cheveux, cherchant à se frayer passage, à renouer le double courant de leur course. Le petit soldat ne s'en apercevait seulement pas, tant, d'une convulsive étreinte, il s'aplatissait au sol, se faisant si plat, si plat, que ni balle ni éclat d'obus ne pourraient l'atteindre.

Le grand soldat se leva enfin, cherchant d'où était partie la plainte. Il aperçut le cavalier gisant, guenille au ventre ouvert, jambe de-ci, bras de-là; en se courbant, il marcha jusqu'au cadavre, se baissa, le regarda dans les yeux et, fouillant les poches du mort, en ramena un couteau, une

blague à tabac, un sou troué. Il s'en revint.

On entendait toujours le canon. Un obus siffla, fendit l'air comme un oiseau noir. Le grand soldat s'écroula sur le sol, attendit, avec un visage horriblement contracté, fermant les yeux et la bouche, que l'obus eût éclaté. Il ne leva pas la tête tout de suite; il ouvrit d'abord un œil, l'autre, la bouche, et respira d'un immense effort, comme faisaient, dans leur trou, les grenouilles pantelantes. Quand il releva la tête, il ne vit plus du petit soldat, couché à plat dans l'herbe, qu'un corps sans tête, scié d'une façon horrible. La mort, qu'il avait tant redoutée, lui était tombée du ciel, si droit et si juste que de sa tête, broyée du coup, la cervelle et le crâne baignaient, débris affreux, dans une mare de sang. A chaque seconde, par secousses, d'un glouglou sinistre, le sang jaillissait comme une fontaine intarissable. Les fourmis noyées se débattaient dans le lac.

Le saule, haché de mitraille, mille brindilles pendantes, frémissait toujours. Un éclat de fonte avait entaillé à vif son tronc, à un millimètre près de l'escargot qui, tranquille, après avoir rentré prudemment ses cornes, recommençait, maintenant, à développer sa tête et son ventre visqueux.

Les charrois de nouveau se firent entendre, la rumeur crût, le bruit des sabots résonna comme une cascade; les shakos bleus à gourmette de cuivre passèrent, secoués par un trot sec et ardent, dans

un cliquetis de sabres. Le grand soldat, en les voyant, s'était caché derrière un arbre. Il tenait toujours dans sa main le couteau du cavalier mort; il ouvrit la lame, attira à lui une branche cassée et se mit à l'écorcer avec une attention stupide. Des balles de nouveau sifflèrent; l'une d'elles s'enfonça au cœur de l'arbre où était blotti l'oiseau. Il s'envola.

Les fourmis, à cause du lac rouge plein de leurs sœurs noyées, avaient été forcées de faire un grand détour. Les grenouilles pantelaient toujours dans leur trou de feuilles. Mais plus haut que leur souffle, plus fort que leur cœur, on entendait le halètement du gros soldat court. Il était couché dans le fond, tout au fond du ruisseau, le dos dans l'eau, les jambes dans l'eau, la nuque dans l'eau. Et il regardait le ciel bleu avec une intensité frénétique, au point qu'il semblait que l'âme lui jaillissait des yeux et des pores du visage.

Le long des roseaux, les casques jaunes, au bruit sourd du canon, défilaient dans un tumulte de galop. On entendait le fracas énorme des caissons et des pièces d'artillerie roulant sur l'invisible chaussée. Le grand soldat se leva. Sa baguette était écorcée; il en fouetta l'air machinalement et, se coulant vers le ruisseau, le passa en se courbant, se glissa dans le trou de haie, disparut.

Alors celui des trois soldats qui restait se dressa sur son séant, dans le lit du ruisseau. Longtemps, il écouta, regarda; l'eau qui coulait dans son dos

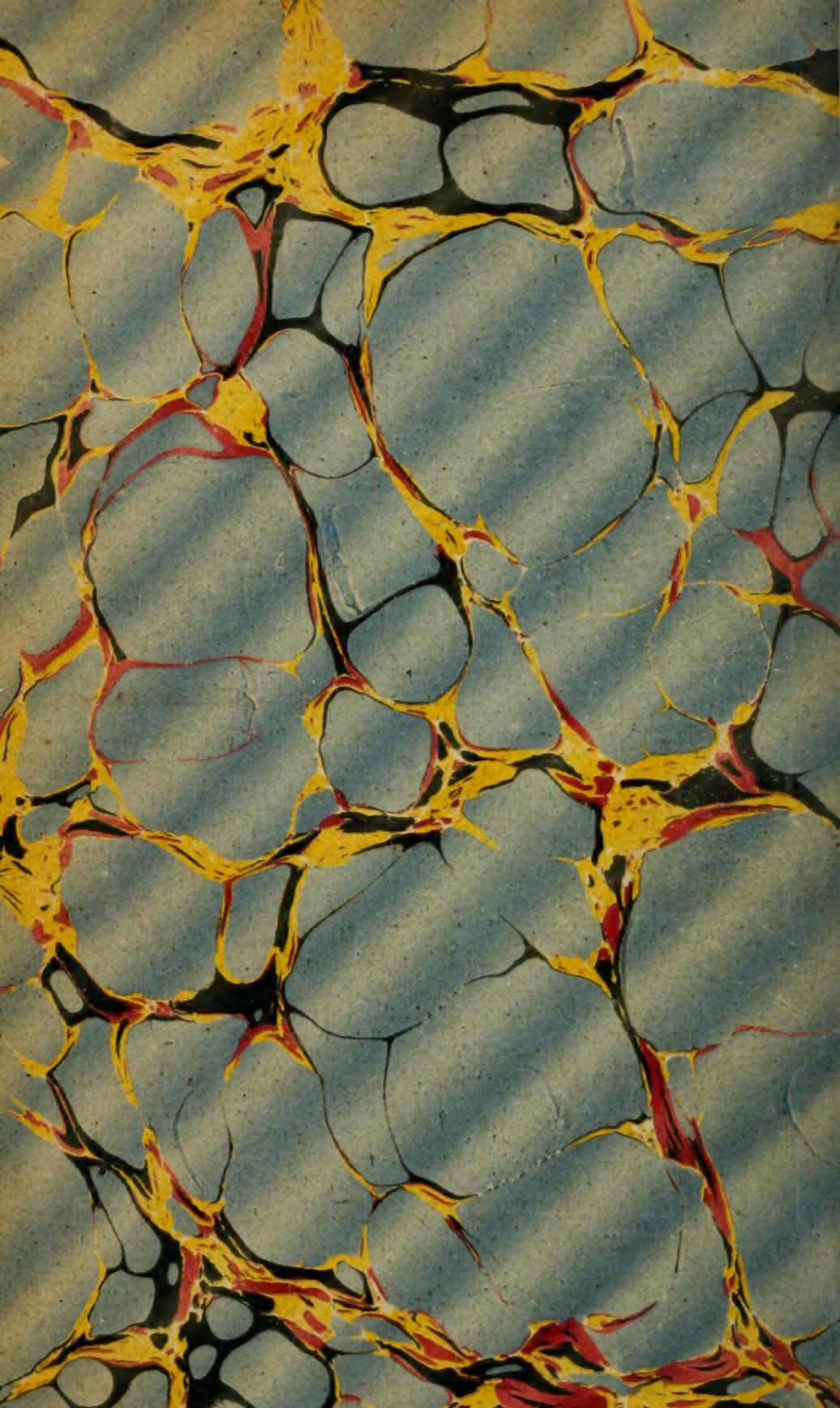
le fit frissonner. Là-bas, la rumeur du galop s'éteignait. L'homme se recoucha dans le ruisseau.

Le saule argenté, branchettes pendantes et feuilles mutilées, tremblait d'une seule vibration dans l'air pur. L'escargot continuait sa marche. Les faucheux se mirent à courir dans l'herbe.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Sur le vif.....	
Chien et loup.....	13
L'ami du ministre.....	23
A la piste.....	33
Un dimanche.....	41
Poste restante.....	51
Le coup de fusil.....	61
Le bain de soleil.....	69
Le désir.....	79
Parade d'exécution.....	89
Nuit d'hôtel.....	99
La cendre.....	109
Le parapluie oublié.....	119
A quoi tient la vie.....	129
Appartements à louer.....	138
La plaque.....	151
Peine de mort.....	161
La belle robe.....	171
Une bonne action.....	181
La voix morte.....	191
Au bureau de placement.....	203
Le cheval.....	213
Le banc.....	223

Les deux masques.....	231
Ils chantent.....	241
Refus d'obéissance.....	251
Donnant, donnant.....	263
Les gâteaux de nocés.....	271
Le mascaret.....	281
L'enterrement.....	291
L'esclave.....	303
Le saule argenté.....	313



PQ
2347
M338

Margueritte, Paul
Sur le vif

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

